

AVANTURES
DU
S^R. C. LE BEAU,
AVOCAT EN PARLEMENT,
OU
VOYAGE

CURIEUX ET NOUVEAU,
Parmi les Sauvages de l'Amérique
Septentrionale.

DANS LE QUEL

On trouvera une Description du *Canada*,
avec une Relation très particulière des
anciennes Coutumes, Mœurs & Façons
de vivre des Barbares qui l'habitent
& de la manière dont ils se comportent
aujourd'hui.

Ouvrage enrichi d'une Carte & des figures nécessaires.

PREMIÈRE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez HERMAN UYTWERF
MDCCXXXVIII.



A S O N
ALTESSE SERENISSIME
M O N S E I G N E U R
E. J. G. DE B I R O N
D U C

DE COURLANDE, DE SEMIGALLE:
COMTE DU ST. EMPIRE: CHEVA-
LIER DE L'ORDRE DE ST.
ANDRE' &c. &c. &c.

M O N S E I G N E U R,



Ouvrage que j'ai l'honneur
de présenter à VOTRE
ALTESSE SERENISSIME, n'est
point

E P I T R E

point de ces Productions du genie, où l'art brille le plus souvent au dépens de la vérité. C'est une Relation exacte d'un Vóyageur, qui ne recite que ce qu'il a vu, & qui a moins recherché les ornemens du Discours que l'exacítitude des Faits: C'est un Détail vrai & naïf des Mœurs des Peuples du *Canada*: C'est une Peinture sensible & animée du Caractère de quelques Barbares, qui sans connoître d'autres Loix que celles de la Nature, ne laissent pas de mériter quelquefois l'admiration des Peuples les plus policés. En un mot, MONSEIGNEUR, la Relation que j'ai l'honneur de présenter à VOTRE ALTESSE SERENISSIME, & que le Public va recevoir sous ses auspices, n'est autre chose qu'un contraste des plus éminentes vertus avec les vices qui inspirent le plus
d'horreur.

DEDICATOIRE

d'horreur. L'amour de la Patrie, celle de la gloire, une grandeur d'ame héroïque à l'épreuve de tous les perils, & au dessus de tous les malheurs; toutes ces qualités dont **VOTRE ALTESSE SERENISSIME** trouvera le principe en Elle-même, n'échaperont certainement ni à sa pénétration, ni à ses éloges. Mais ce qui Vous étonnera sans doute, **MONSEIGNEUR**, ce sera de voir ensuite ces mêmes Hommes s'abandonner à toutes sortes de dissolutions & d'injustices, & agir, dans certaines occasions, de manière à faire croire, qu'ils sont au dessous des Animaux, qui habitent leurs mêmes Forêts. Quel sujet de réflexions, lorsqu'on considère tant de grandes qualités perduës, tant de vertus enfouiës par le défaut d'éducation! C'est alors qu'on ne peut s'empêcher

E P I T R E

de reconnoître tout l'avantage d'être né dans un Pays, où de Sages Législateurs, ont trouvé le secret de nous rendre heureux. L'*Europe* elle-même, où les Sciences & les Arts brillent avec le plus d'éclat, a eu son tems de ténèbres; tout n'y étoit que rusticité & ignorance dans ses premières Colonies. Que n'a-t-on pas dit, MONSEIGNEUR, des Peuples qui vivent dans le même Climat, que VOTRE ALTESSE SERENISSIME? Quelle différence de l'idée que nous en avons aujourd'hui à celle que nos Ancêtres nous ont laissé! Qui eut jamais cru que les *Moscovites*, eussent changé si subitement à leur avantage. Le Puissant Monarque PIERRE LE GRAND, de glorieuse Memoire, les a tiré de leurs premières ténèbres. Ils ne falloit pas moins, MONSEIGNEUR, qu'une Impératri-

DEDICATOIRE

ratrice, telle que l'Auguste Princesse qui regne aujourd'hui, pour leur apprendre ce qu'ils valent. Quelle gloire pour SA MAJESTE IMP. d'avoir achevé & rendu parfait l'Ouvrage de ce Prédecesseur! Toute l'*Europe* attentive à ses Vertus héroïques, est moins surprise de sa Puissance presque sans bornes, que des grandes qualités de son Ame, de sa Générosité, de sa Clémence & de son Equité.

Ce n'est point ici le lieu, MONSIEUR, de dépeindre les Vertus sans nombre de la plus grande Impératrice qui ait jamais regné. Cet ouvrage est réservé à un Pinceau plus habile que le mien. C'est parce que j'en connois toute la foiblesse, que je n'ose aussi entreprendre de peindre les Eminentes qualités, qui distinguent VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSE des plus
* 4 grands

E P I T R E

grands Princes de la Terre. En effet, que pourrois-je dire que la Renommée n'ait déjà publié par tout le Monde ? Quels autres que des Sauvages, qui ne connoissent que les Déserts qu'ils habitent, peuvent ignorer le Mérite de VOTRE ALTESSE SERENISSIME ? Cette Puissante & Benigne Protection que vous accordez à tous les Honnêtes-Gens, qui vous la demande : Cette Générosité glorieuse, qui Vous fait faire le bien pour l'amour du bien-même : Cette Equité qui accompagne toutes vos actions : Ce Cœur droit ; Ces Sentimens si rares dans le Siècle où nous sommes, & , si je l'ose dire, plus rares encore chez les Grands ; tout cela font des choses, MONSEIGNEUR, que la Renommée a pris soin de publier & qui font que tout l'Univers ne cessera de vous admirer.

Que

DEDICATOIRE

Que votre Discernement est admirable , ô heureux Peuple de *Courlande* ! Que votre sort me paroît digne d'envie ! Vos Vœux sont comblés ! Le Ciel, par votre choix, vient de placer sur le Trône auquel vous êtes soumis, un Prince en qui éclatent toutes les Vertus propres à gouverner !

Puisse le TRES - HAUT ,
MONSEIGNEUR, continuer à repandre ses plus précieuses Bénédiction sur VOTRE ALTESSE SERENISSIME. Puisse-t-il vous accorder un long Regne, qui ne soit pas moins remarquable par votre Prospérité, que par celle de votre Illustre Famille, & d'où s'écoule enfin une Felicité, qui rende à jamais vos Peuples florissans. Pour moi, mon bonheur sera parfait, mes vœux seront comblés, si vous agréez, MONSEI-
* 5 GNEUR,

EPIT. DEDICATOIRE.

NEUR, avec quelque bonté, la liberté que je prends de vous dédier cet ouvrage & si vous daignez pareillement permettre que je me dise, avec le plus profond & le plus inviolable Respect,

DE VOTRE ALTESSE
SERENISSIME,

MONSEIGNEUR,

Le très humble, très obéissant
& très devoué Serviteur,

C. Le Beau.

PREFACE

S I les Premiers Voyageurs, qui ont fait quelques nouvelles Découvertes parmi les Sauvages de l'Amerique Septentrionale, ne se fussent pas tant pressés, à nous en donner des Relations; sans doute que les ayant mieux connus avec le tems, ils nous en auroient parlé bien différemment qu'ils n'ont fait. Quelques-uns même ne se sont pas contentés de nous en debiter ce qu'ils en ont vu, & les fausses conjectures qu'ils en ont tirées; ils se sont encore avisés de nous en raconter des Fables, sous des apparences de vérité. Quelle estime, par exemple, une Personne peut-elle avoir du Baron de la Hontan, lorsqu'elle vient à parcourir le recit de ses Voyages? De quel œil peut-on voir parler des Sauvages, qui n'ont existé que dans son imagination? Si le Baron de la Hontan, qui étoit Garde-Marine lorsqu'il est tombé malade à Quebec, où il a été obligé de demeurer quelque tems jusqu'à sa convalescence; si ce Baron, dis-je, se fût contenté de nous faire la Description des Lieux par lesquels il a passé, depuis le premier Port de France jusqu'à Montreal, ceux
qui

P R E F A C E

qui savent qu'il n'a guères été plus loin que cette Ville, eussent pu ajouter foi à ce qu'il en débite. Mais son Livre est devenu bientôt suspect, sur tout lorsqu'on est parvenu à découvrir que la plus grande partie de ses Relations n'est écrite, que sur le raport de quelques Coureurs de Bois, qui lui en ont fait accroire.

Pour moi, qui ai eu l'avantage de converser avec ces Peuples, que nous nommons Barbares, & qui ai eu le bonheur de courir avec eux, par des Lieux d'où il est miraculeux d'échapper, je n'avance rien qui ne soit vrai & la plupart des Personnes que je designe, souvent même par leur nom, sont en droit de me demettre, en cas qu'il m'arrive de dire quelque chose qui ne soit point conforme à la plus exacte vérité.

Si l'on m'objecte que je parle de certaines choses qui sont déjà connues, je réponds, que s'il ne falloit rien dire de ce qui a été mentionné par d'autres, on n'auroit qu'à jeter au feu presque tous les Livres, car les Nouvelles Découvertes depuis près d'un Siècle feroient à peine un très petit Volume. D'ailleurs ce que les autres ont dit n'a rien de particulier avec les choses

P R E F A C E

choses qui me sont arrivées, ni rien de commun avec les Remarques de ceux qui ont écrit avant moi : ce qui rend en quelque façon les mêmes sujets différents d'eux-mêmes & m'autorise à en parler de rechef. Quiconque donc lira ces *Avantures*, y trouvera un stile simple à la vérité, mais en recompense un tableau vif & animé du caractère des Sauvages, de leurs Mœurs, Religion, Fêtes, Festins, Danses, Rêves, Maladies, Cruautés, Education, Conseils, Mariages, Superstitions, Sepultures, & généralement de tout ce qui les concerne pour les bien faire connoître. C'est pourquoi j'ose me promettre qu'on trouvera ici un Ouvrage nouveau, intéressant & récréatif ; soit par des circonstances remarquables ; soit par des idées qui m'ont paruës plus justes que celles que j'avois reçuës des autres ; soit enfin qu'il m'arrive de dire plusieurs choses tout autrement qu'eux.

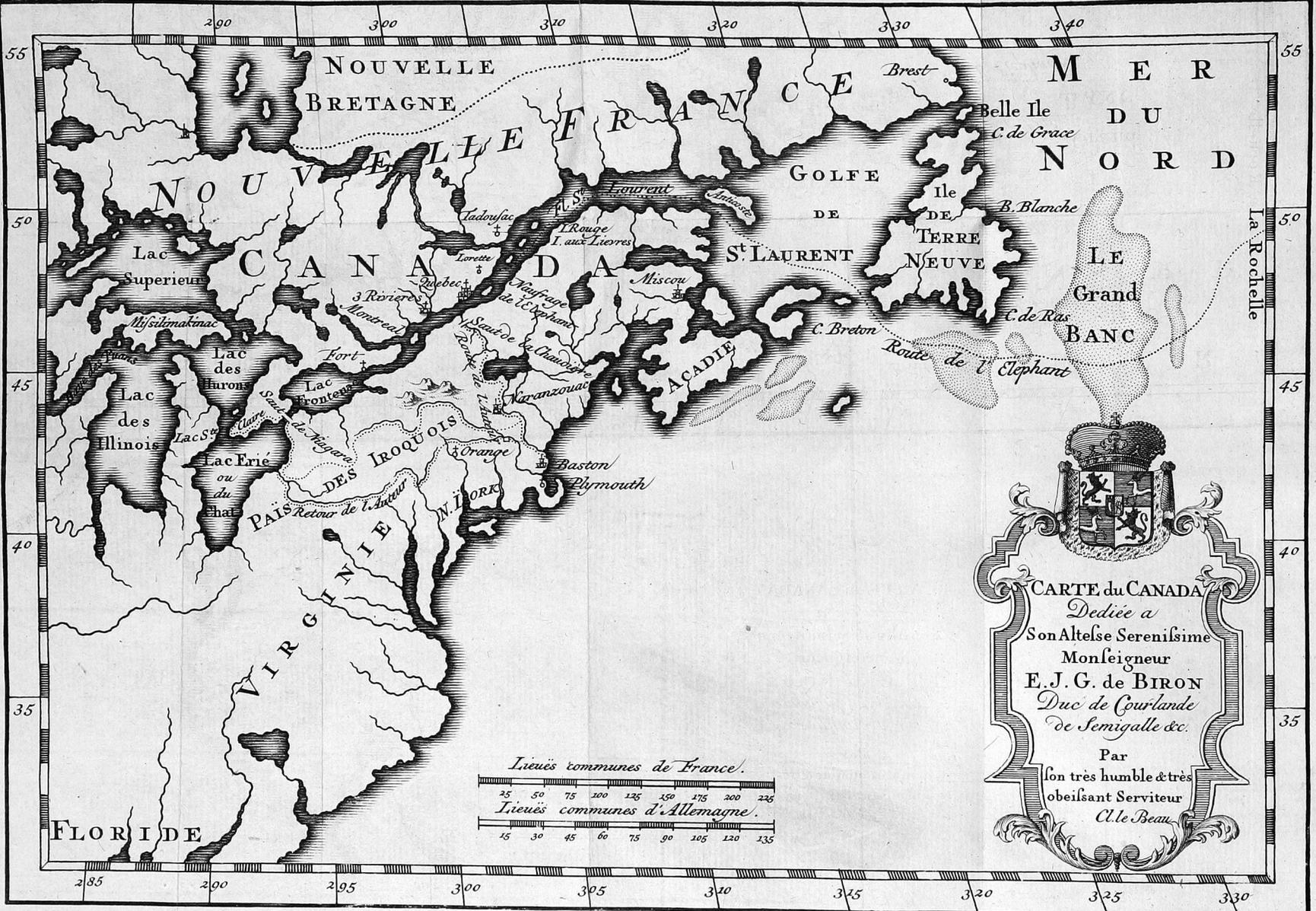
J'ajouterais encore que si, sans rompre l'enchaînement de mon Voyage, j'ai critiqué plusieurs faussetés, que j'ai luës dans divers Auteurs, d'un autre côté je n'ai pas cru devoir omettre entièrement quelques articles rapportés par différents Mis-

sion-

P R E F A C E

*tionnaires , que j'ai trouvés si bien dits
& si conformes à ce que j'ai vu, que
j'aurois cru manquer à mon devoir si je
n'en eusse fait mention dans les occa-
sions où ils m'ont paru nécessaires. C'est
pourquoi le Lecteur me pardonnera , s'il
lui plaît , quelques petites Digressions que
je n'ai faites qu'à dessein de l'instruire ,
en le divertissant de mes malheurs , qui
certainement seuls , lui seroient trop peu
intéressants , pour mériter son attention.*





NOUVELLE
BRETAGNE

NOUVELLE
CANADA

S^T LAURENT

ACADIE

IROQUOIS

PAIS DES
IROQUOIS

N. YORK

VIRGINIE

FLORIDE

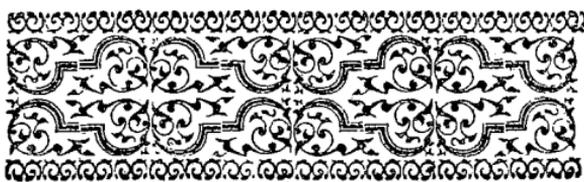
MER
DU
NORD

LE
Grand
BANC



CARTE du CANADA
 Dediee a
 Son Altesse Serenissime
 Monseigneur
 E. J. G. de BIRON
 Duc de Courlande
 de Semigalle &c.
 Par
 son tres humble & tres
 obeissant Serviteur
 Cl. le Beau





AVANTURES
DU
S^R. C. LE BEAU,
OU
VOYAGE
CURIEUX ET NOUVEAU.
Parmi les Sauvages de l'Amerique
Septentrionale.



CHAPITRE. I.

*L'Auteur fait voir les raisons, qui
l'ont engagé à faire le Voyage
de l'Amerique.*



Amais Mortel ne fut en apparence, moins destiné que moi à habiter parmi des Sauvages. Elevé pour être utile

A

le

4 A V A N T U R E S

Thèses que je foutins, si j'ose le dire sans vanité, avec quelque distinction, & je fus enfin recû Avocat en Parlement à *Paris* avec l'applaudissement de tous ceux dont j'avois l'honneur d'être connu.

Je commençois à suivre le Bateau, lorsque le Ciel jugea à propos de retirer ma Mère de ce monde. Cette perte, que je ne puis assez regretter, fut pour moi le comble des malheurs & la source de tous les perils que j'ai effuyés dans la fuite. La douleur de mon Père à la mort de son Epouse ne fut pas moins vive que celle de ses fils. Le tems sembloit ne pouvoir jamais effuyer ses larmes. Son affliction étoit sans égale. Personne ne pouvoit l'aborder & nous étions ceux qui avoient le moins d'accès auprès de lui. Cependant comme le tems vient à bout de tout, mon Père peu à peu s'accoutuma à vivre sans femme, & ses excès de douleur diminuèrent insensiblement. Il paroissoit assez bien correspondre à l'amitié de quelques amis. Ils devinrent son Conseil, & nous autres Enfants n'avions d'accès auprès de lui, qu'autant que ses Conseillers daignoient nous

nous

nous accorder leur protection.

Heureusement pour mon Frère aîné, la profession qu'on lui avoit fait embrasser, commençoit à lui rapporter quelques petits profits: l'Abbé étoit mort, quelques mois avant ma Mère: mon Père étoit indispensablement obligé de pourvoir aux besoins du plus jeune qui faisoit alors ses Humanités; & j'étois le seul d'autant plus à plaindre qu'en suivant le Bateau, j'étois, ce qu'on appelle, *Avocat sans cause*.

De tous les amis de mon Père, un certain nommé *Leferil* étoit celui qui avoit le plus d'ascendant sur son esprit. Il seroit inutile au Lecteur d'apprendre ici, comment la Bataille d'*Hofteck* si fatale aux *François*, fit la fortune de cet honnête homme. Il suffit de dire que n'étant pas né pour vivre si à son aise, il n'en est devenu que plus orgueilleux & plus suffisant. Quoi-qu'il soit ignare & non lettré: que ce soit-même lui faire grâce que de lui accorder quelques grains de bon sens, il s'érige présentement en Philosophe & en Juge Souverain de tout ce qui arrive à *Lucienne*, Village proche de la *Machine de Marli*, où il

a une maison de Campagne près de celle de mon Père. Sa grande demangeaison à donner des avis, à diriger toutes les actions de ses Voisins & à gouverner leur famille, est cause que je puis le regarder aujourd'hui, à bon titre, comme le seul & unique Auteur de mes Malheurs, puisque je les eusse bien évité, s'il eut payé seulement le premier quartier de ma pension, au Procureur chez qui je demurois à *Paris*. Ce qu'il y a de fâcheux pour moi, c'est que ce beau Directeur de Familles, a un certain ton de voix pedantesque qui le fait écouter. Mon Père en est sa dupe par son trop de bonne foi, & je suis celui de ses Fils qui en suis la malheureuse victime.

J'étois donc à *Paris* chez un Procureur, où j'aurois eu tout lieu d'être content, si on ne m'eût pas mechamment aliéné la tendresse de mon Père : car on me noircit tellement dans son esprit, qu'il ne voulut plus, ni me voir, ni entendre parler de moi. Il avoit donné à ce fameux *Leferil* assez d'argent pour subvenir à mes besoins. Lorsque je commençai à en demander à cet Orateur manqué,

il

il s'avisa au lieu de m'en donner, de me débiter des preceptes qui étoient auffi hors de faifon, qu'ils étoient fades, en me difant; que c'étoit parler en jeune homme, que de demander de l'argent. Je ne lui répondis autre chofe, finon qu'il feroit tems de dogmatifer lorsqu'il en auroit donné à mon Procureur. Notre converfation ne mérite pas d'être raportée ici. Je parlois felon lui en jeune homme, & lui, felon moi, parloit en parfait ignorant. Il vint cependant quelques jours après chez mon Procureur à qui, je ne fai par quel caprice, il ne donna point d'argent, fe contentant de lui remontrer combien il étoit beau à un Procureur d'avoir foin de la conduite des jeunes Gens; combien il lui étoit honorable de les voir fortir de chez lui bien formés dans la pratique de la chicanne; que pour cet effet il prendroit la liberté de venir l'interrompre quelquesfois, pour s'informer des progrès que j'y aurois fait & enfin cent autres impertinences de cette Nature.

Mon Procureur qui regardoit fes écus comme fes Dieux Penates, ne fe conta

3 A V A N T U R E S

tenta point d'une pareille monnoye & comme il étoit homme brusque de son naturel, il me dit qu'il avoit plus besoin d'argent que de fades louanges; que les Gens de sa robe ne se payoient point de vent ni de fumée: qu'il lui falloit de l'argent, de l'argent & de l'argent Je ne fus point surpris de l'entendre parler de la sorte: on sait assez quelle est l'avidité de ces Harpies & que si l'on en trouvoit seulement un parmi eux, qui n'eût pas les mains crochuës, on pourroit alors s'écrier: *O rara avis in terris!* Je pris sur le champ le fatal parti d'aller trouver mon Père à *Lucienne*; mais, quelle fut ma reception! Mon Père, me traita fort mal, me défendit l'entrée de sa maison & pour toute consolation me renvoya à *Lejeril*.

Fort embarrassé de ma figure, je consultai mon frère aîné, dont la situation n'étoit guère plus heureuse. Il fut obligé de loger avec moi dans une Auberge du Village. Par là je comptois être plus à portée d'avoir accès auprès de mon Père & d'épier les momens favorables pour rentrer en grace; mais
si

si mon frère & moi réussissions à le fléchir, notre bonheur n'étoit pas de longue durée. Nous logions chez lui & à l'Auberge tour à tour. Mon Père, par ce changement continuel, non seulement aprêtoit à rire à tous les Habitans de *Lucienne*, mais encore à divers Seigneurs, parmi lesquels Mr. le Duc *D'Antin* tenoit le premier rang.

Ce désordre caufoit trop de dérangement dans mes études, pour pouvoir être de longue durée. J'allai trouver quelques Personnes de distinction & de bon sens, que j'engageai à me servir auprès de mon Père, qui n'avoit aucun sujet d'être irrité contre moi. Des Ecclésiastiques s'employèrent envain pour me reconcilier. Mr. *Blouin* Gouverneur de *Versailles* voulut bien aussi s'entremettre dans cette affaire, avec plusieurs Pères Recollets de *St. Germain en Laye*, mais ils n'y réussirent pas mieux que les premiers. Mon Père s'étoit mis en tête de m'envoyer en *Canada* & rien ne pouvoit le détourner de ce pernicieux dessein. Pour cet effet il fit jouer tous les ressorts possibles & fut si bien faire, qu'il en vint à bout,

A 5

de

de la manière du monde à laquelle je me ferois le moins attendu.

Comme je ne demandois pas mieux de mon côté, que de m'éloigner de lui, mais non pas de la façon dont il l'entendoit, un de ses amis vint me trouver & me proposa artificieusement, suivant ses intentions, de partir pour le *Canada*, s'offrant de m'y procurer un bon emploi par le moyen de Mr. *Hocquart*, un de ses amis, qui devoit s'embarquer incessamment pour aller remplir la place d'Intendant de *la Nouvelle France*. Il ajouta qu'il ne savoit pas-même, si ce Mr. *Hocquart* ne me prendroit pas pour son Secrétaire, parce qu'il m'avoit fort recommandé à lui; qu'au reste, si je voulois me rendre promptement à *la Rochelle*, avec une centaine d'écus qu'il me donneroit, j'en serois quitte pour revenir, en cas que ses promesses ne fussent pas effectives. L'état de mes affaires étoit si triste, que j'acceptai sur le champ les cent écus, qu'il me compta à cette condition & qu'il accompagna d'une belle lettre de recommandation.

Il ne m'en fallut pas davantage pour
me

me déterminer. Je partis dès le lendemain 10. *Avril* 1729. & montai à cheval pour me rendre à *la Rochelle*.

Il ne m'arriva rien dans ma route qui fut digne d'attention, si ce n'est que je rencontrai à quelques lieuës d'*Orleans* dix sept jeunes Parisiens qui me parurent pour la plûpart *Enfans de Famille*. Ils étoient tous enchaînés ensemble, les uns par un pied, les autres par le cou. Je m'arrêtai dans l'Auberge où ils étoient & m'informai aux Archers qui les conduisoient, du lieu où alloient ces pauvres jeunes Gens, des crimes qu'ils avoient commis & des suplices auxquels ils étoient condamnés. Mais tout ce que j'en pus apprendre, c'est qu'ils avoient ordre de les conduire à *la Rochelle*, où on les embarqueroit pour *le Canada*. Leur état excita ma compassion. Je m'éloignai d'eux & les devançai pour ne plus voir un si triste spectacle. Le Lecteur peut bien penser que j'ignorois alors que nous dûssions être compagnons de voyage,



C H A P I T R E I I.

*Reception de l'Auteur à bord de
L'Elephant, où il se trouve con-
fandu avec ceux qui viennent
à la Chaîne.*

A r r i v é à la Rochelle, je m'informe de l'endroit où pouvoit être logé Mr. Hocquart. On me dit qu'on croyoit que je le trouverois à bord de l'*Elephant* (c'est ainsi que se nommoit ce fameux Navire qui devoit partir pour le Canada.) Loin de soupçonner la moindre supercherie, ce fut une vraie satisfaction pour moi de savoir mon Protecteur sur Mer. J'avois déjà une grande envie de voir un Vaisseau complet; c'est pourquoi, croyant ne devoir pas manquer cette occasion, je me rendis au-plutôt à bord de ce Bâtiment pour y présenter ma lettre à Mr. Hocquart: mais il n'y étoit pas. Lorsque j'en voulus partir, on me signifia que je devois l'attendre, quoi-qu'il ne dût
ar-

arriver, que lorsqu'on commenceroit à lever l'ancre pour faire voile vers le *Canada*. Mon malheur pour lors n'eut plus rien d'incertain. On m'apprit que j'étois concinné aux Soldats & aux Matelots & qu'on agissoit ainsi en conformité des Ordres du Roi qui m'avoient précédé.

Il seroit inutile de représenter ici au Lecteur l'état affreux où cette nouvelle me mit : je n'aurai que trop d'occasions par la suite de mériter sa pitié. D'ailleurs, comment pourrois-je l'exprimer ? puisque je fus si étourdi de ce coup, que je ne pouvois comprendre, que j'en demeurai, pendant près de 24. heures dans une espece de létargie, ne pouvant ni manger ni parler.

Le lendemain mes esprits étant un peu revenus, je demandai à parler à Mr. le Lieutenant du Vaisseau, qui commandoit alors en l'absence de Mr. le Comte de *Vaudreuil*. Ce Lieutenant vint m'aborder & me dit pour toute consolation : „ Comment, „ Monsieur, vous me paroissez bien „ triste ! Est-ce à cause que vous ne „ voyez pas ici vos Camarades ? Pre- „ nez

„ nez patience, ils viendront bien-tôt.
„ Qu'entendez-vous, s'il vous plait,
„ Monsieur, lui repondis-je, par mes
„ Camarades? Certains petits Mes-
„ sieurs comme vous, repliqua-t-il,
„ qui pour faire honneur à leurs Pa-
„ rens, n'ont jamais rien fait que de
„ beau, que de bien, & ont toujours
„ tâché de leur donner beaucoup de
„ contentement. Mais les vilains Pa-
„ rens, comme vous savez, qui sont
„ déjà dans un âge à ne plus aimer
„ les plaisirs de la vie, ne veulent
„ point voir dans la conduite de leurs
„ Enfans, un tableau qui leur représen-
„ te journellement le triste souvenir
„ de leur tems passé. C'est pourquoi
„ ils aiment mieux les envoyer bien
„ loin. en *Canada*, afin que s'ils s'y
„ divertissent, ce ne soit point du
„ moins sous leurs yeux, ni à leurs
„ dépens. Voyez si ces Parens ne
„ sont pas bien mechans & les pauvres
„ Enfans bien à plaindre. Voilà sans
„ doute le sujet qui vous chagrine.
„ Mais quoi! si les *Canadiennes* sont
„ aussi jolies que les *Griffettes de Paris*,
„ ne ferez-vous pas content?

„ Oh

„ Oh! très content, lui repartis-je : car
„ je voyois bien qu'il m'eut été inuti-
„ le de prendre les choses sur un autre
„ ton. Mais, dites moi Monsieur,
„ pourfuivis-je, je crois, si je ne me
„ trompe, qu'il est bien quatre heures,
„ & depuis hier deux heures après
„ midi que je suis ici, je n'ai encore
„ pris aucune nourriture, croyez-vous
„ qu'il seroit à propos que je man-
„ geasse avant d'arriver chez ces belles
„ Demoiselles. Oui certes, je vous le
„ conseille, me dit-il, car vous n'y ar-
„ rivez pas encore ce soir ni même
„ demain. Mais ne vous mettez pas
„ en peine, nous avons ici un bon Coq
„ (c'est ainsi en terme de Marine que
„ l'on appelle le Cuisinier du Vaisseau)
„ il ne vous laissera manquer de rien.
„ Parlez seulement & vous verrez
„ comme vous serez servi. Tenez, le
„ voilà précisément, écoutez comme
„ il a bonne voix pour un Coq! ”

Il ne fera pas hors de propos de
de dire ici en passant, que lorsqu'il
s'agit d'enlever quelque lourde charge
dans un Navire, d'en ôter ou d'y met-
tre la chaloupe, de carguer les voi-
les,

les , virer sur les ancrés , ou autres choses semblables , il y a quelquefois plus de cent personnes à tirer sur un seul cordage , & qu'alors les Matelots qui ont la plus forte voix , sont obligés de faire un certain cri , qui fait donner les secouffes nécessaires pour qu'ils puissent tous tirer dans ce seul moment. Ce cri est assez plaisant pour des personnes qui n'y sont pas accoutumées. Il se trouve souvent accompagné des coups de sifflets du Capitaine de l'Equipage , ou de celui des Contremaîtres qui en ont ; ce qui compose une étrange musique.

Telle étoit donc l'occupation de ce fameux Coq , lorsque cet Officier lui fit signe d'approcher. Puis , en continuant ses railleries en présence du Cuisinier. „ Ne vous étonnez pas , me dit-
 „ il , si ce pauvre Garçon ne vous sert
 „ point en vaisselle d'argent , il est
 „ bon que vous sachiez que les Coqs ,
 „ qui craignent ordinairement les nau-
 „ frages , ne se servent que d'une cer-
 „ taine vaisselle qui va sur l'eau.
 „ C'est pourquoi Mgr. l'Evêque & Mr.
 „ l'Intendant , qui vont se rendre ici
 „ com-

„ comme vous , n'y ayant pas regardé
 „ de si près , ont jugé à propos de
 „ se pourvoir chacun de la leur & de
 „ fort bons Cuisiniers. Si vous eussiez
 „ eu cette prevoyance , il me semble
 „ que vous n'auriez pas mal fait. Mais ,
 „ si je ne me trompe , vous avez eu sans
 „ doute peur de manquer le Navire ,
 „ c'est pourquoi vous êtes venu en si
 „ grande hâte. Monsieur , lui dis-je ,
 „ toutes ces belles raisons ne me don-
 „ nent point à manger ; si vous vou-
 „ liez avoir la bonté de me les reser-
 „ ver pour le dessert , vous me feriez
 „ plaisir. D'accord , me repliqua-t-il , je
 „ vous laisse donc. Exercez bien vo-
 „ tre apetit ” .

Le Coq aussi-tôt me demande ce
 qu'il y a pour mon service. „ A manger ,
 „ lui dis-je. Comment à manger ? Vous
 „ moquez-vous , Monsieur , me repondit-
 „ il ? Pensez-vous que ce soit ici une
 „ Auberge où l'on mange à toute heure ?
 „ D'ailleurs êtes-vous bien des Nôtres ?
 „ Que trop ! lui repartis-je , & je vou-
 „ drois certainement n'avoir pas cet
 „ honneur. Ah ! Je vous entends , dit brus-
 „ quement le Drôle : mais pourquoi ,

B

„ Mon-

„ Monsieur, depuis ce matin que je vous
 „ vois sur notre Pont, ne m'avez-vous
 „ pas averti ? N'avez-vous pas entendu
 „ sonner la cloche ? Ne m'avez-vous
 „ pas vû alors distribuer le Diner ?
 „ Ma foi, Monsieur, je n'ai rien à
 „ vous donner ; vous vous passerez
 „ de manger ; c'est votre faute : at-
 „ tendez si vous voulez jusqu'à ce soir,
 „ vous en souperez mieux. Mais à
 „ propos, je veux bien vous avertir
 „ d'avance, que l'on ne mange point
 „ ici seul à seul, & afin que vous ne
 „ vous y trompiez pas, cherchez des
 „ Camarades, vous avez le tems. Ainsi
 „ dit, il part, court & ne m'écoute plus.

Voilà le beau Cuisinier qui devoit
 si bien me servir & ne me laisser man-
 quer de rien. On peut bien connoître
 par ce trait jusqu'où peut aller la bru-
 talité des Gens de Mer.

Dès ce soir-même 26. *Avril*, je vis
 arriver proche de notre Navire les
 Archers qui conduisoient mes preten-
 dus Camarades. Ils étoient dans une
 Barque. Le Sous-Brigadier vouloit
 déjà monter à notre Bord & demandoit
 à parler à Mr. le Commandant ou Lieu-

te-

tenant du Vaisseau ; mais la Sentinelle lui ordonna de se retirer , en disant : que personne ne devoit aborder un Navire de Roi après la retraite battüe. Ils furent donc obligés de se retirer à l'écart & d'effuyer une grosse pluye qui leur tomba sur le corps pendant toute la nuit ; ce qui pensa causer un grand malheur aux Archers. Comme presque tous ceux qu'ils conduisoient étoient des jeunes gens de Famille & que par une grande imprudence ils les avoient tous déchainés , un chacun d'eux s'étoit déjà mis pêle mèle , sous pretexte de la pluye , proche de leurs Gardiens , qui ne se méfioient nullement du mauvais tour qu'on vouloit leur jouer. On avoit dessein de se saisir de leurs armes & de les jeter dans la Mer , & ce grand malheur leur fut infailliblement arrivé , si le Chevalier de *Courbuisson* , Chef de ce complot , ne se fut avisé , pour contrefaire le bon Matelot , de monter au haut d'un cordage qui atteignoit le bout du Mât de leur Barque. Il y grimpoit alors en partie par gageure , en partie pour voir de quel côté ils tourneroient pour

aller à terre, après leur coup fait.

Le Chevalier de *Courbuiſſon* eſt un bel homme, hardi, entreprenant. Il tenoit alors le premier rang parmi cette petite troupe. La Nobleſſe de ſa naiſſance, le bon air de ſa taille & ſes belles manières ſembloient lui donner cette préſéance. Il avoit été Lieutenant dans le Regiment *Lionnois* & on eut pu facilement remarquer une grandeur d'ame dans toutes ſes actions, ſi elles ne ſe fuſſent ſouvent trouvées accompagnées de juremens & de paroles ſales d'un grand debauché. Il avoit eu une éducation parfaitement bonne, mais ſemblable à beaucoup d'autres Libertins, ſes debauches l'empêcherent d'en profiter & le conduiſirent dans le malheureux état où il ſe voit aujourd'hui. Car il eſt encore actuellement en *Canada*, où pour avoir épouſé la Gouvernante de Mr. l'Intendant, il n'en eſt pas plus heureux, puis-que, afin de pouvoir vivre, il eſt obligé d'y vendre du tabac à l'once.

Ce Chevalier donc, étant grimpé au haut d'un gros cordage, y fut ſuivi d'un nommé de *Vaticour*, qui ne lui cedoit

en

en rien pour la force & la temerité. Les mains du premier s'échauffèrent tellement, qu'il tomba sur le second; de sorte que peu s'en fallut, que tous deux ne se cassassent les reins. Cet accident attrista tellement leurs Camarades, qu'ils songèrent plutôt à leur procurer du soulagement, qu'à regaler les Poissons du corps de leurs Archers.

Le lendemain, dès les six heures du matin, ils montèrent à bord de *l'Elephant*. Le Sous-Brigadier présenta sa Liste à Mr. le Comte de *Vaudreuil*. Lieutenant de Roi, qui commendoit en Chef le Navire. Je n'avois pas encore eu l'honneur de saluer ce Seigneur, parce qu'il étoit un peu tard lorsqu'il vint coucher à bord. Je n'oublierai jamais toutes les bontés qu'il a eues pour nous. L'affabilité & la douceur peintes sur son visage, lui attiroient un certain respect. Il étoit d'une complaisance & d'une équité qui rendoient son abord doux & facile à tous ceux qui avoient recours à ses jugemens. Son nom est très cheri dans toute la *Nouvelle France*, où Mr. son Père a été long-tems Gouverneur Général. Il

y conduisoit alors Mrs. sès Frères, dont l'un nommé Mr. de *Cavagnal* est présentement Major-Général de toutes les Troupes de la Colonie, & l'autre plus jeune, nommé Mr. de *Rigault*, qui devoit y être Capitaine d'une Compagnie de Soldats de Marine : tous deux d'un mérite très distingué.

La curiosité m'ayant porté à monter sur le Pont, pour voir ces nouveaux Embarqués & les entendre appeler chacun par leur nom, je ne fus pas peu surpris de m'entendre nommer le troisième. Comme je ne me serois jamais imaginé devoir être sur une pareille Liste, je hésitai un peu avant d'y répondre. Ce qui ne laissa pas que d'apréter à rire.

Quand nous eûmes tous comparu, Monsieur le Comte de *Vaudreuil* congédia le Sous-Brigadier, en lui donnant une décharge de sa Commission, après quoi on nous prescrivit à chacun ce que nous avions à faire. Ce Seigneur eut la bonté de nous faire une très courte exhortation & nous promit qu'on auroit pour nous tous les égards dûs à de jeunes Gens de Famille, tels que
nous

nous paroissions être. En même-tems il fit assembler tous les Soldats de Marine & autres Gens qui composoient l'Equipage , tant afin qu'ils eussent à nous reconnoître , en cas que quelqu'un de nous voulût s'évader , que pour leur défendre de nous faire la moindre insulte. Il nous dit en leur présence , qu'il ne prétendoit point qu'on nous chagrînât , & que pour peu que l'on nous fit de peine , nous n'aurions qu'à lui en porter nos plaintes , qu'il nous rendroit prompte & bonne justice. Cette recommandation étoit d'autant meilleure , que ces sortes de Gens nous regardoient déjà tous , comme si nous eussions même été au dessous de leur sorte.

Ma surprise m'étourdissoit lorsque je reconnus parmi ces jeunes Infortunés deux de mes anciens Compagnons d'étude. L'un se nommoit *Narbonne* fils du Commissaire de *Versailles* , & ci-devant Commis de Mr. le Comte de *Maurepas*: *Guindal* étoit le nom du second. Nous nous embrassâmes comme de fideles Confrères & primes dès ce moment la resolution de nous consoler avec le

reste de cette petite troupe, qui ne paroïssoit pas d'humeur à vouloir emporter avec soi une paquodille de chagrin : tant il est vrai, que *la consolation des malheureux est d'avoir des semblables.*

Je ne puis m'empêcher de dire, que parmi ce petit nombre de Relégués, il y avoit trois Chevaliers dont l'un, comme je l'ai déjà dit, étoit le Chevalier de *Courbuisson*, Neveu de Mr. le Procureur Général du Parlement de *Paris*; l'autre le Chevalier de *Bauvillé*, Gentilhomme de *Picardie* & le troisième le Chevalier de *Texé*, Parisien. Les autres étoient fils de bons Bourgeois ou Marchands de cette même Ville & excepté deux pauvres Payfans Braconniers, qui s'étoient avisés de chasser sur les Terres de Mr. le Comte de *Toulouse*, ils étoient tous fort proprement vêtus. Il n'y avoit que le Sr. *Narbonne*, dont l'habillement étoit un peu trop ridicule pour l'état où il se trouvoit; car il n'avoit par dessus une veste noire, qu'une robe de chambre d'Été d'une belle Perse, doublée de tafetas bleu & des pantouffles de même couleur bordées d'un galon d'argent.

Tel

Tel étoit l'état dans lequel il s'étoit trouvé, lorsque les Archers le prirent dans sa chambre, sans lui donner le tems de s'habiller; tant ils avoient hâte de le conduire à *Bicêtre*, pour y joindre la Chaîne qui devoit partir incessamment. Il troqua cette robe de chambre, pour ainsi dire neuve, contre un petit chapeau rond & un mechant habit de Matelot, qui lui plaisoit fort, parce qu'il avoit un Capuchon.

Un moment après que nous eûmes déjeuné ensemble, un Sergent vint de la part de Mr. le Comte de *Vaudreuil*, nous distribuer à chacun un *Hamacq* avec une assez bonne couverture pour coucher. Ces fortes de *Hamacqs* étoient faits d'une toile assez grossiere, aux deux bouts de laquelle étoit attachée une corde qui ser voit à les suspendre dans l'Entrepont du Navire. Ces lits sont fort commodes, sur-tout dans un Vaisseau de guerre, où il y a beaucoup de monde, d'autant qu'ils ne tiennent que fort peu de place & qu'ils suivent le branle du Navire: c'est pourquoi quelques personnes les appellent *Branles*. Il nous fut permis de les suspen-

dre où bon nous sembleroit, ou pour mieux dire où nous pourrions ; puisque les Soldats de Marine , ceux de nouvelle levée , les Pilotins , Canoniers , Matelots , Mouffes & autres occupoient déjà beaucoup de places.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait point eu d'autres lits ; car Mrs. les Officiers & Gardes-Marine y avoient chacun le leur , ou plutôt un pour deux , d'autant qu'ils étoient obligés de faire le *Quart* , aussi bien que le reste de l'Equipage. C'est *faire le Quart* , en terme de Marine , que de dormir de quatre heures en quatre heures. C'est pourquoi , supposons qu'il y ait trois cens personnes dans un Navire , il y en aura toujours cent cinquante , tant de jour que de nuit , qui veilleront à la sûreté du Vaisseau , pendant que les autres dormiront. Personne n'est exempt de faire ce *Quart* , excepté ceux qui sont malades & les Passagers , Gens de bonne volonté , qui pour vaquer à leur commerce ou à leurs affaires , payent leur passage ; mais en cas de danger , ils n'en seroient pas plus exempts que les autres , qui , tel mauvais tems qu'il
 fasse,

fasse, sont obligés de demeurer sur le Pont pendant leur *Quart*.

On appelle la droite du Navire *Tribor* & la gauche *Babor*. Mr. le Comte de *Vaudreuil*, en qualité de Lieutenant de Roi & de Commandant du Vaisseau, faisoit le premier *Quart* & commendoit à *Tribor*. Mr. son Lieutenant lui succedoit & par consequent commendoit sur *Babor*; desorte que les uns & les autres reveillant leurs *Camarades*, on n'entendoit que crier: *Tribor au quart*, ou *Babor au quart*. Nous n'étions, comme l'on peut bien penser, pas exempts de cette petite incommodité. Ce qui nous contraignit, le Bâtiment étant prêt à partir, de deux *Hamacqs* à n'en faire qu'un, d'autant que tout étoit si plein, qu'il eut été presque impossible de faire autrement.

C H A P I T R E I I I.

*Départ du Navire l'Elephant. Baté-
me du Grand Banc de Terre Neu-
ve, avec la Description du Fleu-
ve St. Laurent.*

Nous fumes environ huit jours en rade, à quatre lieuës de *la Rochelle* vis à vis l'île de *Rhé*, pendant le quel tems nous fimes assez bonne chère. Nous étions cependant fix par fix réduits à manger à la *Gamelle*, partie principale de la vaisselle de ce beau Cuisinier, & qui en cas de naufrage pouvoit se soutenir d'elle-même sur les ondes: mais par bonheur, qu'avec un peu d'argent, nous gagnames facilement l'amitié de ce Coq, qui nous faisoit venir ce que bon nous sembloit de *la Rochelle*. Le Chevalier de *Courbaisson*, qui avoit déjà voyagé sur Mer, ne se trouva point surpris de cette vaisselle, ni de la cuisine, feignant au contraire, par gaillardise, de prendre à honneur & gloi-

gloire de se servir de ce qui en toute autre occasion ne lui eut apporté aucune honte. Ce ne fut-même que malgré lui, que nous en fimes acheter d'autre à la Ville.

Cependant on achevoit la charge du Navire, où chacun de nous se faisoit un plaisir de prêter les mains, sans qu'on l'y obligeât, quoiqu'on eut été en droit de le faire. Nous n'agissions ainsi, que pour correspondre aux bontés de Mr. le Comte de *Vaudreuil*, qui ne vouloit point en aucune façon, que l'on nous chagrinât & sans qui on nous eut bien obligé par force de mettre la main à cette manœuvre. Enfin tout étoit prêt: vaches, cochons, poules, poulets, pigeons, canards & autres animaux pour la provision de bouche étoient déjà embarqués.

On n'attendoit plus que l'arrivée de Mr. *Dosquet*, Evêque de *Samos*, & Coadjuteur de *Quebec*, qui devoit s'embarquer pour aller faire les fonctions d'Evêque dans toute la *Nouvelle France*. Il devoit se rendre incessamment à notre Bord avec Mr. *Hoquart*, que l'on attendoit aussi avec tout son monde, pour
le

les passer en *Canada*. C'est à lui, ainsi je l'ai déjà rapporté, à qui j'étois malicieusement adressé. Il devoit y remplir la place d'Intendant, vacante par le rapel de Mr. *Dupuis*, qui n'y avoit demeuré que deux ans, au lieu des neuf pendant lesquels on laisse ordinairement les Intendans dans l'exercice de cet emploi. Comme je vis qu'il étoit pourvû de Secretaires & de Sous-Secretaires, je ne jugeai pas à propos de faire usage de ma lettre de recommandation.

Ce fut le 4 *Mai* 1729 sur les huit heures du matin, que ces Seigneurs se rendirent à Bord. Ils étoient accompagnés d'un grand nombre de Prêtres Missionnaires de *St. Sulpice*, de Jesuites, de Recollets, d'autres Passagers & d'un assez grand nombre de Domestiques. Ce même jour, aussi-tôt qu'ils furent entrés, on leva les ancres pour ne les plus jetter de long-tems, & après avoir salué la Ville de quelques coups de Canons, nous fimes voile pour *Quebec*, vers les dix heures du matin. La saison étoit belle & le vent favorable.

Ceux qui n'ont jamais voyagé sur Mer, s'imaginent qu'elle est telle par
tout

tout qu'ils la voyent proche de ses bords, mais ils se trompent extrêmement. S'ils l'eussent visité plus loin, ils l'auroient trouvé indubitablement noire comme de l'encre, & il ne faut pas s'en étonner, puisqu'on pretend alors qu'elle n'a pas de fond, dont autrement elle emprunteroit la couleur. Quelques jours après notre départ nous rencontrâmes quelques *Marfouins*. Ces sortes de poissons suivent ordinairement le vent, se hazardant de courrir en pleine Mer: ce qui est assez surprenant, car il ne faut pas s'imaginer que la Mer soit pleine de poissons. Ce peuple écaillé est un peu trop timide pour oser se risquer à parcourir de vastes Mers où il ne trouveroit rien à manger. En effet de quoi vivroit-il dans ces espaces liquides, où l'on prétend qu'il n'y a pas de fond? Si l'on en trouve donc en pleine Mer, ce n'est que par un cas fortuit, à moins que ce ne soit sur des Bancs.

Je ne m'amuserai point à raconter quantité de bagatelles qui ne serviroient qu'à allonger cette Histoire. Au reste une nous arriva rien d'extraordinaire
jus-

jusques à notre arrivée vers le *Grand Banc de Terre neuve*. Nous eûmes quelque gros tems à cet approche; car le moindre vent en cet endroit, y peut mettre la Mer en fureur. Ce fut alors que nous souffrîmes, d'autant que les Cuisiniers, faute de feu, ne nous pouvoient rien fournir à manger. Heureusement que cette première tempête ne fut pas de longue durée. Elle cessa au bout de deux fois 24. heures, après quoi les vents étant apaisés, nous nous trouvâmes sur ce fameux Banc. Là, le calme succédant au mauvais tems, nous eûmes tout celui de pêcher de la *Morue*.

C'étoit un plaisir de voir cette pêche. A peine nos Matelots avoient-ils jetté l'hameçon, au bout duquel étoit attaché un morceau de lard ou de beuf salé, gros comme le poing, qu'ils faisoient capture, malgré la profondeur qui est bien de trente à quarante brasses d'eau. Ainsi il n'y avoit qu'à jeter & tirer, tant il est vrai que la prodigieuse quantité de *Morues* que l'on voit en *Europe*, vient principalement de cet endroit.

Cette

Cette *Moruë* est longue d'environ trois pieds, large à proportion, marbrée sur le dos de taches cendrées & rouffâtres; sa gueule & ses yeux sont grands & sa tête est grosse à peu près comme celle d'un Enfant de six ou sept mois. Elle a quatre dents dures, pointuës, blanches, ferrées, formant une espèce de lime au fond du gosier; deux en haut, deux en bas, repondant l'une à l'autre, ayant les pointes tournées vers le dedans; sa chair est blanche & de si bon goût, que j'ose dire qu'étant fraîche pêchée, elle surpasse par l'excellence de sa délicatesse toute celle des autres Poissons: mais il est impossible de la pouvoir goûter de cette façon en *Europe*. Il y a deux sortes de *Moruës salées*; l'une qui s'appelle *Moruë blanche*, ou *verte*, & l'autre se nomme *Moruë sèche* ou *parée* & quelquefois *Merlu* ou *Merluche*. Ce n'est néanmoins que la même espèce de Poisson, mais diversément salée, ou préparée pour la rendre de garde. La pêche de la *Moruë verte*, se fait vers le *Canada*, sur le *Grand Banc de Terre-neuve* & sur les *Battures* de ce Banc.

Après cette petite Pêche que l'on cessa au bout d'un quart-d'heure, car souvent on passe sans s'arrêter, le Sr. *Chaviteau*, premier Pilote du Navire, fit avertir tout son monde, c'est-à-dire, tous les Matelots de l'Équipage, qu'ils eussent à se préparer promptement pour la célébration du Batême. C'est une coutume ancienne si bien observée par ces fortes de Gens, que je crois qu'ils renonceroient plus volontiers au Batême de l'Eglise qu'à celui-ci, dont l'origine ne provient que d'un badinage, que se firent autrefois entre eux les premiers Matelots. Cette Cérémonie est aussi absurde que ridicule. On y joue sans scrupule le Mystère de notre Régénération & de la manière du monde la plus impertinente. Quoi-que plusieurs Auteurs en ayent parlé, je ne puis m'empêcher d'en dire ici quelque chose, par rapport au grand nombre de *Catechumenes* ou *Anabaptistes* que nous étions pour ce Batême, dont personne n'est exempt, à moins que d'y avoir déjà passé. Et je suis persuadé, que si le *Pape* s'y trouvoit, *Sa Sainteté* même n'en seroit pas plus privilégiée
que

que les autres qui ne l'ont pas encore recû.

Toutes choses étant bien préparées pour cette solennité, le Sr. *Chaviteau* qui étoit monté dans la Hune du grand Mât, se fit entendre en tremblottant de toutes ses forces, comme un Vieillard transi de froid. Il représentoit le Bonhomme *Terre-neuve* ayant une barbe sale postiche, qui lui pendoit depuis le menton jusqu'à l'estomach. Ses cheveux étoient à peu près de même. Outre cela, il étoit vêtu d'un vieux capot, qui lui descendoit jusqu'aux talons, & dont le poil long, noirâtre étoit assez semblable à celui d'un Ours. Ce capot avoit pour franges tous les bouts des queuees & nageoires des *Morues*, que nous venions de pêcher & dont il s'étoit aussi fait une ceinture.

Dans cet état, pour commencer ce beau cérémonial, il se mit à crier, mais d'une voix cassée : *D'où le Navire ?* Ses Gens qui étoient en bas sur le Pont, lui répondirent : *De la Rochelle.* *A la bonne heure* repartit-il, *j'en suis bien aise.* Ensuite, pour la forme, il demanda le nom du Bâtiment & celui

du Capitaine qui le commendoit. A peine lui eut-on répondu qu'il se nommoit l'*Elephant*, commendé par Mr. le Comte de *Vaudreuil*, qu'il s'écria: *Ab! cher Elephant, qu'il y a long-tems que je t'attends! Et Mr. le Comte ce bon ami, comment se porte-t-il? A-t-il toujours de bonnes liqueurs? Car de toutes celles qu'ont apporté ceux qui ont passé par ici depuis lui, je n'en ai goûté aucune qui ait pu me ravigoter le cœur comme les siennes.* On lui cria aussi-tôt: qu'il se portoit bien; qu'il conduisoit avec lui une nombreuse & honorable compagnie, entre-autres Mr. l'Evêque de *Samos* & Mr. l'Intendant de *la Nouvelle-France*, qui lui rempliroient volontiers ses flacons. *Oh, quelle joye, mes chers Enfans!* dit-il, en s'éclatant de rire. *Allons, vite qu'on m' descende. Ab! que je vais bien me dilater la rate!* Sur le champ quatre Matelots vêtus d'une façon tout à fait bizarre lui servoient d'Ecuyers. Deux le tiennent par dessous les bras & les deux autres lui soutiennent les deux jambes, comme s'ils eussent eu peur qu'il ne tombât.

D'abord qu'il fut descendu sur le
Pont,

Pont, tous les Pilotins, Maîtres, Contre-Maîtres & Matelots de l'Equipage, qui composoient un nombre de plus de quatre-vingt personnes, vinrent le recevoir. Ils étoient tous armés de piques & de bâtons; Tous barbouillés & & vêtus d'une manière aussi grotesque que ridicule pour l'action qu'ils pretendoient faire. Ils avoient aussi presque tous de méchans habits ou hailons attachés avec des cordages qui faisoient plusieurs fois le tour de leur corps. Quelques-uns même avoient des poulies grosses & petites, qui étant enfilées les unes contre les autres, leurs servoient de bandolliere; Quelques-autres enfin en tenoient dans leurs mains, en forme de chapelets. Tels étoient donc leurs beaux habits sacerdoteaux.

Dans cet équipage, ils conduisirent premièrement leur Bon-homme *Terreneuve* en procession, au tour du Navire, en chantant des chansons ou hymnes de leur façon. Ensuite ils le firent asseoir sur un banc qui lui servoit de trône vis à vis d'une grande Baille d'eau que l'on avoit mise exprès sur le Gail-

lard de derrière * pour y célébrer le Batême. Sur cette Baille pleine d'eau étoit une planche assez chancelante sur laquelle devoient s'asseoir tous les *Catechumenes*, de sorte qu'elle pouvoit tomber dans l'eau au moindre attouchement d'un Matelot qui étoit exprès à côté, pour y faire culbuter ceux qui ne donneroient rien dans le bassin que tenoit un autre Matelot, pour y recevoir les offrandes des Baptisés. C'étoit-là, le vrai nœud baptismal ou le principale motif de toute cette cérémonie! Ce qui faisoit que le *Catechumene* en donnant seulement une pièce de 20. à 30. sols plus ou moins, pouvoit passer pour bien baptisé & éviter par ce moyen une inondation de laquelle il n'auroit pu échaper, d'autant qu'outre la force majeur dont il étoit environné, il se trouvoit encore retenu par un petit crochet de fer, qui étant attaché à un bout de cette Baille lui repondoit à la ceinture de sa culotte.

Ils commencèrent par Mgr. l'Evêque qu'ils

* C'est le pont du Navire le plus élevé, où est toujours la chambre du Capitaine & des Officiers.

qu'ils firent asseoir sur cette vénérable planche, où après lui avoir fait prendre un Parrain, ils lui donnèrent le nom d'une Montagne située dans une Ile dont je ne me souviens point, & lui firent faire serment sur un Livre de Cartes Hydrographiques: *qu'il ne baiseroit jamais la Femme d'aucun Matelot; que comme Evêque il recevoit ce Batême pour bon* & qu'en telle qualité il s'engageoit à en faire faire autant, en pareille occasion, à ceux ou à celles qui ne l'auroient pas encore reçu, & s'ils le lâchèrent, ce ne fut qu'après qu'il eut lâché lui-même un Louis d'or à l'offrande. Tel est le serment qu'ils font prêter ordinairement.

Mr. l'Intendant fut le second à qui ils en firent autant. Ensuite ils allèrent tour à tour aux Prêtres Missionnaires, dont quelques-uns vouloient se cacher, mais il ne leur fut pas possible, car tous ces Satellites du Bon-homme *Terreneuve* avoient des yeux marins qui pénétoient par tout & gardoient tous les coins & passages du Navire. Ils connoissoient par avance tous les *Catechumenes* dont ils s'étoient déjà formé

dans la tête une liste du profit qu'ils esperoient en tirer : c'est pour cela qu'il étoit impossible qu'aucun leur échapât.

Quelques-uns donc de ces Prêtres, voulant faire les scrupuleux, leur bigoterie ne servit qu'à faire élever des éclats de rire de toutes parts, d'autant qu'on les vit subir en murmurant, ce qu'ils auroient dû faire de bonne grace. Mrs. les Officiers & Gardes-Marine, qui n'y avoient pas encore passé, les suivirent gaillardement à leur tour sans se faire prier. Et immédiatement après eux on vint à nous-autres *Lettres de cachet* (car c'est ainsi qu'on nous appelloit). Chacun en fut quitte après avoir donné selon sa volonté. Nous y fumes suivis des Passagers & des Soldats de nouvelle levée. Mais il n'en fut pas de même de ces derniers; car, comme ils n'avoient pas assez d'argent pour satisfaire à l'offrande & que Mr. le Comte de *Vaudreuil* avoit défendu qu'on les inondât, les Matelots pour s'indemnifier d'une telle défense leur donnèrent à chacun des coups de queues de *Morues*, qu'ils avoient détrempées dans du noir.

Ce

Ce Batême selon les Matelots ne doit point être imparfait. Il leur faut toujours un objet sur lequel ils puissent exercer les derniers traits que requiert une pareille cérémonie, pour qu'elle soit conduite à son degré de perfection. Le Sr. *Pelletier*, fils d'un Marchand de *Paris*, fut la malheureuse Victime qu'on leur abandonna pour cet effet. On l'avoit trouvé quelques jours auparavant à vouloir badiner avec un jeune homme, d'une manière qui sentoit le fagot & pour lequel crime il avoit été amarré sur un canon & frappé de coups de garcettes. Ce misérable croyoit qu'on l'avoit oublié & rioit déjà de ce qu'on n'avoit pas pensé à lui, quand un Matelot vint poliment le saluer & le prier d'avoir la bonté de venir s'asseoir sur cette planche. Il n'y fut pas plutôt qu'on l'y accrocha un peu mieux qu'un autre. Comme il ne se doutoit de rien il paya assez généreusement : mais les Matelots n'eurent pas plutôt reçu son argent, qu'ils le jettèrent impitoyablement dans la Baille & l'inondèrent d'une si horrible façon, que les feaux

d'eau lui tomboient d'en haut, d'en bas & de tous côtés. Il avoit beau crier, heurler, demander misericorde il n'en fut ni plus, ni moins baptisé d'importance.

Après ce beau lavement maritime, les Matelots qui avoient reçu de quoi se laver copieusement le gosier, allèrent se baptiser eux-mêmes intérieurement de vin & d'eau-de-vie. Cette cérémonie ne s'exerce que sous l'*Equateur*, sous les *Tropics*, sous les *Cercles Polaires*, sur ce *Grand Banc de Terre-neuve*, aux *Detroits de Gibraltar*, du *Sond* & des *Dardanelles*.

Le *Grand Banc* est une hauteur d'un fond de Mer qui s'éleve en de certains endroits jusqu'à 15. brasses au dessous de l'eau & en d'autres endroits jusqu'à 40. 45. brasses de profondeur; ce qui donne moyen aux Vaisseaux de flotter dessus sans danger. Ce *Grand Banc* a 150. lieues de longueur & 50. en son plus large. Toutes ses extrémités sont perpendiculaires, desorte que sa partie extérieure, qui borne son terrain, est une Mer où la sonde ne trouve point de fond, quoique le dessus de
ce

ce *Banc* ne fasse pas une même superficie & qu'il y ait plus de fond en un endroit qu'en l'autre. Chacune de ses parties est plate : c'est une Roche remplie de quantité de coquillages & de petits Poissons dont les Moruës se nourrissent. On tient que ce sont les *Basques* qui en poursuivant les Baleines ont découvert le grand & le petit Banc des Moruës, cent ans avant la navigation de *Christophe Colomb*, aussi bien que le *Canada* & la Terre neuve de *Baccalaos*, qui signifie *Moruë*, parce que ces Terres abondent aussi en Baleines dont ils sont fort friands & que ce fut un *Basque Terre-neuvier*, qui en porta la première nouvelle à *Christophe Colomb*, comme temoignent plusieurs Cosmographes. Quelques autres veulent que la découverte du *Grand Banc* soit duë à *Jacques Cartier*, *Malouin*, & c'est lui en effet qui en a montré le chemin aux *Bretons*.

Nous fumes l'espace de six jours tant à le traverser qu'à arriver proche de l'île de *Terre-Neuve* qui n'en est éloignée qu'à environ 45. lieues. Nous y eumes quelques vents contraires. D'ailleurs

leurs, comme nous approchions des Terres, notre Bâtiment n'alloit plus qu'à petites voiles. Souvent les Navigateurs dans ces endroits, ne pouvant prendre hauteur, par raport aux brouillards ou aux mauvais tems, sont obligés de n'aller qu'à mats & à cordes, souvent-même ils mettent leur Navire de côté pendant la nuit, sans quoi ils courroient risque d'échouer sur ces côtes. C'est pourquoi il y a toujours à ces approches un Matelot monté au plus haut des hunes qui fait bonne sentinelle, sûr d'être recompensé de sa peine lorsqu'il découvre les Terres.

La plupart de nos voiles étoient donc carguées, quoique nous eussions le vent favorable, quand le 2. *Juin* vers les 9. heures du matin, un Mousse qui étoit sur le plus haut perroquet du Vaisseau se mit à crier: *Terre, Terre.* Comme le Ciel étoit beau & serein, nous aperçumes presque aussi-tôt l'île de *Terre-Neuve*; ce qui repandit la joye par tout le Vaisseau; car chacun s'en-nuyoit assez de n'avoir vu autre chose pendant 29. jours que de l'eau. Nous rengeames à notre droite cette Ile & arri-

arrivames, au bout de deux jours à la faveur d'un bon vent, vis à vis l'île aux Oiseaux. Ce sont deux Rochers qui s'élevent dans la Mer & dont le sommet surpassant la surface des eaux sert de retraite à une quantité prodigieuse d'Oiseaux blancs nommés *Goëlands*, qui ne vivent que de petits Poissons. On en rencontre souvent en pleine Mer. Ils étoient en si grand nombre à voltiger autour de ces Rochers que nous tirames sur eux, par divertissement, deux coups de canons. Après quoi, en traversant la Baye de *St. Laurent*, nous nous trouvames aussi avec tout le bonheur possible, au bout de deux jours, à l'entrée du fameux Fleuve de ce même nom.

La grande Rivière du *Canada* dans l'Amérique Septentrionale, se nomme aujourd'hui le Fleuve de *St. Laurent*, à cause que les premiers Vaisseaux Français qui la reconnurent, entrèrent dans son embouchure le jour de la Fête de *St. Laurent*. On peut dire qu'il est un des plus beaux Fleuves du Monde. Il a deux cens brasses de profondeur, vingt cinq ou trente lieues de largeur

à

à son embouchure où est son Golfe; ensuite il va toujours en se retrécissant vers les Lacs d'où l'on prétend qu'il prend sa source. Son flux monte jusqu'à *Quebec*, qui est à environ cent quarante lieues de son Golfe. Ses bords assez agréables par tout ailleurs, ne le sont pas beaucoup jusques à la Rivière de *Jacques Cartier*, située à quinze lieues de *Quebec*, où les gros Navires se trouvent hors d'état de pouvoir monter plus haut. Ce lieu a pris son nom de ce *Malouin* qui dans ses premières découvertes y fit naufrage & fut obligé d'y passer un hiver bien rigoureux.

On trouve par tout ce Fleuve une quantité prodigieuse de Poissons, non seulement d'eau douce, mais aussi de Mer. Son canal qui est extrêmement large, contient plusieurs grandes Iles, & son cours a plus de six cens lieues de long, puis qu'on prétend que par son moyen, on peut joindre celui du Fleuve *Mississipi*.



C H A P I T R E I V.

*Naufrage de l'Elephant. Mœurs &
Façons d'agir des Habitans du
Canada.*

NOUS nous trouvames le 15. *Juin*, fort avancés dans le Fleuve *St. Laurent*. Nous allions toujours la sonde à la main; car ce Fleuve, à cause des Rochers qui sont au fond, est des plus dangereux, desorte que nous étions obligés de jeter l'ancre tous les soirs. Je ne voyois des deux côtés que de très hautes Montagnes dont les arbres me recréoient assez la vuë & nous étions déjà vers l'Isle *Rouge*, vis avis la Rivière du *Loup*, lorsque quelques *Algonkins*, qui habitent en cet endroit, vinrent à notre bord avec deux de leurs canots. Ce fut les premiers Sauvages que je vis; je ne pouvois me lasser d'admirer l'agilité & la hardiesse avec laquelle ils nageoient sur ces ondes enflées, dans leurs petits canots.

Mais,

Mais , que c'étoit peu de chose , en comparaison de ce que j'ai vu par la fuite ! Comme c'étoit à peu près le tems que l'on attendoit le Navire du Roi dans le *Canada* , ces Sauvages , qui en avoient sans doute entendu parler , étoient aux aguêts pour voir s'ils ne le verroient pas arriver , & ayant reconnu à notre Flamme , que c'étoit lui-même , ils ne manquèrent pas de nous aborder à dessein de nous faire quelques petits Présens , dont ils comptoient bien recevoir l'intérêt ; c'est pourquoi ils nous apportèrent quelques Perdrix , Lièvres , & autres gibier.

Mr. l'Evêque qui avoit déjà mis sa soutanne violette avec sa grande croix , leur donna d'abord & de bon cœur sa Bénédiction ; prélude du payement qu'ils devoient avoir de leurs Présens. Mais quoi-qu'ils la reçurent à genoux , avec tout le respect & la vénération qu'ils portent ordinairement au *Grand Patriarche* (car c'est ainsi qu'ils le nomment) je crois néanmoins qu'ils furent bien plus contens des pois , du lard & de quelques autres bagatelles qu'on leur

leur donna, après quoi ils s'en allèrent, en prenant dans leur canot le R. P. *Luc Recollet Canadien*, pour le conduire en toute diligence à *Quebec*, afin qu'il y annonçât notre arrivée.

A la vuë du gibier de ces Sauvages, quelques Officiers & Gardes-Marine, voulant faire les bons Chasseurs, obtinrent la permission d'aller à terre dans ce même endroit. Ils s'imaginoient déjà que toutes les Perdrix, & les Lièvres alloient courir au bout de leurs fusils; mais, après une journée de Chasse, ils eurent la honte de venir nous rejoindre un peu plus bas, en n'aportant avec eux que quelques mechans petits Oiseaux avec un Rat musqué.

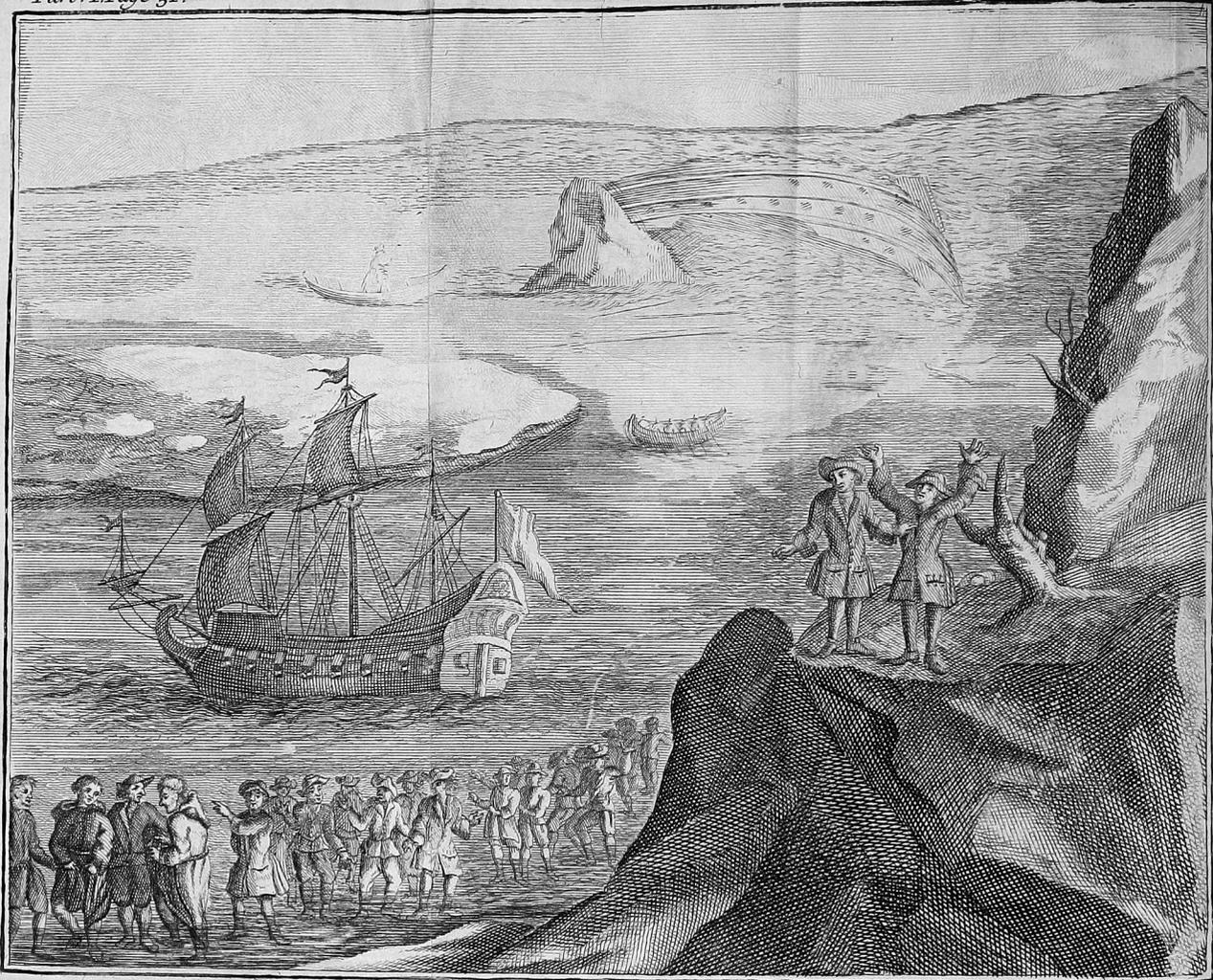
Nous allions fort doucement &, comme je l'ai déjà dit, toujours la sonde à la main. Nous passames de cette façon l'île aux *Lièvres* & celle aux *Coudres*, qui a bien trois lieuës de long & nous étions déjà parvenus dans un endroit où nous n'avions plus guère que 16. ou 17. lieuës pour nous rendre à *Quebec*, quand cette lenteur d'aller, impatientant tout le monde, & surtout Mrs. les Ecclésiastiques, qui

D

étoient

étoient en grand nombre & croyoient toujours qu'ils ne feroient jamais assez-tôt à cette Ville ; quand ces Prêtres, dis-je, voyant bien plus, que l'on alloit déjà jeter l'ancre , parceque la nuit commençoit à tomber, prièrent Mr. le Comte de *Vaudreuil*, avec tant d'instance & de si bonne grace, de ne la point faire jeter, que ce Seigneur qui est bon de son naturel, se laissa gagner à leurs prieres. Il faut avoüer d'ailleurs, que la beauté du Ciel, qui commençoit à s'étoiler, jointe à un petit vent *Nord-Est* qui donnoit alors, contribua beaucoup à cette complaisance du Comte, que nous pensâmes tous payer aux dépens de notre vie.

Le vent devenoit beaucoup plus violent & nous avancions toujours, lorsqu'environ vers le milieu de la nuit, voici notre Vaisseau qui tout à coup heurte & faute rudement sur un Rocher. Déjà cette secousse épouvantable suivie de quantité d'autres attouchemens, durant l'espace de plus de trente toises sur ce Rocher, imprime la terreur dans le cœur-même des plus
har-



hardis: Déjà, deux ancres sont jettés & nos Matelots, sans perdre de tems ni recevoir aucun commendement, courent çà & là & fautent au plus vite à la manœuvre, quand, malgré la promptitude de leurs bras occupés à hisser les voiles, le Navire file sur ses cables & fait encore un autre faut, mais bien plus terrible que le premier, qui lui brisant sa Quille, le jette sur la pointe d'un autre Rocher qui étoit le dernier de ce chenal. Ce fut là donc, où la Quille de notre Bâtiment brisée, nous échouâmes malheureusement.

Cet enchaînement de Rochers, sur lequel nous étions alors, se trouve dans ce Fleuve, précisément entre le Cap *Brulé* & le cap *Tourmente*. Ce dernier Promontoire d'une hauteur extraordinaire, est ainsi nommé par raport à sa traversée, qui est des plus dangereuses, à moins que l'on y passe la sonde à la main & lorsque la marée est haute. Il fait l'extrémité d'une chaîne de Montagnes de cinq cens lieues de long. C'est là aussi, où se fait la jonction de l'eau douce du Fleuve *St. Laurent* avec

celle de la Mer. Nos Pilotes connoissoient tous parfaitement cet endroit : mais il est bon de dire ce qui les a trompé.

Nous avons fait rencontre, il y avoit quelques jours, vers l'embouchure de ce Fleuve, du Navire d'un Armateur de *la Rochelle*, commandé par un nommé *Fleuri*. Ce Vaisseau qui étoit assez bon voilier, ayant été un peu de tems derrière nous, s'étoit avancé insensiblement, de manière qu'il marchoit à une petite lieuë de distance à nos côtés. Nous étions alors précisément au milieu & par conséquent à une lieuë & demie du rivage, au lieu que le Sr. *Fleuri*, qui étoit dans l'endroit où nous aurions dû être, n'en étoit guère éloigné que d'une demie lieuë, & marchoit, comme je le viens de dire, à nos côtés sans que nous le sachions. Ce Capitaine avoit allumé son Fanal, signe ordinaire que les Navigateurs mettent pendant la nuit lorsqu'ils se rencontrent, afin de ne se point approcher, de peur qu'en ne se voyant pas, ils ne viennent à se briser les uns contre les autres. Nos Pilotes crurent facile-

cilement, par raport à la hauteur de la Montagne, que ce Fanal étoit un feu de quelques Sauvages qui étoient dans la Forêt, de sorte que, cherchant à s'en éloigner d'environ une bonne demie lieuë de distance, nous nous trouvâmes sur cette Batture de Rochers, qu'ils connoissoient bien, mais où ils ne se croyoient pas. Ainsi nous pouvions bien dire de notre Bâtiment : *Incidit in Scyllam cupiens vitare Caribdim* ; parce qu'en effet voulant éviter un danger, nous tombâmes dans un autre.

Nous étions donc dans cet endroit fatal, où la marée venant à baisser peu à peu, notre Bâtiment se trouva couché sur le côté. On n'avoit pas attendu jusqu'à ce moment pour en abattre les Mats ; car nous n'eûmes pas plutôt échoués, que les Matelots les couperent à coups de haches. C'étoit une pitié de voir ainsi défigurer ce magnifique Navire. On avoit aussi déjà jetté dans l'eau quelques pièces de canons qui étoient du côté qu'il commençoit à pancher, mais ils ne furent pas perdus, d'autant qu'ils ne tombèrent que sur le Rocher. La consternation

nation étoit peinte sur tous les visages; chacun croyoit toucher à sa dernière fin. On tira quelques coups de canons pour appeller du secours, mais en vain. Le Capitaine *Fleuri*, qui voyoit bien où nous étions, ne jugea pas à propos d'y venir, ni même de mettre sa Chaloupe à l'eau pour nous aborder, & dit, par la suite, pour ses raisons, que le Fleuve étoit trop agité pour oser s'y risquer.

Le matin, dès la pointe du jour, nous vîmes venir à nous le Sr. *De la Gorgendiere* Pilote de Roi, pensionné de la Cour, pour aller tous les ans au-devant du Navire de *Sa Majesté*, & qu'il doit attendre pour cet effet vers l'embouchure du Fleuve *St. Laurent*, afin de le pouvoir conduire ensuite en toute sûreté jusqu'à *Quebec*. Ce Pilote, qui ne nous croyoit pas si avancé, fut fort surpris de nous voir en cet état. Il avoit bien entendu nos coups de canons: mais, comme il ne savoit pas que ce fût nous, & pour des raisons sans doute semblables à celles du Sr. *Fleuri*, il ne s'en étoit guère plus pressé. Plus de cent cinquante

quante Personnes auroient pu perir faute de secours, si notre Navire eût avancé ou détourné seulement de deux toises; d'autant que notre chaloupe & notre canot n'auroient pas été capables de sauver le quart du monde que nous étions.

Notre Navire étoit entièrement couché sur le côté, quand le Sr. *De la Gorgendiere* arriva. La marée baissant toujours, nous permettoit d'aller à sec tout au tour de ce Bâtiment, qui par la suite étant déchargé, fut haché en pièces pour en tirer les principaux matériaux. Tel fut donc le sort fatal de ce fameux Vaisseau de Roi, qui avoit déjà fait dix ou douze fois le voyage de *la Rochelle* en *Canada*.

Beaucoup de monde perdit dans ce naufrage: Car Mrs. les Officiers, malgré leur attention, ne purent empêcher, que les Matelots ne profitassent du privilège que leur offroit un pareil bouleversement. Ces Misérables, qui s'entendoient avec les Soldats de Marine, ne se faisoient point scrupule de briser à coups de haches les coffres des Prêtres, des Marchands & autres Personnes,

pour y voler & piller tout ce qu'ils y trouvoient de meilleur.

Environ sur les huit heures du matin, on nous débarqua comme Gens inutiles & on nous transporta à Terre avec tous les Soldats de Nouvelle levée. Mr. le Comte de *Vaudreuil* ne garda avec lui qu'un certain nombre d'Officiers, les Soldats de Marine & les Matelots, & demeura dans le Navire jusqu'à sa parfaite décharge. Nous étions à douze lieues de *Quebec* lorsque ce malheur nous arriva, desorte que nous fumes obligés de faire tout ce chemin à pied. Nous avions même quatre lieues à faire avant que d'arriver chez les premiers Habitans, en marchant sur des Rochers quelquefois trop escarpés & souvent dans la vase, où nous enfoncions jusqu'à la ceinture. Quoique débarqué des derniers, la joye de me voir libre animoit tellement mon courage, que je surmontai tous ces mauvais pas & devançai la plûpart de ceux qui étoient fortis avant moi. Les chemins remplis de Gens embourbés offroient un Spectacle peu agréable, qui m'eut touché en toute autre occasion :

mais

mais en celle-ci, trop embarrassé de me tirer d'affaire, je goûtai assez bien l'excellence du Precepte, qui dit, *Charité bien ordonnée, commence par soi-même*. Il est vrai, néanmoins, que j'aidai plusieurs de mes amis, lorsque je crus pouvoir le faire sans risquer ma Personne. C'est ce qui fut cause aussi, que fatigué à mon tour & sentant mes forces m'abandonner, je me vis bientôt contraint de céder à ma foiblesse.

Je m'arrêtois pour me reposer, lorsqu'une voix dolente, qui ne devoit pas être éloignée, attira mon attention. Mes oreilles, plus que mes yeux, me guidèrent vers le lieu d'où elle partoît. La curiosité & le désir d'avoir compagnie, me donnerent des forces. Je grimpai encore quelque-tems, pour atteindre une espèce de Plate-forme que formoit le haut du Rocher. Croyant avoir marché avec plus de vigueur que personne, je ne fus pas peu surpris de me voir devancé par un Marchand forain que Mr. le Comte de *Vaudreuil* avoit bien voulu recevoir à son Bord. C'étoit le même dont la voix plaintive m'avoit attiré vers lui.

Ses exclamations exprimoient vivement sa douleur. Il deploroit son sort de la maniere du Monde la plus Tragi-comique. Sa paquotille , qu'il croyoit perdue & qui en effet n'étoit pas trop bien avanturée , le rendoit insensible au bonheur d'être échappé du Naufrage. *Je suis perdu ; je suis ruiné ; où suis-je ici ? Que vais-je devenir ?* C'étoient toutes les paroles que j'en pouvois tirer. Mes remontrances & le ton de voix avec lequel je l'affurai qu'il ne perdrait rien , calmèrent un peu sa douleur. Il me raconta qu'il y avoit une demie heure au moins , qu'il étoit en cette place & que son desespoir l'avoit garanti de la fatigue que j'avois senti pour y parvenir : mais qu'en y arrivant il s'étoit trouvé tout d'un coup hors d'état de poursuivre plus loin. Effets extraordinaires des Passions des hommes ! Son avarice alloit jusqu'à le priver de l'usage des sens : Ce Monstre , qui le devoit intérieurement, ne lui permettoit pas de sentir au dehors les piquettes de Maringouins dont nous étions accablés.

Ces Maringouins incommodes , font
de

de petits Moucherons à peu près semblables à ceux de l'*Europe*, mais qui se trouvèrent en si grande quantité dans cet endroit, qu'il ne me fut pas possible de m'en débarrasser, quelque précaution que je prisse de faire jouer sans cesse devant moi une branche de feuillage, que j'avois cueillie à cet effet. Aucun de ceux qui montèrent dans le Bois ne put éviter les traits de ces pernicious insectes. Les Sauvages font ordinairement du feu pour s'en préserver, parceque la fumée les chasse. D'ailleurs ils se frottent tellement le corps de graisse, que ces Moucherons n'osent les approcher. Ce remede m'a servi par la suite.

Tout accablé que j'étois par la fatigue d'un Voyage si pénible, je ne pus me refuser à la satisfaction de contempler la vue charmante, qu'offroit la hauteur sur laquelle je me reposois. Je m'étonne, ayant l'estomac aussi vuide que je l'avois, comment mon imagination ne me fit pas prendre les Capuchons des Moines pour des Casques & leurs Frocs pour des Boucliers: alors je me fusse imaginé voir les restes de
l'Ar-

60 A V A N T U R E S

l'Armée d'*Alexandre* à son passage du *Granique*. Le grand nombre de Personnes éparſes au pied de la Coline repréſentoit aſſez bien les *Eſtropiés* & les *Lâches* qui ſuivent l'Armée, n'ayant ni le courage ni la force de faire mieux. Parmi tant de Gens de différens caractères, le R. P. Commiſſaire Provincial des *Recollets*, avec un de ſes *Frères Mineurs* ne jouïoient pas le Rôle le plus grave. Les bons *Moines*, tantôt occupés à ſoutenir leurs *Robes* relevées en l'air, tantôt à redreſſer leur ſacré *Capuce*, avoient aſſez de peine à tirer leurs pieds nuds hors de la fange & ſe montroient dans des attitudes capables d'exciter le rire des plus ſérieux.

Ma voix attira pluſieurs de mes *Camarades*, qui me joignirent bien-tôt. Ils ſe repoſèrent quelque-tems auprès de moi, & la faim nous ayant averti de quitter les *Bois* nous partîmes au nombre de cinq que nous étions, pour tâcher de gagner les premières *Habitations*. Un chemin fort praticable nous conduiſit dans un autre entièrement frayé. Sans doute qu'il n'y avoit pas long-

long-tems que quelques Sauvages avoient passé par ce chemin, puisque nous y trouvâmes un Chou cueilli tout fraîchement. Cette vuë tenta notre appetit. Persuadés qu'il n'en resteroit point, nous nous jettâmes dessus comme des Voraces; mais le cœur d'un Mêt si peu délicat, se trouva plus que capable de rassasier quatre d'entre nous; car le Marchand n'en voulut point tâter, son desespoir lui tenant lieu de nourriture.

Il n'est pas hors de place de raconterici, que ce que nous laissâmes ne fut point perdu. Ce qui en resta servit à donner la passade à ceux qui suivirent. Il n'y eut pas jusqu'au plus mauvais du trognon qui ne servit à adoucir la faim des Voyageurs qui composoient notre Caravanne.

Il étoit environ cinq heures après midi, lorsque nous arrivâmes à la première Habitation, éloignée environ de huit à neuf lieuës de *Quebec*. Nous avions mis pour le moins huit heures à faire quatre lieuës, mais elles en valoient plus de dix en Pays unis. C'étoit donc avoir fait beaucoup, puisque la plupart

plûpart n'arrivèrent que le lendemain. Cette Habitation appartient à Mrs. du Seminaire de *St. Sulpice* qui possèdent beaucoup de Terres & de Seigneuries en *Canada*, aussi bien que les Jesuites. Elle est belle & grande. Il y avoit déjà des ordres de Mr. le Gouverneur Général pour nous y recevoir. Je m'y refis un peu; car je n'avois presque pas mangé de la journée & de là j'allai tranquillement d'Habitation en Habitation jusqu'à *Quebec*.

Dans la Partie de la *Nouvelle France* habitée, les maisons des *Canadiens* sont situées de distance en distance le long du Fleuve de *St. Laurent*. Il y a cependant plusieurs Villages qui commencent à se repandre dans l'enfoncement des Forêts où l'on défriche les terres; mais ces Habitans ont leurs maisons si éloignées les unes des autres, qu'ils sont obligés pendant l'Été, de monter à cheval, & durant l'Hiver de se servir de traîneaux pour aller à leurs Eglises.

J'ai reconnu par la suite, qu'en général tous les Habitans du *Canada* sont bons, affables, laborieux & qu'il n'y a pres-

presque jamais ni querelles, ni disputes parmi eux. Comme le climat du Pays est froid, ils parviennent à une belle vieillesse. J'y ai vu quantité de bons Vieillards, forts, droits & point caducs. Je m'imaginois quelquefois en me promenant dans leurs Habitations, être au commencement des premiers Siècles, parmi nos anciens Patriarches qui ne s'amusoient qu'à l'Agriculture. Nos *Canadiens* qui leurs sont comparables en ce-ci, quoique d'ailleurs un peu interressés, paroissent cependant ne se pas beaucoup soucier de Richesses, si l'on en excepte ceux qui demeurent dans les Villes ; car pour les autres, les vivres qu'ils ont toujours en abondance semblent leur suffire. Ils ont une façon d'agir si douce, si civile & si engageante, surtout envers les Etrangers *François* qui viennent de l'*Europe*, que ce n'est qu'avec regret qu'ils peuvent quitter leurs conversations. Ils sont si charmés de nous entendre parler de la *France*, qu'ils regardent avec vénération comme le Pays de leurs Pères, qu'un *François* peut aller avec tout l'agrément possible & sans argent depuis

depuis *Quebec* jusqu'à *Montreal*. Je suis persuadé que si cet Etranger vouloit avoir la complaisance de s'arrêter autant que ces bonnes Gens voudroient le retenir chez eux, il n'arriveroit pas si-tôt à cette dernière Ville, quoiqu'elle ne soit éloignée de *Quebec*, que de 60. lieus.

Telles sont les qualités d'esprit des *Canadiens*. Quant à celles du corps, ils sont robustes & s'appliquent aux mêmes exercices que les Sauvages. Comme eux ils savent canoter, courir, sauter & aller en raquettes: mais si leurs mœurs leur donnent un grand avantage sur les Barbares, la Nature a dedommagé ceux-ci en leur accordant plus de force & d'agilité qu'aux Naturels de la Colonie.

Le Luxe ne regne point parmi ces Habitans de Village, si j'ose m'exprimer ainsi, eu égard à ceux des Villes. Il est vrai néanmoins qu'il s'en trouve parmi eux qui se distinguent par une conduite toute opposée aux mœurs générales. Ceux-là sont connus sous le nom de Coureurs de Bois, parce qu'en effet ils passent un tiers de l'année plus

plus ou moins , à courir les Forêts comme de vrais Sauvages , n'ayant pour toute munition , qu'un fusil , beaucoup de poudre & de plomb ; laquelle provision étant usée , ils reviennent à *Montreal* ou à *Quebec* , faire argent des peaux des Bêtes qu'ils ont tuées , & ne sortent point de ces Villes , qu'ils n'aient dépensé en débauches , tout l'argent de leurs Pelleteries. En un mot , tant qu'ils en ont , ils font *Flores*. N'en ont-ils plus , ils retournent à leurs Chasses , où ils regagnent par des peines & des travaux incompréhensibles , le même argent qu'ils ont prodigué si vite & si mal à propos. J'excepte ceux-ci du général de la Nation , parcequ'en effet leur nombre est très petit & qu'ils ne sont point estimés. Les autres , au contraire , sont toujours modestement vêtus. Leurs habits sont des Capots croisés sur l'estomac , par le moyen d'une ceinture sauvage garnie de plumes de Porc-épic ; ils sont uniformes & presque tous de la même couleur. C'est des Sauvages aussi , qu'ils ont appris la manière de se chauffer , qui en effet est des plus commodes.

Il n'y a point de Cordonniers chez eux, & leurs fouliers, qu'ils font eux-mêmes, font d'une peau de Chevreuil, ou de Loup marin, passée, simple, sans talon & sans semelle de cuir fort. On la fronce un peu sur le bout, de sorte qu'elle représente assez bien les doigts du pied où elle est cousüe avec des cordes de boyau, à une languette de cuir. On reprend ensuite tous les plis avec des courroyes de la même peau, qu'on passe dans des trous pratiqués de distance en distance, & que quelques-uns lient au-dessus du talon, après les avoir croisées sur le cou du pied. D'autres les lient comme on feroit en France, à des fouliers qui n'auroient point de boucles. Pendant l'Hiver on fait monter ces fouliers jusqu'à mi-jambes pour être moins incommodé des neiges. Les Sauvages les ornent quelquefois d'un travail de plumes de Porc-épic ou de petits grains de rassade, & la manière dont on les attache alors, les fait ressembler assez bien aux brodequins, ou à la chaussure qu'on donne aux Héros & aux gens de guerre dans la milice Romaine.

Il ne faut pas s'imaginer par ce que je viens de dire, que les *Canadiens* n'ayent point de defauts. *Nemo sine vitio nascitur*, chacun a les siens. On fait aussi que les commencemens des nouveaux Etabliffemens sont ordinairement beaux. Mais si dans le *Canada*, les Missionnaires connoissent tous leurs Paroissiens, d'autant qu'ils ne sont pas en trop grand nombre, & s'ils tâchent de les édifier par leur piété qu'ils poussent jusqu'à la bigoterie : d'un autre côté, les jeunes Libertins que l'on y envoie de *Paris*, ne leur portent pas trop bon exemple, ne s'amusant qu'à careffer leurs Femmes, leurs Filles; chantant des chansons abominables, en un mot poussant la malignité de leurs débauches jusqu'à l'excès. C'est ce que j'ai vu, & ce qui fait qu'on ne comprend pas quelle peut être l'idée de la Cour de *France*, en envoyant de pareils Débauchés, qui n'étant pas propres à labourer la terre, sont obligés, pour pouvoir vivre, d'aller dans les Côtes chez les Habitans, où, sous prétexte d'y être Maîtres d'Ecole, ils font plus de mal que de bien. Car si les *Can-*

diens font un peu malins, ce font ces beaux Precepteurs qui les instruisent: desorte que, comme ils aiment déjà la bonne chère, s'adonnant facilement à l'ivrognerie & à la gourmandise, il y a apparence que ce sera chez eux comme par tout ailleurs, où la vertu se relâchant peu à peu, dégénère en vice. D'un autre côté les *Canadiens* tiennent des *Gascons*, en ce qu'ils font grands Vanteurs de leurs propres actions, de leur valeur, &c. Ils font aussi un peu Vindicatifs, dernier défaut, je crois, qu'ils tiennent des Sauvages.



C H A P I T R E V.

Arrivée de l'Auteur à Québec. Description de cette Ville. Usage des Raquettes, pour voyager sur la neige.

J'arrivai le 18. juin 1729. à Québec. Comme mes Camarades étoient dispersés d'un côté & d'autre, par rapport à notre Naufrage qui nous avoit tous mis dans une espèce de liberté, on eut assez de peine à nous rassembler

bler tous & à nous obliger de paroître devant Mr. le Marquis de *Beaubarnois*, encore actuellement Gouverneur Général de *la Nouvelle France*; car les uns craignant d'être engagés par force dans les Troupes de la Colonie & les autres d'être relégués dans des Forêts affreuses, tous éluoient d'y venir & pour cet effet se tenoient cachés dans la Ville, de sorte que, lorsqu'on en pouvoit attraper un, on le conduisoit en arrêt dans un Corps de Garde. Quoique j'eusse déjà salué ce Seigneur pour tâcher d'avoir l'honneur de sa protection, je fus néanmoins contraint de me trouver avec les autres, & ce fut le 26. du même-mois que nous parûmes tous ensemble devant lui.

Mr. Le Marquis de *Beaubarnois* étoit alors accompagné de l'Evêque & des principaux Officiers de la Colonie. A peine nous eut-il vu, que notre état lui inspira de la pitié. Il en haussa les épaules, en disant à Mr. *Dosquet*: que nos Parens devoient avoir sans doute perdu le bon sens, lorsqu'ils avoient songé à nous envoyer dans ce Pays; après quoi se tournant vers nous,

il nous demanda ce que nous prétendions faire. Le Chevalier de Courbuisson, portant pour nous la parole, lui répondit fort spirituellement. Il fit même d'un ton badin l'Apologie de nos Parens, s'étendant fortement sur la bonté qu'ils avoient eue de nous envoyer vers un Seigneur qui lui paroiffoit si gracieux : Ce qui fit rire Mr. le Gouverneur & toute l'Assemblée, après quoi on nous donna la liberté d'agir comme bon nous sembleroit. Il n'y en eut que deux, de dix huit que nous étions, qui ne sachant mieux faire, voulurent bien s'engager. - Encore ne s'en foucioit-on pas beaucoup ; car desertent-ils & sont-ils attrappés après leur desertion ! le Conseil de Guerre ne leur inflige ordinairement aucune peine, les considérant déjà assez punis d'être exilés si misérablement hors de leur Patrie. Les Chevaliers & les autres aimèrent mieux aller dans les Côtes pour y servir de Maîtres d'Ecole. Pour moi je restai à *Quebec*, où j'eus le bonheur d'être employé, au bout de trois jours, au Bureau du Castor.

Six semaines s'étant écoulées dans cet-

te Commission, qui ne duroit qu'autant de tems que les Navires restoient en Rade, je fus fait ensuite premier Commis des Magazins du Roi, moyennant la recommandation du R. P. *Donatien du Bois*, Commissaire Provincial des Recollets du *Canada*, à qui j'en aurai d'éternelles obligations, aussi bien qu'à plusieurs autres de son Ordre, pour tous les bienfaits que j'en ai recûs.

QUEBEC, Ville Capitale & Evêché de la *Nouvelle France*, est située au quarante fixième degré cinquante cinq minutes de latitude Septentrionale. Sa longitude est de trois cens sept minutes. Il est apparent que l'Etymologie de son nom provient de ce que les *Normands*, qui étoient avec *Jacques Cartier*, à la première Découverte de la *Nouvelle France*, apercevant au bout de l'île d'*Orleans*, dans le Sud-Ouëst, un Cap fort élevé qui avançoit beaucoup dans le Fleuve, s'écrièrent: *Quel-Bec!* & qu'à la suite du tems le nom de *Quebec* lui a resté. *Moreri* se trompe donc fortement, lorsqu'il avance dans son Dictionnaire, que cette Ville se trouve ainsi nommée de la hauteur de sa Mon-

tagne , parce que , dit cet Auteur , les Sauvages appellent *Quebec* , les hauteurs ou élévations de terrain : Ce qui me paroît faux , d'autant plus que m'étant informé par curiosité de l'Étymologie de ce nom , aux Sauvages-mêmes avec qui je me suis trouvé dans la fuite & qui possédoient différentes langues barbares , ils me répondirent , que le nom de *Quebec* étoit François ; qu'ils ne connoissoient aucun mot sauvage qui sonnât de cette façon & qu'ils sa-voient bien , que les *Algonkins* , les *Abenakis* , les *Iroquois* , & les *Hurons* appelloient autrefois cette Montagne *Stadaka*. C'est , sans doute , dans le tems que les *François* vinrent s'y établir en 1608. cent ans après sa Découverte , & qu'ils changèrent un petit amas de cabanes sauvages qui y étoient , en maisons beaucoup plus solides.

Cette Ville paroît peut-être plus éloignée de *France* , aux Vaisseaux qui en viennent ; car leur traversée dure ordinairement sept à huit semaines , au lieu qu'en s'en retournant ils peuvent en trente ou quarante jours de navigation , gagner aisément l'atterrage de *Bel-*
Ile ,

Ile, parce que s'il fait cent jours de l'année des Vents de la partie de l'Est, il en fait deux cens soixante de celle de l'Ouest. Elle est partagée en Haute & Basse Ville. Les Marchands demeurent dans la Basse, pour la commodité du Port. Quelques-unes de leurs maisons ont trois étages, mais ne sont point belles selon mon goût, n'étant bâties que de vilaines pierres noires tirées des Roches qui se trouvent sur le bord du Fleuve *St. Laurent*; d'un autre côté, elles ne sont couvertes que de planches & sont sans Symmetrie. Ces maisons sont au pied d'une Montagne de quatre-vingt toises de haut, sur laquelle est bâtie le *Fort*, autrement dit, la Maison du Gouverneur Général.

On peut dire que ce Fort est le plus beau Bâtiment de toute la Ville; mais quoi qu'il soit fort élevé, il ne la commande pas de tous côtés, comme le rapportent plusieurs Voyageurs; car les maisons qui se bâtissent encore aujourd'hui derrière les Recollets, sont beaucoup plus élevées que ce Château, qui a la vue bornée de ce côté. Quoiqu'il l'ait belle & longue sur le Fleu-

ve *St. Laurent*, il est absurde de dire, comme quelques Auteurs, qu'elle soit la plus belle & la plus étendue qui soit au Monde, puis qu'elle se trouve bornée par tout, excepté vers l'île d'*Orleans*, qui a sept lieues de long & trois de large. Au reste les Gouverneurs Généraux y sont fort commodément logés.

La Basse-Ville ne peut guère s'agrandir à cause de cette Montagne du *fort*, qui est très escarpée, & du *Saut-au-Matelot*, ainsi nommé, parce qu'il en tomba un du haut en bas. Elle est défendue par une Plate-forme dans le milieu, qui bat à fleur d'eau, desorte qu'il seroit difficile aux Vaisseaux de passer sans être incommodés; mais cette Plate-forme est fort négligée. On y voit l'Eglise de *Notre-Dame des Victoires* qui fut bâtie, en action de grâces, de la levée du Siège des *Anglois*.

Il y a un chemin de la Basse à la Haute-Ville qui va insensiblement en tournant. Néanmoins les charrettes & les autres voitures ont bien de la peine à y monter, par rapport aux ravines d'eaux

d'eaux des pluyes continuelles qui y tombent. Dans l'Hiver-même, les Habitans ne pourroient jamais ni le monter ni le descendre, s'ils n'avoient des grapins sous leurs souliers. Le Palais Episcopale est sur la Côte; c'est un petit Bâtiment de pierre de taille, dont le principal Corps de logis avec la Chapelle regarde le Canal.

Les maisons de la Haute-Ville n'ont qu'un étage; plusieurs-même n'en ont point & sont de distance en distance séparées les unes des autres, ce qui ne fait pas un fort bel effet; mais comme les trois quarts & demi de ses Habitans y sont pauvres, il leur est impossible de faire autrement. Les R. R. P. P. Jésuites qui ne sont pas tels, y ont un grand Bâtiment assez superbe, & un College ouvert ou plutôt une Ecole qui sert à instruire un petit nombre d'Enfans qui y vont étudier. Mrs. du Seminaire de *St. Sulpice*, ont aussi un fort vaste Bâtiment sur la Plate-forme de la pointe qui donna à la Ville le nom de *Quebec*; sa face qui regarde le Canal, en forme la plus belle vue. Cette Maison a couté environ
cin-

cinquante mille écus. La Cathédrale est un assez grand Vaiffeau ; son Chapitre étoit composé dans le commencement, de douze Chanoines & de quatre Chapelains : il est réduit présentement à neuf Chanoines sans Chapelains à cause du peu de revenu ; la réunion d'une Abbayie à ce Chapitre n'étant pas encore bien réglée. Il y a Doyen, Grand-Chantre, Théologal, Grand-Penitentier & Grand-Archidiaque.

Les R. R. P. P. Recollets, chez qui j'ai demeuré pendant plus d'une année, ont un très beau Couvent situé sur cette Montagne vis à vis du Fort. Ils demeuroient autrefois à près d'un quart de lieuë hors la ville, sur le bord de la petite Rivière *St. Charles*. Mr. de *St. Vallier* dernier Evêque de *Quebec* leur a échangé ce Couvent, afin d'y fonder en sa place un Hôpital Général, pour tous les pauvres malades, où il a établi plusieurs Dames de la première distinction qui y sont actuellement Religieuses Hospitalières de l'Ordre de *St. Augustin*. On peut dire que la vertu & la piété de ces
Dames

Dames font fans égale , ayant souffert avec une Constance auffi Sainte que Héroïque les adverfités , les troubles & les chagrins que leur a caufé la perte de leur cher Fondateur , qui eft enterré en ce lieu , où il eft mort en odeur de Sainteté : Perte ! qu'elles ne peuvent trop regretter & pour laquelle elles témoignent encore aujourd'hui la plus vive fenfibilité. Il y a auffi un autre Hôpital dans la Ville , où les malades font fervis par des Urfulines.

Cette Ville manque encore de deux chofes effentielles , qui font un Quai & des Fortifications. Elle eft environnée de plusieurs fources d'eau vive la meilleure du Monde ; mais comme il ne fe trouve perfonne qui fache affez bien l'Hydrometrie pour les conduire à quelques Places , où l'on pourroit conftruire des Fontaines fimples ou jailliffantes , chacun eft obligé d'y boire de l'eau de Puit. Le terrain de la ville eft fort inégale , deforte que la Symmetrie des ruës & des maifons n'y peut point être obfervée. On peut dire en général que *Quebec* eft une fort vilaine Ville , quoiqu'elle foit le Siège d'un Evêque
immé-

immédiat de *Rome*, le Séjour d'un Gouverneur, la résidence d'un Intendant, le Tribunal du Conseil Souverain de Canada & la retraite de plusieurs Communautés Religieuses.

Le Conseil est composé de douze Conseillers, qui sont presque tous Marchands de la Basse-Ville. L'Intendant s'attribue le droit d'y présider, mais le Gouverneur Général prend sa séance à la Salle de Justice, dans un endroit, où se trouvant tous les deux face à face & les Juges à leurs côtés, il semble qu'ils y président également. Chacun y plaide sa cause, car on n'y voit ni Avocats, ni Procureurs: ainsi les procès sont bien-tôt finis, sans qu'il en coûte ni frais ni épices aux Parties. Les Juges, qui ne reçoivent du Roi que quatre cens livres de pension par an, sont dispensés de porter la robe & le bonnet. Outre ce Tribunal, il y a encore un Lieutenant Général, Civil & Criminel, un Procureur du Roi, un grand Prevôt & un Grand-Maître des eaux & forêts.

Il fait de si grands froids à *Quebec*, que très souvent, lorsque je voulois aller depuis

depuis les Recollets où je demeurois, jusqu'à l'Intendance, qui est à une des extrémités de la Basse-ville, j'étois obligé d'arracher quantité de petits glaçons qui se trouvoient attachés à mes paupières. Souvent-même les froids étoient si excessifs que j'étois forcé de me dispenser des devoirs auxquels m'obligeoit mon Emploi. On a trouvé quelquefois des Gens roides morts de froid, dans les chemins des Côtes où Habitations. La neige pendant trois mois de l'année y étant de douze à quinze pieds de hauteur, il y a beaucoup de maisons où l'on entre plutôt par les fenêtres du premier étage, que par les portes, qui malgré les soins qu'on se donne, se trouvent toujours bouchées par des coups de Vent de bise qui les comblent de neige.

Quelquefois pendant l'Été, les chaleurs y sont aussi étouffantes, que les froids y sont rigoureux pendant l'Hiver, & le tonnerre y éclate d'une façon si terrible qu'il fait trembler la Ville & les Montagnes qui l'entourent. Il faut avouer qu'il faut être aussi laborieux que le sont les *François*, pour pouvoir

voir faire quelque chose de bon d'une pareille Contrée. Les *Anglois*, qui habitent dans la partie du Sud, sont sous une Zone bien plus temperée : Aussi *Boston*, qui est leur Ville Capitale, est bien plus florissante & peut être regardée à l'égard de *Quebec*, comme une belle Ville de *France*, à l'égard d'un Village d'une raisonnable grandeur.

La Partie Septentrionale de la *Nouvelle France*, tire son nom de ce que les *Espagnols* ayant reconnu les premiers ses Côtes & ses Montagnes, qu'ils virent couvertes de neiges, les abandonnèrent en les nommant : *Capo di Nado*, c'est à dire, *Cap de rien*, d'où est venu par corruption le nom de *Cannada*. Les *François* en firent la Découverte l'An 1704. & ne furent pas si dégoûtés que les *Espagnols*, puisque *Jean Verrazan*, natif de Florence, pour faire voir qu'ils en pouvoient faire quelque chose, en prit possession, dix ans après, au nom de *François I.* Ce Florentin ayant eu le malheur d'y être mangé par les Sauvages sans avoir été bien avant, *Jacques Cartier*, *Malouin* y alla après lui en 1534. & poussa
fa

sa Découverte jusqu'à *Montreal*, après avoir beaucoup souffert, fait naufrage proche de *Quebec*, & vu mourir par le grand froid, la moitié de son monde.

L'Hiver cependant, malgré son incommodité, ne laisse pas de procurer un petit avantage, en ce que, par le moyen des neiges, on a la facilité de charroyer du bois à la Ville, sur des traîneaux tirés par des Chevaux qui semblent insensibles au froid. Les Recollets se servent aussi d'une autre espèce de traîneaux qu'ils font tirer par de gros Dogues, lorsqu'ils vont à leur *Quête*. La glace du *Fleuve St. Laurent*, a bien souvent dix pieds d'épaisseur, & si quelquefois le vent en ballaye la neige qui la couvre, les Habitans vont alors avec une grande facilité, depuis *Quebec* jusqu'à *Montreal*: autrement ils se servent de Raquettes à la manière des Sauvages.

Ces Raquettes sont plus arrondies sur le devant que par l'autre extrémité qui se termine un peu en pointe. Les plus grandes sont de deux pieds & demi de large. Le tour qui est d'un bois

F durci

durci au feu est percé dans sa circonférence, comme les Raquettes de nos jeux de paume à qui elles ressemblent, excepté que les mailles en sont beaucoup plus ferrées & que les cordes n'en sont point de boyaux, mais de peaux de Cerfs coupées & fort minces. Pour tenir le corps de la Raquette plus stable, on y met deux barres de traverse, qui la partagent en trois compartimens, dont celui du milieu est le plus large & le plus long. Dans celui-ci, vers le côté dont l'extrémité est arrondie, on pratique un vuide fait en arc, aboutissant à la barre de traverse. C'est-là, où doit toucher la pointe du pied, sans la porter sur cette barre qui incommoderoit. Aux deux bouts de cet arc, sont deux petits trous pour passer les courroyes, qui doivent attacher le pied sur la Raquette. On passe ces courroyes l'une dans l'autre, comme qui commenceroit à faire un nœud sur l'orteil, & après les avoir croisées, on les repasse dans la Raquette à la circonférence de l'arc; on les conduit ensuite par derrière au dessus du talon, d'où on les ramène sur le cou du pied, où on

on les nouë en faisant une rose de ruban. Cela se fait de telle manière, que, quoi que le pied soit bien assujetti, il n'est pourtant gêné que sur l'orteil, & qu'on peut quitter la Raquette en la secouant du pied, sans y porter la main.

On peut bien penser que ces Raquettes étant longues & larges, il faut toujours faire de grandes enjambées; ce qui fait que les neiges surpassant les barricades des Habitations, on passe par dessus, sans souvent apercevoir la pointe d'aucun pieu; desorte que, comme l'on va droit sans avoir occasion de se détourner, on peut aller loin dans un jour. Pour moi lorsque j'ai commencé à vouloir me servir de ces sortes de Raquettes, il m'est arrivé de tomber très souvent le nez dans la neige; soit que je n'écartasse pas assez les jambes pour avancer chemin; soit qu'étant fatigué je voulusse m'arrêter pour me reposer, ou soit que je demeurasse court, pour écouter parler ceux qui étoient avec moi, & qui prenoient plaisir à me voir tomber. Car alors n'étant pas accoutumé à ces larges semelles, je les mettois, sans y songer, l'une sur l'autre

tre en m'arrêtant, de façon qu'en voulant lever le pied je culbutois infailliblement dans la neige.



C H A P I T R E V I.

*Description abrégée des Trois-Rivières
& de Montreal. Traite des Sauvages ;
Utilité de leurs Canots
& la manière dont on les fait.*

Outre *Quebec* Ville Capitale, il y a encore dans le *Canada*, deux autres Villes. Celle qui tient le second rang après *Quebec*, se nomme *Montreal*, quoi qu'avant d'y arriver, il faille passer par une autre, que l'on appelle *les Trois-Rivières* : mais cette dernière n'est qu'une Bicoque, qui à peine mérite le nom de Ville. Elle tire son nom de trois Canaux, dont l'un est plus large que la *Seine*, dans son entrée à *Paris*. Ces trois Canaux sont formés par deux Iles de seize cens arpens de long chacune & remplies de beaux arbres. Elle est située près d'une Rivière

re

re qui tombe dans le Fleuve *St. Laurent*, nommée *Maitabirofine*. C'est par cette Rivière que descendent plusieurs Nations Sauvages, pour faire le Commerce de Pelleteries. Cette Ville est au 46. degré quelques minutes de latitude, au bout de la plus grande chaîne de Montagnes qui soit dans l'Univers. Le Roi y a établi un Gouverneur & un Major. Les Recollets y ont un Couvent & en font Curés. On y recueille de ses environs beaucoup de bon bled & c'étoit autrefois le Bureau général du Commerce des Sauvages avant l'invasion des *Anglois* & l'établissement de *Montreal*.

Cette Ville qui fait le bout des Découvertes de *Jacques Cartier*, est située dans une Ile, que l'on nomme aussi *Montreal*, & qui peut avoir quatorze lieues de longueur sur cinq de largeur. Elle est à présent Capitale d'un Gouvernement particulier de la *Nouvelle France*, & est bâtie sur le bord du Fleuve, qui a en cet endroit une lieue de largeur. Il seroit aisé d'en faire une forte Place par l'avantage de sa situation, quoique son Terrain soit uni &

fablonneux. Mrs. du Seminaire de *St. Sulpice de Paris*, en sont Seigneurs depuis la concession qu'on leur en a fait en 1663. Il y a un Couvent de Recollets, une Communauté d'Hospitalières, une Maison de Filles de la Congrégation & une autre de Frères Hospitaliers, qui seroit un Palais si elle étoit finie.

C'est dans cette Ville où se fait présentement le grand Commerce du *Canada*, plusieurs Nations de Sauvages, que nous nommons nos Alliés, y abordant de toutes parts & même de cinq à six cens lieues. Ils commencent ordinairement à venir en grandes bandes vers la fin du Mois de *Mai*, apportant avec eux une quantité prodigieuse de peaux d'Ours, de Loups Cerviers, de Chats sauvages, de Pécans, de Carcajoux, de Loutres, de Loups de Bois, de Renards argentés; de peaux de Chevreuils, de Cerfs, d'Orignaux vertes & passées; mais les principales Pelleteries sont celles de Castors de toutes espèces. On leur échange pour des armes, de la poudre, des balles, des Capots à la Canadienne, des Habits à
la

la Françoisé chamarrés de Dentelles ou d'or faux , qui leur donnent une figure tout à fait grotesque , par raport à leurs Mitasses qui sont des pièces de drap ou de Mazamet dont ils font leur chaussure ordinaire , faite desquels ils vont toujours nus jambes , ne portant d'ailleurs jamais de culottes. Il y en a aussi , qui par fantaisie achètent des chapeaux bordés d'un large galon d'or ou d'argent faux , qui étant posés sur leur chevelure crasseuse , nouée d'un côté & teinte de l'autre , leur donnent un air tout à fait hideux.

On diroit à les voir alors , que ce sont des Diabes & la Ville un Enfer , parce que ces Barbares qui marchent sans cesse par les rues , se mattachent le corps & le visage plus que jamais , croyant par là se mettre sur leur propre. D'un autre côté les hûlemens , le tintamarre , les querelles & les dissensions qui surviennent entre ces différentes Nations sauvages & nos *Iroquois* , augmentent encore l'horreur de ces spectacles : car quelque précaution qu'on prenne pour empêcher les Marchands de leur donner de l'eau-de-vie ,

il y en a toujours quantité qui font ivres-morts ; d'autres qui à demi-ivres tuënt leurs Adverfaires à coups de haches ; d'autres enfin , qui , enragés de ne pouvoir attraper ceux à qui ils en veulent , fe tuënt eux-mêmes avec leur couteau ; ce qui arrive rarement à la vérité , mais néanmoins quelquefois , tant ils font fous & furieux dans la boiffon. C'eft pour cela qu'on ne fouffre point qu'ils habitent dans les Villes.

Leur Foire ou Marché fe tient toujours fur le bord du Fleuve , le long des Paliffades de *Montreal*. Des Sentinelles empêchent qu'on n'entre dans leurs Cabanes pour éviter les chagrins qu'on leur pourroit faire , & pour leur donner la liberté d'aller & venir pendant le jour dans la Ville , où toutes les Boutiques font ouvertes. On leur échange auffi pour leurs Pelleteries du Vermillon , des Chaudières , des Marmites de fer & de cuivre & en un mot toutes fortes de Quinqualleries.

Mr. le Gouverneur Général , n'oublie point de partir tous les ans exprès de *Quebec* , pour aller à *Montreal* , y chercher fa Foire , dans ce tems de Marché.

Outre

Outre qu'il est le premier Echangeur, les Présens considérables que lui font les Chefs de chaque Nation, qui viennent le saluer, augmentent beaucoup le profit de son trafic: ce sont des jours de récolte pour lui. Ces sauvages en lui donnant quelques paquets de Pelleteries pour Présens, ne manquent jamais de le prier en même-tems; de ne pas souffrir qu'on leur vende trop cher les Marchandises; mais il n'en est point le Maître, puisque chacun dispose du sien comme il le juge à propos.

Toutes les Boutiques sont donc ouvertes. C'est à qui fera valoir son talent; les plus fortes amitiés entre les Marchands ne laissent pas de se refroidir dans ces momens. Le mouvement tumultueux qui regne alors & l'envie que l'on a de faire son profit, dissipe cette ouverture de cœur; à peine le Fils reconnoît quelquefois son Père: l'un attend au passage un Sauvage qu'il voit chargé de Castors; l'autre l'attire chez lui & compose du mieux qu'il peut. Le Sauvage qui est aussi raffiné que le *Canadien*, sur le fait de la *Traite*, examine attentivement ce qu'on

lui montre. Ce Commerce dure ordinairement trois mois à plusieurs reprises, parce que les Sauvages ne viennent pas tous précisément dans le même jour.

Comme le Pays n'est pas riche, ainſi que je l'ai dit, chacun cherche à y vivre ſelon ſon industrie. Il y a apparence que ſans le Commerce des Pelletteries, la plus grande partie des Habitans ne pourroit pas ſubſiſter du revenu de ſes Terres. Sa Majeſté y entretient un grand nombre de Particuliers, quelques Couvens & Communautés; quatre cens mille livres qu'il envoie tous les ans ne laiffent pas d'être d'un bon ſecours. Les Officiers ne ſoutiennent leurs Familles que de leurs appointemens, ne leur étant pas permis de ſe mêler dans le Commerce. La neceſſité cependant oblige pluſieurs à le faire ſecrètement; ſans quoi leurs Femmes ſeroient à plaindre ſ'ils venoient à mourir.

Les Troupes ſont d'un Détachement de la Marine, composées de vingt-huit Compagnies. Les premières qui arrivèrent en *Canada*, étoient du Regiment

ment de *Carignan Salières*. De vingt-quatre Compagnies qui y étoient, on en fit repasser vingt en *France*, au bout de trois ans, & les quatre qui demeurèrent furent composées de soixante & quinze hommes chacune.

Il y eut plus de trois cens hommes de ce Regiment qui s'établirent dans le País, non pas avec des Filles de joye, comme le prétend le Baron de *la Hontan*, mais avec des Filles & des Femmes qui étoient en *France*, à charge à de pauvres Communautés, d'où on les a tirées, pour les conduire de leur plein gré en *Canada*. C'est une chose que j'ai appris sur les Lieux par des Personnes de probité & dignes de foi: comme du R. P. *Joseph Recollet*, *Canadien* & d'autres Vieillards qui ont presque touché à ces premiers tems. Ainsi *la Hontan* si sujet à caution dans tous les points Capitaux de son Ouvrage, ne doit pas faire prendre pour Verité, des calomnies si injurieuses à l'honneur des *Canadiennes*. Il n'en auroit pas pu dire davantage de la *Louisiane*, où chacun fait que l'on a envoyé beaucoup de Filles du caractè-

re sur lequel il paroît prendre tant de plaisir à s'étendre.

Les quatre Compagnies de Soldats de Marine qui restoient, furent encore reformées en se mariant, & on leur donna des Habitations. Elles furent remplacées la même année par quatre autres Compagnies. Et même tous les Soldats, de nouvelle levée, que l'on y envoie encore tous les ans, sont dégagés d'abord qu'ils trouvent à se marier: ce qui ne manque pas de leur arriver, d'autant que les Familles *Canadiennes*, semblent plus fournir de Filles que de Garçons.

Les Vivres dans le *Canada*, se vendent presque pour rien. Le bled y croit en abondance aussi-bien que les légumes; & le Poisson y est en si grande profusion que ceux qui l'apportent à la Ville pour le vendre, en laissent souvent plus de la moitié sur la place du Marché pour les pauvres Gens qui le ramassent. On y voit quantité de Grands Eturgeons, de Poissons blancs, de Truites, de Poissons armés, de Harangs, de Barbuës, de Mulets, de Moruës, de Saumons, de Carpes, de

de Goujons & surtout d'Anguilles, que l'on prend dans des nasses le long du Fleuve *St. Laurent*, lorsque la Marée monte, & souvent en si grande quantité, que ces mêmes nasses, boîtes ou panniens bouteux rompent quelquefois sous la charge. D'un autre côté, outre leur nombre prodigieux, elles sont si grosses, que les Habitans qui sont sur les Côtes le long de ce Fleuve, en font boucaner pour l'Hiver ou s'en servent pour faire de l'huile. Cette Pêche se fait immédiatement au dessous de *Quebec*, & un peu au dessus, selon la Marée montante.

Le nombre de Tourtres ou espèce de Tourterelles, qui viennent dans ce Pais pendant l'Été, est si monstrueux, que lorsqu'elles se jettent sur des terresensemencées, elles n'y laissent aucuns grains; de sorte que l'Evêque du *Canada* s'est vu contraint, en de certains tems, de faire faire des Prières publiques à cette occasion & d'exorciser ces animaux qui n'y portent présentement pas de dommage, parceque les Habitans qui commencent à s'y peupler, sont ravis de les y voir & se font un plaisir

plaisir de les tuer. J'en ai abbatu moi-même jusqu'à 44. d'un seul coup de fusil. Les *Canadiens* mettent des perches en pente vis à vis de leurs portes, où ces Oiseaux se perchent, ils les prennent tout de file & en peuvent tuer plus que je ne viens de dire d'un seul coup, sans sortir même de leurs maisons.

Les Fleuves de l'*Europe*, ne sont que des ruisseaux, en comparaison de ceux de ce Nouveau Monde. Comme il n'y a pas d'endroits au monde où les eaux des Lacs & des Rivières entrecoupent si fréquemment les Terres, on peut dire que les Canots sauvages dont ils se servent pour les traverser pendant l'Été, leur font d'une grande utilité, ainsi que je le ferai voir par la suite.

Ces Canots sont faits d'écorce de bouleau & peuvent passer pour le Chef-d'Oeuvre de l'art des Sauvages. Rien n'est plus joli & plus admirable que ces machines fragiles, avec lesquelles cependant on porte des charges immenses & dont la pesanteur n'empêche pas que l'on ne puisse aller avec beaucoup de rapidité. Il y en a de différentes grandeurs, de deux, de quatre



quatre, jusqu'à dix places distinguées par des barres de traverse. Chaque place doit contenir aisément deux Nageurs; excepté les extrêmes qui n'en peuvent contenir qu'un. Le fonds du Canot n'est que d'une ou de deux pièces d'écorce auxquelles on en coud d'autres avec de la racine qu'on gomme en dedans & dehors, de manière qu'ils paroissent être d'une seule pièce. Comme l'écorce, qui en fait le fonds n'a guère au-delà de l'épaisseur d'un écu, on la fortifie au dedans par des lattes de bois de cèdre extrêmement minces, qui sont posées suivant la longueur du Canot & par de petites varangues du même bois, de l'épaisseur d'un ou de deux écus, rangées près à près, dans le sens de la courbure du Canot, d'un bout à l'autre. Outre cela, l'extrémité des bords est épaissie par des cercles, comme seroient à peu près ceux de nos tonneaux, dans lesquels sont enchaîées ces varangues qu'ils arrêtent, & où sont attachées les barres de traverse, lesquelles servent à affermir le Corps de tout l'Ouvrage. Il n'y a ni poupe ni proué. Les deux bouts

bouts font entièrement semblables, parce qu'on n'y attache point de Gouvernail & que celui qui est le dernier à un de ces bouts peut devenir le premier, en tournant seulement le dos aux autres sans changer de place, en cas qu'il s'agit de retourner sur les mêmes traces. Les avirons font fort légers, quoique faits d'un bois d'Erable qui est assez dur. Ils n'ont guère que quatre pieds de long, dont la pelle en emporte un & demi sur cinq ou six pouces de largeur.

Le P. *Hennepin* rapporte qu'ils font ronds par dessous. Cependant je n'en ai jamais vû que de plats, & je n'ai point entendu dire, ni ne crois pas même qu'il y en ait d'une autre sorte.

Si ces petits Bâtimens font commodes, ils ont aussi leur incommodité; car il faut user d'une grande précaution en y entrant & s'y tenir assez contraint, pour ne pas tourner & pour soutenir le balancement du Canot lorsqu'il est en train d'aller. Ils font d'ailleurs si fragiles que pour peu qu'ils touchent sur le sable, ou sur des pierres, il s'y fait des crévasses par où l'eau entre & peut gâter

gâter les marchandises ou les provisions qu'on porte : ce qui m'est arrivé plusieurs fois , comme je le dirai plus au long. Il ne se passoit pas de jours avec mes Sauvages , qu'il ne se trouvât quelque endroit qu'il nous falloit gommer. Nous nagions assis & de bout dans les eaux douces & tranquilles , mais nous étions forcés de nager à genoux dans les Rapides.

On en a fait cependant qui ont près de six pieds de largeur à leur ventre , & auxquels on peut mettre de petites voiles. Mr. le Gouverneur Général & Mr. l'Intendant se servent de ces derniers , lors qu'ils vont à *Montreal*. Cependant , comme ils ne laissent pas d'être légers , il seroit dangereux de les mettre à la voile lorsque le Fleuve est agité par la violence des vents ; car alors on courroit risque de périr. Pour cette raison , la traversée des Lacs est si difficile , que les plus Prudens ne l'entreprennent guère , sans avoir bien consulté le tems ; ils rangent avec cela les Terres autant qu'ils peuvent , ou coupent de Cap en Cap & tâchent de gagner d'Ile en Ile.

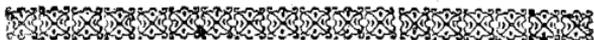
Avant d'entrer dans notre Canot, mes Sauvages & moi avions toujours soin de jeter au bord de l'eau, quelques pierres, sur lesquelles nous marchions. C'est une précaution nécessaire, pour n'avoir pas les pieds mouillés en entrant dans ces sortes de petits Bâteaux. Une autre, que nous avons toujours observée avec la même exactitude, c'est de le tirer de l'eau, chaque fois que nous en sortions. Nous avons grand soin de le renverser aussitôt sur le sable, tant pour le conserver des vents, que pour le faire sécher & réparer les crevasses qui s'y faisoient, presque toutes les fois que nous navigions. Pour cet effet, on se sert d'une gomme qu'on détache du bois d'Épinette, ou de quelque autre Arbre résineux, dont l'*Amerique* ne manque point dans sa vaste étendue.

Les *Algonkins*, les *Outaouacs*, les *Montagnois* & quantité d'autres Nations de la langue Algonkine, sont les plus habiles à travailler ces Canots d'écorce, avec quelque différence néanmoins les uns des autres. Les *Abenakis*, par exemple, les relevent peu par leurs bords &

& les font si plats par les deux bouts , qu'ils font presque de niveau dans toute leur étendue ; & cela , parceque , voyageant dans de petites Rivières , ils pourroient être incommodés & brisés par les branches qui débordent & s'étendent sur l'eau des deux côtés du Rivage ; au lieu que les *Outaouacs* & les Nations d'en haut , ayant à naviguer dans le Fleuve *St. Laurent* , où il y a beaucoup de Cascades & de chûtes , ou bien dans les Lacs où la lame est toujours fort grosse , doivent avoir des Canots , dont les bouts soient hauts & élevés , afin de briser la vague & d'être moins exposés à recevoir l'eau.

Je n'ai point vû de Canots d'écorce de bouleau chez les *Iroquois* , qui n'eussent été achetés des autres Nations Sauvages ; car ils n'en font ordinairement que d'écorce d'Orme , mais qui sont si mauvais , si vilains & si mal faits que la vuë en fait mal au cœur : Aussi n'en regrettent-ils pas beaucoup la perte , lors qu'ils se trouvent brisés. Ils les font le plus souvent d'une seule pièce , & les travaillent avec toute la

malpropreté & la grossièreté imaginable. Ils coupent cette écorce aux quatre coins, où il est nécessaire de la replier pour faire les pinces, & après l'avoir coufûë dans ces coins & aux deux bouts, ils l'affermiffent avec des bâtons fendus, pour la gêner & l'empêcher de s'ouvrir. Ils font les varanques, les barres & les cercles du tour, de fimples branches d'Arbres, qui ne font qu'écôtées & fi mal rangées, qu'on ne peut rien voir de plus grossier. Cela devoit inspirer naturellement de la défiance à ceux qui ont à expofer leur vie dans ces Machines, fur des Rivières auffi dangereufes que le font celles du *Canada*. Cependant ils s'y abandonnent avec une confiance merveilleufe à la rapidité des Eaux, dans les Saûts & dans les Cascades, lorsqu'ils descendent les Rivières, ou qu'ils les refoulent, non fans des fatigues incroyables, en piquant de fonds avec la perche.



C H A P I T R E VII.

*Départ de l'Auteur avec des Sauvages ;
Son déguisement ; Il est malheureu-
ment reconnu par des Canadiens.*

MOn Emploi n'étant pas assez con-
sidérable pour m'engager à de-
meurer en *Canada*, & d'ailleurs le Cli-
mat du Pays & la manière dont j'y
avois été envoyé me plongeant dans
une mélancolie inexprimable, je n'é-
tois uniquement occupé, que des mo-
yens dont je me servirois pour en
fortir.

J'y demeurai cependant l'espace d'u-
ne année, esperant toujours que mon
Père me devenant favorable, mes affai-
res changeroient de face : mais ce
tems étant écoulé & neuf mois de
plus, sans en recevoir aucune nouvel-
le ni consolation d'Amis, ni reponse
d'aucun Parens & n'en devant plus
attendre, vû qu'il n'y avoit plus de Vais-
seaux de *France* à arriver, le desespoir

me prit, ou plutôt leur abandon fut causé que je pris la résolution de sortir de ce Pays, à quelque prix que ce fût. Je tentai tous les moyens d'en venir à bout par les Navires qui étoient dans la Rade; mais malgré tous mes soins, il me fut impossible de réussir de ce côté, faute de Passeports. Je fus donc obligé, pour n'en point démordre, à prendre le malheureux parti de risquer ma vie parmi les Sauvages. Envain mes amis voulurent me remontrer tous les dangers auxquels j'allois m'exposer : Envain me firent-ils un horrible tableau des fatigues que j'aurois à essuyer dans ce Voyage, d'où il paroïsoit entièrement impossible, que j'échappasse sans quelque miracle : Envain ils me représentèrent que je ne devois pas partir seul avec des Sauvages, dont la complexion du corps, le tempérament & les manières de vivre sont si différentes des nôtres; rien ne fut capable de m'en détourner.

Pour cet effet je feignis une partie de Chasse, afin de m'absenter pendant quelques jours de mon Emploi, qui commençoit à me donner quelque relâche

lâche, par le départ des Vaiffeaux. Je partis donc fous ce pretexte, avec une auffi grande provision de poudre, que fi j'euffe dû chaffer pendant un mois; mais mon deffein étoit d'en faire des Présens aux Sauvages avec qui je voulois parler: Précaution, fans laquelle il eft inutile de traiter d'affaires avec ces fortes de Gens!

J'arrivai fur le foir chez un de mes Amis, qui avoit une Maifon fituée aux environs de *Lorette*, Village des *Hurons*, qui n'eft qu'à quatre lieues de *Quebec*. Ces Sauvages ont été ainfi nommés par les Peuples du *Canada*, parce qu'ils avoient leurs cheveux brûlés d'une telle manière, que leur tête refsembloit à une Hure de Sanglier. Ils habitoient autrefois au delà du Fort *Frontenac*, qui eft au-deffus de *Montreal*.

Le grand *Lac des Hurons*, ainfi nommé aujourd'hui de leur nom, dénote leurs anciennes Habitations. Ce Lac eft appellé par eux *Karegnondy*; il fe décharge dans celui d'*Erié*, avec lequel il contribue à former le grand Saut de *Niagara* & à augmenter le fameux

Fleuve *St. Laurent*. Il est navigable par tout; son circuit peut avoir sept cens lieues sur deux cens de longueur; mais sa largeur est inégale. Vers l'*Ouest* il contient plusieurs Iles assez grandes du côté de son embouchure.

Ces pauvres Sauvages étoient tellement détruits par les *Iroquois*, qu'à peine pouvoient-ils compter parmi eux soixante Guerriers, lorsqu'ils furent obligés de quitter ces Lieux, pour venir se réfugier parmi les *François*, qui leur accordèrent la demeure qu'ils ont présentement & promirent de les protéger contre leurs Ennemis communs. Présentement ils sont environ au nombre de quatre cens, qui habitent proche de *Quebec*, ou dans le Village dont je viens de parler. Leurs Cabanes y sont bâties à la manière des Européens, c'est à dire, qu'elles sont d'une structure solide, étant faites avec des pierres, du plâtre, &c. Elles conservent néanmoins leur ancienne forme, c'est pourquoi elles sont sans magnificence, ni art; n'ayant d'autre commodité, que celle de les mettre un peu mieux à l'abri des vents & des

in-

injures du tems, que les autres Sauvages.

On peut dire avec verité que les *Hurons*, dans très peu de tems, n'auront plus rien de sauvage que le nom. Ils commencent à se familiariser avec les *Canadiens* & les *François*; vivent tous comme de bons Chrétiens, chantant en leur propre langue toutes les Prières, Hymnes & Pseaumes, que l'on chante journellement dans l'Eglise Romaine. Les Jesuites n'épargnent ni soins, ni peines, pour leur faire quitter leur ancienne férocité & superstition, afin de les tenir dans la bonne voye du salut. Je puis certifier que mes deux Conducteurs *Hurons*, outre leurs Dévotions du matin, du soir & de leurs repas, ne se feroient jamais mis dans leur Canot, qu'ils n'eussent auparavant adressé leurs Prières à Dieu.

J'étois ravi d'admiration, de voir que des Peuples, que nous appellons Barbares, s'acquittoient si exactement de ce Devoir envers leur Créateur. La manière humble & dévote, dont ils faisoient ces Prières à haute voix, me touchoit sensiblement le cœur, sur-

tout lorsque je les entendois recitant nos Litanies & se repondant l'un à l'autre , aussi bien que dans beaucoup d'autres Hymnes de nos Eglises , que je pouvois aisément comprendre par la difference des tons de voix ou chants dont ils s'exprimoient.

L'Eglise ou plutôt la Chapelle dédiée à *Notre Dame de Lorette* , donne le nom au Village qu'habitent ces Sauvages. Les *Canadiens* y font beaucoup de Pelerinages par dévotion. Mr. le Gouverneur Général de la *Nouvelle France* & Mr. l'Intendant y vont tous les ans & y regalent par divertissement tous les Sauvages.

Ce fut proche de ce Lieu , où , étant arrivé chez cet Habitant que j'y avois pour ami , je resolus d'effectuer mon entreprise. Je lui communiquai d'abord mon dessein & l'intéressant à me rendre service , je l'obligeai en même-tems à me garder le secret. Dès le lendemain matin il fit venir chez lui deux Sauvages de cette Nation , dont la probité & le caractère lui étoient très connus. Ils parloient tous deux assez bien François pour se faire entendre,

tendre, desorte que je leur fis convenir qu'ils viendroient à *Quebec*, au plûtard dans trois jours, où je devois conclure avec eux mon marché chez un Marchand de mes amis. Comme ils avoient déjà pris la resolution de faire une Partie de deux ou trois mois de Chasse, ils acceptèrent volontiers ma proposition & me tinrent leur parole.

Je les menai chez mon Marchand, qui promit de leur donner à chacun pour cinquante écus, argent de France, de Marchandises telles qu'ils les voudroient avoir, à condition qu'ils me conduiroient auparavant, en toute sûreté, jusqu'au premier Fort des *Anglois*. Pour plus grande sûreté il ne s'engagea à livrer les dites Marchandises qu'après leur Retour & sur un Billet de ma main, qui dénoteroit mon arrivée à bon port jusques à cet endroit. Mais comme les Sauvages *Hurons*, ne sont point amis des *Anglois*, ils ne voulurent jamais convenir de me conduire plus loin qu'à *Naranzouac*.

Ce Village des *Iroquois* situé à deux cens lieues des *François*, n'est éloigné du

du premier Fort *Anglois*, que d'environ vint cinq à trente lieuës. Ils s'engagèrent de me faire faire le reste du Chemin sous la conduite de quelqu'un de leurs amis *Iroquois*, & de la fidélité desquels ils me repondoient par avance.

Notre Départ arrêté, j'allai les attendre secrètement, au jour marqué dans la maison d'un de mes amis qui demouroit à la Basse-Ville du côté de l'Intendance. Voulant cacher mon évafion, je me déguifai comme eux, ou pour mieux dire, je m'habillai à la Sauvage, afin de n'être point reconnu par les Habitans du Pays, ou Courreurs de Bois, qui auroient pu rompre toute mon entreprise, en me remenant à *Quebec*, dans l'efperance d'en être recompensés. Je quittai donc mon Habit, ne me refervant qu'une simple veste, par dessus laquelle je mis une chemise sale & une couverture bleuë. Je me fis coudre des Mitasses ou pièces de mazamet sur les jambes; je pris des fouliers sauvages & l'on m'appliqua par tout le visage de la couleur rouge & jaune, sur laquelle l'on me peignit

un

un Serpent , dont la tête , après que le corps m'eut formé le contour du visage , me repondoit au bout de nez. La couleur de ce Serpent étoit verte. Mes cheveux bien graissés étoient relevés d'un côté & pendoient de l'autre : ce qui me donnoit une figure affreuse , quoique peu extraordinaire dans ce Pays. Cette précaution me fut presque inutile , comme je le ferai voir dans la suite.

Mes Sauvages étant bien munis de poudre & de plomb , je leur fis donner , pour les contenter , une petite provision de lard , de Beuf salé , de farine & de pois dont ils sont fort friands. Mais , que mon peu d'expérience me trompa bien dans cette précaution ! Car n'étant point robuste & les routes que nous devons prendre , étant fort difficiles par rapport à la rapidité des Rivières , aux Forêts affreuses que nous devons traverser , je leur donnois précisément de quoi me faire succomber ou périr dans nos premiers Portages. C'est ce qui me fut infailliblement arrivé , si par bonheur pour moi , ces deux Sauvages qui m'ac-

com-

compagnoient n'eussent pas été d'un naturel bon & susceptible de compassion.

Je partis avec eux, le 15 Mars, 1731. Nous canotâmes vigoureusement jusqu'à la Rivière de *Jacques Cartier*, où un vent un peu trop violent s'étant élevé, nous fumes obligés de mettre pied à terre, avant que de gagner le *Saut de la Chaudière*, qui n'est éloigné de *Quebec*, que de quatre à cinq lieues.

Pendant que nous nous reposions sur le bord du Fleuve *St. Laurent*, qui est fort large en cet endroit, deux Habitans de ces Côtes vinrent nous présenter la main, en nous disant : *Bonjour Frère*. Ils s'affirent à côté de nous, pour fumer une pipe, en se chauffant auprès d'un bon feu que nous avions fait. Quoique je ne me savois pas pour avoir commis aucun crime, mon cœur ne laissa pas que de palpiter à cette vue; c'est pourquoi je me levai aussitôt & voulus feindre d'avoir affaire dans le Bois qui étoit derrière nous, pour éviter l'occasion de leur parler & d'en être reconnu, mais envain : car l'un deux me tirant par la couverture dont j'étois

j'étois enveloppé, me dit : *Où vas-tu ? Te voilà bien beau ! Vas-tu te marier ?* Un de mes sauvages me voyant embarrassé, répondit subtilement pour moi : *Non, laisse-le aller ; il ne parle pas François :* en même-tems il me dirent quelques paroles sauvages qu'ils favoient & que je n'entendois pas, auxquelles je répondis par quelques mots Grecs qu'ils feignirent d'entendre pour contrefaire les habiles Gens dans la langue Huronne, qu'ils disoient même être plus belle que la Françoisé. Je repondois souvent à leurs discours par un ris niais, qui, à ce que je crois, leur parut affecté ; car l'un d'eux un peu trop hardi, je ne sai si c'est par soupçon, s'avisa de vouloir lever par force ma couverture, pour voir si je n'avois pas une culotte ; ce qui infailliblement m'eût fait reconnoître. Mais *Nicolas Katarachiou*, le plus jeune de mes Sauvages, homme grand & extrêmement fort, irrité de sa hardiesse, le prit par le bras & le jetta un peu trop brutalement dans le feu, quoiqu'il n'eût dessein que de le repousser. L'Habitant, homme robuste, voulut en tirer

ven-

vengeance, & prenant un tison, en donna malheureusement par le visage de *Nicolas*, qui, transporté de fureur, du coup qu'il reçut, alloit tuer son Adversaire, si mon autre Sauvage nommé *Antoine Schenraguetton*, Oncle de *Nicolas*, homme fort, mais prudent, ne se fut saisi de la hache de son Neveu. Pour moi, je sautai sur les fusils, que je cachai au plus vite sous des broffailles.

Cependant ma précaution ne les empêcha pas d'en venir aux mains avec armes égales. Jamais combat ne fut plus chaud; les tisons faisoient feu par tout; la Victoire balançoit quelques tems; mais *Antoine*, voyant son Neveu seul contre deux, se mit de la Partie. Il courut comme un furieux, renversa un des *Canadiens*. L'autre dans le même instant tomba aux pieds de *Nicolas* & ils auroient été infailliblement tués tous deux, si je n'eusse supplié à mains jointes mes Sauvages de leur pardonner. J'étois si troublé dans cet accident imprevû, que, sans y penser je faisois mes remontrances en parlant François. Un de ces Habitans me fit appercevoir de mon indiscretion en me criant:

criant. *Ab ! Cbien de Deserteur , je voyois bien que tu n'étois pas Sauvage ! Tu parles pour nous , quand il n'est plus tems & que tu nous a fait assommer par des Barbares ! Va , va , tu nous la payeras.* Cette parole lui couta cher ; car , craignant qu'ils ne fussent me dénoncer à *Quebec* , j'ordonnai sur le champ qu'on brisât leur Canot. Il étoit grand , fort beau & rempli de Marchandises ; mais sa beauté ne l'empêcha pas d'être mis en pièces ; après quoi *Nicolas* , non content de cette action , les chargea encore de coups sur les jambes & par tout , par rapport à leurs menaces ; & voilà comme ces deux Champions furent accommodés en langue Huronne , qu'ils estimoient tant.

Ce commencement malheureux ne me présageoit rien de bon pour la suite. Nous traversâmes au plus vite le Fleuve , pour arriver à l'autre bord , où nous nous trouvâmes dans une petite Rivière formée par la chute du *Saut de la Chaudière*. Ce fut là , où pour la première fois nous mimes notre Canot hors de l'eau , parce qu'il nous étoit impossible de canoter plus loin , à cause

de ce *Saut*. Mes Sauvages pâles & deffaits du coup qu'ils venoient de faire, ne favoient plus s'ils devoient continuer leur Route, ou retourner à leur Village. Ils se tinrent assis sans me parler & prirent Conseil entre eux à ce sujet. Après avoir rêvé pendant près d'un quart d'heure, la tête baiffée sur leurs genoux, *Antoine* me dit: *Tiens, Claude, c'est ainsi qu'ils me nommoient, Je sai que tu es Fils d'un grand Chef de ta Nation, & que tu passes chez nous en secret pour de grandes Raisons. Tu vois ce que nous venons de faire pour toi ! Prends courage ; mon Neveu ne veut plus retourner chez lui, je lui viens de parler pour toi. Tu sais que je t'ai juré à Quebec, que je te traiterois comme mon propre Fils, je te tiendrai ma promesse : Regarde moi, je suis ton Père ; je te conduirai, je te defendrai : je te ferai manger la chair de tes Ennemis.* En achevant cette parole, il m'embrassa.

Je les remerciai tous deux & leur promis, que lorsque je serois arrivé en *France*, je ne manquerois pas de reconnoître une telle faveur par des Présens considérables, que je leur enverrois

rois. A toutes mes paroles ils se regardoient tous deux remplis de joye & d'étonnement, flattés de la douce esperance de devenir un jour plus riches que leurs Camarades. Nous nous enfonçames profondément dans les Bois, afin de quitter, le plus vite qu'il nous seroit possible, les Habitations Françoises, qui sont ordinairement le long du Fleuve *St. Laurent*.

Avant que de parvenir en lieu de sûreté, il nous falloit monter une longue Montagne, pour gagner le dessus de cette petite Rivière remplie de fort désagréables Cascades, qui nous la rendoient impraticable dans l'endroit où nous étions. L'embaras n'étoit pas petit, quoique le chemin n'étoit pas des plus difficiles: car il s'agissoit de faire trois lieues en montant parmi de grands arbres, d'y transporter notre Canot, & notre petit Bagage, qui ne laissoit pas d'être pésant.



C H A P I T R E. VIII.

Fatigues de l'Auteur dans les premiers Portages. Rencontre d'un jeune Sauvage & de deux autres Habitans. Description du Saut de la Chaudière & terrible Naufrage que fit l'Auteur en cet endroit.

LA manière des Sauvages pour porter leurs Fardeaux est admirable. Ils les attachent avec une fangle ou bretelle, qui leur ceignant le front, laisse reposer le Paquet sur leurs épaules ; après quoi ils courent les bras croisés à travers des Forêts affreuses, souvent-même avec des charges, qui feroient succomber les plus robustes Portes faix de l'Europe. Quoique les Sauvages soient si forts, il est très rare cependant de les voir se charger d'un tel embarras, à moins que ce ne soit dans une nécessité absoluë. Cette fonction regarde ordinairement leurs Femmes.

C'est

C'est bien assez faire pour elles, de ce qu'ils ont la bonté de les dispenser de porter leur Canot & de ce qu'ils se donnent la peine de porter eux-mêmes leurs fusils. Ils n'ont pas d'autres Bêtes de charge que leurs Femmes. C'est une pitié de voir quelque fois ces pauvres malheureuses, qui, outre qu'elles portent leurs Enfans qui ne peuvent marcher, se trouvent encore surchargées de tout l'équipage de la Cabane. Ce Fardeau, en grosseur & pesanteur, ressemble assez aux charges que nous pourrions mettre sur nos Bourriques en *Europe*. Ces Barbares marchent devant elles, sans s'embarasser si elles peuvent les suivre, se contentant de leur indiquer le Rendez-vous.

Présentement les Sauvages, qui sont dans le voisinage des Villes ou Habitations Françoises, ont voulu remédier à cet inconvenient & se sont mis en possession d'avoir de petits Chevaux pour conduire à la Cabane leur bois en traîneaux pendant l'Hiver, & sur le dos des mêmes Chevaux pendant l'Eté. Ce qui les rend sédentaires & fait qu'ils commencent un peu mieux

à s'humaniser avec les *François*; au lieu qu'autrement ils se trouvoient dans la dure necessité de transporter de tems en tems leurs Villages : car, comme il faut que tous les jours les Femmes portent à leur Cabane le bois de chauffage, plus le Village demeure dans un même endroit, plus le bois s'en éloigne; desorte que, après un certain nombre d'années, elles ne peuvent plus tenir au travail de charroyer de si loin le bois sur leurs épaules.

Un Sauvage croiroit passer pour infame, s'il s'avisoit de s'entre-mêler dans ces occupations fatigantes, qui ne regardent que les Femmes. Mais les jeunes gens ravis d'avoir des Chevaux à mener, prennent volontiers cette peine, & les Femmes par ce moyen, déchargées d'un fardeau très onereux, n'en ont pas moins de plaisir qu'eux. Néanmoins ils sont tombés dans un autre inconvenient, car ces chevaux qui commencent à être en grand nombre, se repandant par troupes dans leurs Champs de bled d'Inde, où il n'y a point de hayes ni de clôture pour les arrêter, les défolent entièrement, sans qu'on puisse

y porter remède. Hors d'état de les nourrir dans des Ecuries, tout ce qu'ils peuvent faire c'est de les enfermer dans de mauvais Parcs, que ces Chevaux franchissent aisément; soit que ne trouvant pas assez de nourriture dans ces Enclos, ils soient portés d'eux-mêmes à en aller chercher ailleurs dans les bleds d'Inde, qui les affriandent plus que l'avoine; soit que les Enfans qui sont sans cesse occupés à les animer pour les faire battre, les pressent & les forcent de sauter par dessus leurs barrières.

Pour moi qui ne me trouvois point propre à porter aucun fardeau, je ne fus pas peu surpris de me voir le front bridé, pour transporter une charge qui étoit capable de m'entraîner ou me faire renverser de côté, pour peu que je n'eusse pas marché droit, la tête un peu panchée sur l'estomach. Je me tenois ferme du mieux qu'il m'étoit possible & me cramponnois comme un Mulet chargé, qui veut se tirer d'un mauvais pas. Je tombois de tems en tems sur les genoux & avois beaucoup de peine à me relever. Mes Sauvages

bien loin devant moi, portoient tous deux le Canot, & je les suivois à la piste par un petit sentier qu'ils m'avoient marqué & qui n'étoit pas des plus frayés, par raport aux feuilles des arbres que le Vent y avoit apportées.

Comme il y avoit déjà près d'une heure que je les avois perdu de vue & qu'ils ne revenoient point sur leurs pas, selon qu'ils me l'avoient promis, l'inquiétude me prit & les forces me manquèrent au pied d'un endroit qui étoit un peu trop escarpé pour un Homme fatigué & chargé d'un fardeau tel que celui que j'avois. Je ne laissai pas néanmoins, de vouloir courageusement le franchir, sans savoir si je tenois la véritable route. L'espérance de découvrir de loin mes Sauvages fut cause que je fis cet effort. A peine avois-je grimpé cinq ou six toises que mon paquet m'entraîna. Je roulai avec lui l'espace de plus de cent cinquante pas en reculant, sans pouvoir m'arrêter qu'à la pointe d'une Roche, où peu s'en fallut que je n'eusse le bras droit cassé avec les mâchoires. Arrêté en ce lieu, le corps moulu & le visage

fage tout ensanglanté, je me traîne proche d'un grand arbre pour y prendre quelque repos.

Un jeune Sauvage *Abenakis*, qui passoit dans ces environs, m'entendant gémir, s'approcha de moi & me prenant pour un des Siens, me témoigna sa pitié, en se jettant sur moi à corps perdu & faisant quantité de hurlemens horribles, autant capables de m'étourdir, que d'épouvanter toute Personne qui ne comprend, ni ne s'attend à une pareille condoléance. Sa pêsanteur jointe à la douleur que me causoit mon bras me faisoit faire des cris qui interrompoient les siens. Il cessa de hurler; & s'apercevant que j'étois *François* sous un tel déguisement, sa pitié me sembla changer en frayeur: Il ramassa mon Paquet qui étoit à quelque pas plus loin que moi, le chargea sur ses épaules & disparut comme un éclair.

A peine étoit-il parti que voici venir *Nicolas*. Il m'avoit cherché par tout; mais comme je m'étois écarté du sentier qu'il m'avoit montré, ce ne fut pas sans peine qu'il me retrouva.

H 5

Quel

Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il me vit dans un si pitoyable état! *Qui t'a maltraité*, me dit-il aussitôt? *Où est ton Paquet?* *Il est perdu*, lui répondis-je, *& je ne m'en soucie guère, car sans lui je me porterois mieux.* Ce n'étoit que de la farine & un peu de pois que je portois, ainsi je pouvois bien parler de la sorte, d'autant que la poudre & le plomb que je leur avois donnés, pouvoient plus que suffire pour faire notre voyage sans cet embarras. Mais lui, qui s'en soucioit plus que moi, voulut savoir absolument ce que j'en avois fait. Je ne pus lui dire autre chose, sinon qu'un Sauvage me l'avoit emporté. *Tu en as menti*, repartit-il *brutalement*, *Sauvage n'est pas voleur, mais François est voleur, tu as caché ton paquet, tu le retrouveras, ou je jure par le GRAND ESPRIT, que je te reconduirai à Quebec chez le Grand Général qui me donnera beaucoup d'argent de toi.* Ces paroles étoient autant de coups de poignards pour moi; car effectivement, il auroit été récompensé s'il m'eût reconduit. J'ajoutai tout ce que je pus, pour tâcher à le persuader

der du contraire de ce qu'il pensoit ; mais j'eus beau dire , il ne voulut jamais me croire. C'est pourquoi , outré de colère , il me quitta en me menaçant , & alla sur le champ appeler son Oncle *Antoine*, qu'il rencontra, par bonheur pour moi , fort à propos.

Pendant ces entrefaites , le Sauvage qui avoit pris mon Paquet revint avec deux *Canadiens François* , qu'il avoit rencontrés dans son Chemin. Comme ils ne pouvoient s'entendre il les avoit amenés vers moi à force de signes & de démonstrations. Ces Habitans arrivés furent fort surpris de me voir en cet état & encore bien plus lorsqu'ils m'entendirent parler François. Je leur dis naturellement le malheur qui venoit de m'arriver , mais non pas celui qui causoit mon départ : Et comme je ne savois plus à qui m'adresser dans mon affliction , puisque mes Sauvages s'irritoient contre moi pour si peu de chose , je les suppliai au nom de Dieu d'avoir pitié de mon sort , en me tenant caché chez eux pendant quelque tems , jusqu'à ce que j'eusse des nouvelles de quelques amis que j'avois à

Quebec.

Quebec & par qui je les ferois récompenser. Mais l'un d'eux, sans me répondre, & je ne sai à quel dessein, s'avisa de me dépouiller de ma couverture & de ma chemise; ensuite me prenant par dessous le bras, il m'obligeoit déjà violemment à marcher avec lui, quand, par un coup heureux, mes deux *Hurons* vinrent à paroître.

Nicolas, quoique bon, avoit néanmoins quelque reste de ferocité sauvage; sa gourmandise lui suggeroit la malice de gagner l'esprit de son Oncle, en lui faisant accroire que je l'avois traité de voleur; mais *Antoine*, par un effet de sa Prudence, voulut me voir avant que de rien décider sur ce sujet: & c'est ce qui fut cause qu'ils vinrent fort à tems, pour me délivrer d'un danger irremédiable, s'ils fussent arrivés un moment plus tard.

Le Sauvage *Abenakis* les ayant aperçus, se mit à crier de toutes ses forces pour les appeller, leur disant, sans doute en sa langue, qu'ils tenoient un Deferteur *François*. *Nicolas*, lui voyant le paquet friand dont la perte lui causoit tant de chagrin, & songeant

à ce que je lui avois dit, changea bien vite de sentiment. Comme il n'avoit point d'armes non plus que son Oncle, ils vinrent saluer prudemment l'*Abenakis*, lui parlèrent, & Conseil tenu entre eux, ils talonnèrent tous trois les deux Habitans, qui ne pouvoient pas aller bien vite à cause de moi. Je ne savois pas plus leur intention, que ces *Canadiens*; car nous ayant abordés, ils me regardèrent d'un œil farouche & firent semblant de ne me pas connoître.

J'étois si saisi, que je ne pouvois pas leur parler. Ils se mirent donc à côté de mes deux Conducteurs; Puis en faisant un cri effroyable, ils se saisirent de leurs fusils dans le tems qu'ils ne s'y attendoient pas. Ces deux Hommes fort étonnés de ce procédé voulurent en demander la cause: mais *Antoine*, leur repondit pour toutes raisons, qu'il n'avoit pas de compte à leur rendre; qu'on leur donneroit leurs fusils lorsque nous serions prêts à traverser le grand Rapide du *Saut de la Chaudière*, qui n'étoit qu'à-trois quarts de lieues d'où nous étions; Qu'il ne tenoit qu'à eux de nous y suivre, autre-

autrement, qu'on les leur laisseroit dans cet endroit.

Je ne savois pas encore ce que tout cela signifioit; tant je craignois qu'ils ne voulussent avoir la gloire de me remener eux-mêmes à *Quebec*, d'où nous n'étions pas fort éloignés. Je me confirmai d'autant plus dans cette opinion, que je me voyois descendre par le même chemin où j'avois déjà passé & que d'ailleurs je croyois avoir franchi le lieu dont ils parloient, par raport au bruit des chutes d'eaux, que j'y avois entendu. Cette idée changrinante affoiblit mes forces. Resolu de perdre la vie plutôt que de retourner, je me couchai par terre, en leur criant: qu'ils pouvoient aller où bon leur sembleroit; que pour moi je prétendois ne pas avancer plus avant. Au surplus je n'en avois pas la force.

Mes deux *Canadiens*, ravis de cette resolution en témoignoient déjà leur joye par un ris moqueur. Elle fut courte; car *Antoine*, le fusil bandé sur eux, les força de me porter sur ma couverture pendant l'espace des trois quarts de lieues que nous avions à faire sur cette

cette Montagne. Cette action me fit reprendre courage. Ces deux Porteurs me disoient souvent aux oreilles qu'ils me connoissoient bien ; que si je voulois retourner avec eux , je ferois beaucoup mieux que de risquer ma vie dans des chemins d'où je ne reviendrois jamais , sur tout étant avec des Sauvages , qui m'abandonneroient au premier endroit ; que si je voulois leur donner la même somme d'argent que l'on avoit mis sur ma tête ils me conduiroient aux *Anglois* , par un autre chemin bien plus facile. Ils me prenoient pour un nommé l'*Eguille* ; Garçon Tailleur , qui avoit causé une Rebellion dans un Fort avancé , où il étoit en garnison. Sa tête étoit à prix. Comme je me souciois peu de la vie & que je ne les écoutois point , ils me menacèrent de se venger de la peine que je leur donnois & en effet peu s'en fallut qu'ils n'y réussissent comme je le ferai voir bientôt.

Jamais évafion n'a été si tristement traversée que la mienne dans si peu de tems & en si peu de chemin. Ce commencement n'étoit que le Prélude
de

de ce qui devoit m'arriver dans la fuite.

Après nous être reposés plusieurs fois en montant cette Montagne, nous arrivâmes enfin à ce fameux Rapide, qu'on nomme le *Saut de la Chaudière*. Il étoit furieux alors, par raport aux neiges fonduës qui avoient enflé ce Passage. Son nom vient de ce que la Rivière qui passe en cet endroit, après avoir fait plusieurs petites Cascades, tombe dans une espèce de Bassin rond en forme de Chaudière, où elle semble se tranquilliser, & de là par une chute de la valeur de 60. ou 80. pieds de haut, se précipite par dessus le Rocher qui la tient élevée, au pied duquel se faisant un lit, elle se décharge immédiatement dans le Fleuve *St. Laurent* dont j'ai parlé.

Le Bruissement de ce Saut est peu surprenant pendant l'Été, mais dans le tems que j'y ai passé, il faisoit un bruit épouvantable. Le rapide que nous devons traverser fort au dessus de cette grande chute étoit très large. Le bouillonnement de ses eaux nous étourdissoit tellement, qu'à peine pouvions-nous nous faire entendre. Comme nos
avirons

avions étoient inutiles pour ce passage, mes Sauvages ne rendirent les fusils qu'ils avoient pris à ces deux Habitans, qu'après avoir trouvé dans la Forêt, deux jeunes arbres de la grosseur du bras, qu'ils coupèrent afin de nous servir de pieux ou de perches pour soutenir contre ces Courans. Les deux *Canadiens*, curieux de savoir de quelle façon nous nous tirerions d'affaire, vouloient attendre & s'asseoir pour nous regarder traverser un lieu, d'où il n'étoit pas croyable qu'aucun homme pût jamais échaper. Comme je me méfiois d'eux avec raison, je déchargeai moi-même leurs fusils & leur fis donner la poudre & le plomb qu'ils avoient, au Sauvage *Abenakis*, qui étoit avec nous. Ce jeune Homme se trouva fort satisfait de ce Present qui ne me coûtoit rien. Il en remercia les *Canadiens*, croyant qu'ils lui donnoient de bon cœur : mais eux très-mécontents, le laissèrent avec nous, & s'en allèrent sans se soucier davantage de contenter leur curiosité.

D'abord qu'ils furent disparus nous mêmes à l'eau notre Canot, après

avoir pris congé de notre Sauvage *Abenakis*, qui demeura sur le bord du Rapide, pour nous le voir traverser.

J'étois assis au milieu du Canot avec ordre de ne point branler, telle chose qui arrivât. Mes deux Canoteurs aux deux extrémités se tenoient de bout appuyés sur leurs perches qui prenoient fond. Les vagues entrecoupées par des pointes de Rochers, enlevoient notre petit Bateau d'écorce mince & léger, l'entraînoient quelquefois malgré mes Sauvages par la rapidité de leurs Courans, & sembloient prêtes à le briser contre de grosses pierres; d'un autre côté les Bouillonnemens d'eau venant à frapper le ventre de notre Canot, menaçoient de nous engloutir à tous momens. Mes *Hurons* fermes & intrépides avec une agilité inexprimable s'entendoient si bien, qu'ils affrontoient tous ces dangers, & nous étions déjà fort avancés, quand malheureusement la perche de *Nicolas* vint à se casser. Le Canot pirouettant sur celle d'*Antoine*, qui étoit derrière moi, lui fit pousser un grand cri. Aussi-tôt *Nicolas* par une présence d'esprit bien digne d'ad-

d'admiration, saute promptement par dessus ma tête, gagne sans tarder la perche de son Oncle, qui lui cede volontiers, le connoissant plus fort que lui. Alors *Antoine* non moins actif, délie nos Paquets, en tire toutes les cordes, au bout desquelles il met sa ceinture, la mienne & celle de son Neveu, en attache un bout à notre Canot & jette l'autre avec un sac de plomb, au Sauvage *Abenakis* qui étoit resté à terre. Par bonheur que cette corde alla jusques à lui, & il étoit tems ; car la perche qui nous restoit, étant d'un bois verd fraîchement coupé, plioit si fort qu'elle ne pouvoit plus nous retenir. A peine est-elle soulevée, que notre Canot part comme un trait d'arbalète, & vogue sur ces ondes bouillonnantes, cedant au torrent qui nous entraînoit infailliblement dans un Precipice affreux, si la corde que tenoit cet *Abenakis* ne l'eût un peu retenu. Je dis un peu, car il se trouvoit entraîné lui-même par les secousses & zigzags que faisoit malgré lui notre Canot, entre des Roches qui lui brisèrent ses deux bouts ; desorte que la corde achevoit

de le déchirer , lorsque nous échouâmes sur une encoignure au bord du Bois. Jamais la mort ne fut plus présente à mes yeux. Mes Sauvages pâles & défaites étoient hors d'haleine, & nous n'en fussions jamais revenus sans la dextérité incompréhensible avec laquelle ils se servirent de leurs avirons , pour préserver le ventre de notre Canot.

Nous jettâmes au plus vite nos Paquets par terre , dans lesquels notre poudre se trouva par un coup du hazard , sans être mouillée. Nous fimes bon feu , autant pour nous sécher que pour aprêter le dîner. *Nicolas* avoit déjà mis la chaudière sur le feu avec un peu de farine , dont il vouloit faire une bouillie ou plutôt une *Sagamizé* , car il commençoit aussi à y mettre des pois & du lard , lorsque le Sauvage *Abenakis* leur dit , que les deux *Canadiens* nous avoient vû échouer & qu'ils ne venoient que de disparoître. Je les suppliai à mains jointes de décamper de cet endroit , ou que nous étions perdus si nous y demeurions plus long-tems. Comme ils craignoient aussi bien que moi d'être maltraités par
ces

ces Habitans, qui effectivement ne manquèrent pas de venir un quart-d'heure après en plus grand nombre, ils mangèrent ou plutôt dévorèrent cette *Sagamité* telle qu'elle étoit, c'est-à-dire, sans être cuite; & voyant que je n'en voulois pas goûter, ils me donnèrent un peu de bled d'Inde roti & réduit en poudre, qu'ils avoient dans un petit sac.

Les Sauvages avec une seule pinte de ce bled pilé de cette façon, peuvent courir plus de cent lieuës, sans s'embarraffer d'aucune autre nourriture. Ils sont fort sobres en pareil cas, n'en mangeant qu'une petite poignée lors qu'ils se sentent foibles. Cette précaution peu embarrassante les préserve souvent de la famine, lorsqu'ils se trouvent dans des Deserts où ils ne rencontrent pas de Gibier.

Ce beau repas ne fut point fait avec tant de diligence, que ces deux Habitans n'eussent le tems de revenir à nous. Ils avoient fait rencontre d'un de leurs Camarades, qui, après leur avoir fourni de la poudre & du plomb, s'offrit de leur prêter main forte pour les venger

de l'affront qu'ils prétendoient avoir reçu. Déterminés à me prendre mort ou vif, ils avançoient tête baissée, le long de la Rivière qui faisoit un coude derrière nous, à dessein de nous surprendre : mais un de mes Sauvages voulant ramasser un paquet qui étoit de ce côté, les ayant appercûs, fit un grand cri & prit la fuite avec ses Camarades qui me laissèrent seul.

Leur abandon m'inspiroit presque le fatal parti de me jeter dans le Rapide, plutôt que de tomber dans les mains de ces Ennemis, quand tout à coup la réflexion me dictant, qu'il m'étoit plus glorieux de mourir les armes à la main, je pris mon fusil & comme un désespéré me mis à courir sur eux. Mon intrepidité les surprit, aussi-bien que mes Sauvages, qui encouragés par cette action eurent honte de lâcher pied. Ces Habitans les voyant venir à mon secours & sachant d'ailleurs qu'un foible *François* à la tête des Sauvages est capable de les faire venir à bout des plus grandes entreprises, se sauvèrent après m'avoir lâché un coup de fusil qui donna dans l'arbre qui me

cou-

couvroit la moitié du corps. Celui qui fit ce coup n'eut pas plutôt tourné la tête, qu'il se heurta rudement contre le tronc d'un arbre renversé & tomba par terre. Il ne tenoit qu'à moi de mettre l'occasion à profit ; mais quelle triste vengeance ! Soutenu par des Barbares contre ma propre Nation, étoit-il d'une ame noble d'user de mon pouvoir contre un malheureux étourdi, qui ne me vouloit du mal que parce qu'il ne pouvoit m'en faire ? Je le relevai moi-même & après lui avoir fait reconnoître son tort, je le renvoyai sans qu'il lui fut fait aucun mal. Cette seule action m'attira une grande amitié de mes *Hurons* & m'acquit l'extrême confiance qu'ils eurent en moi, pendant tout le tems que je fus avec eux. Ils ne cessoient de la raconter aux autres Sauvages qu'ils rencontroient & m'en témoignoient leur admiration.

Ce coup réparé, nous continuâmes notre route jusqu'à deux lieues de là, sur une petite éminence de terre qui étant escarpée de tous cotés, formoit une demi-lune sur le bord d'un Marécage impraticable. Cet endroit pou-

voit nous servir de Retraite en cas de nouvelles insultes. Nous eûmes la précaution d'y cacher nos Paquets dans le tronc de quelques gros arbres pourris, que la vieillesse avoit fait tomber. Nous nous reposâmes dans ce lieu jusques au soir sans oser faire de feu, quoiqu'il faisoit grand froid & que j'étois mouillé depuis la tête jusques aux pieds. Enfin la nuit étant venue, nous crûmes n'avoir plus rien à craindre; c'est pourquoi nous en allumâmes un, qui servit à nous procurer le coup fatal que nous tâchions tant d'éviter.



C H A P I T R E I X.

*L'Auteur est attaqué par sept Canadiens
& huit Sauvages. Comment il se tira
d'affaire. Passage du Rapide.*

Ces trois *Canadiens* avec qui nous sortions d'avoir affaire, voyant que nous étions hors d'état de passer ce Rapide, faute de Canot, ne desespéroient pas de nous attrapper & ils alloient

loient même chez eux pour chercher du renfort dans ce dessein , lorsque malheureusement pour nous , ils rencontrèrent quatre autres Habitans au nombre desquels étoient les deux premiers , avec qui nous nous étions battus à coups de tisons. Ces ennemis communs s'accostent : Mais , quel n'est pas l'étonnement des premiers , lorsqu'ils apprennent que ces derniers nous cherchent aussi & que nous avons brisé leur Canot ! Se trouvant donc sept contre nous , bien armés & animés comme des Lions en furie , ils se repandent dans la Forêt & courent d'abord à un feu de Sauvage qu'ils voyent de loin. Ils croyoient déjà nous tenir , mais n'y trouvant qu'une pauvre Sauvagesse qui travailloit à faire de petits plats d'écorce , ils vouloient la contraindre de leur dire où nous étions & menaçoient de la frapper , quand heureusement pour elle , quatre Sauvages *Abenakis* , l'entendant crier , vinrent à son secours.

Nos Habitans fort étonnés de voir qu'ils ne rencontroient pas ce qu'ils cherchoient , leur firent signe amicalement d'approcher & leurs montrèrent

de l'argent qu'ils leur promirent , en cas qu'ils voulussent les aider à m'attrapper , n'en voulant qu'à moi seul ; car à l'égard de mes *Hurons*, ils ne pouvoient plus y être compris , d'autant que de Sauvage à Sauvage on ne se fait point de tort , à moins qu'on ne soit en guerre. Ainsi tout est donc contre moi.

Ces *Abenakis* , ayant parcouru toute la Forêt sans pouvoir nous trouver , jugèrent à propos d'attendre jusques à la nuit , esperant , que , comme il faisoit froid , nous ferions du feu & qu'ils nous découvroient de loin. En effet ils ne se trompèrent pas dans leur idée ; car un de ces Sauvages , après s'être détaché pour aller à notre découverte , monta sur une Montagne , d'où ayant vu notre feu , il vint droit à nous , & se glissa si adroitement proche du Lieu où nous étions , qu'il nous écouta parler sans être aperçu. Certain qu'il ne se trompoit pas , il alla avertir les *Canadiens*. Ils étoient alors au nombre de quinze , parce qu'ils avoient encore mis de leur Parti quatre autres Sauvages , qui s'étoient trouvés là par cas fortuit ; re-
so-

folus de ne pas manquer leur coup & de nous attaquer à force ouverte en cas de résistance. Cependant j'ose dire qu'ils n'y auroient jamais réussi, tant j'étois déterminé à me défendre, étant soutenu par mes Sauvages, qui m'avoient juré de périr plutôt que de me laisser prendre par qui que ce pût être.

Voici comme ils me parloient dans le tems que les autres conspiroient ma perte : Écoute CLAUDÉ, me disoit Antoine, *j'ai vu, j'ai connu, j'ai admiré ton courage. Une autre fois si l'on t'attaque je veux mourir avec toi, plutôt que de t'abandonner à ceux qui te voudront du mal. Du côté des Sauvages ne crains rien, nous leur parlerons pour toi & ils seront tes Amis. Tes Ennemis seront nos Ennemis. Je sais que nous ne ferons pas de mal, mon Neveu & moi, tant que nous te ferons du bien, & cela me suffit ; car (*) un Pere me l'a dit. Nous n'avons point de Canot, poursuivoit-il, pour aller plus loin ; Tu le fais, tu l'as vu,*

(*) C'étoit un Prêtre qui leur avoit parlé pour moi.

vu, tu n'en doutes pas; ainsi il faut que tu reviennes avec nous à Lorette. Je te nourrirai dans ma Cabane comme mon Fils & tu ne mourras pas de faim; car un Père ne laisse pas mourir ses enfans de faim. J'y ferai un autre Canot & après une demie Lune (1) je te conduirai à Naranzouac par ce passage qui sera bien moins méchant. Les François ont beaucoup plus d'esprit que les Sauvages, je le sai; mais ils n'ont pas tant de force; voilà pourquoi ils ne peuvent point passer ce Rapide. Tu le passeras, toi, avec nous, parce que nous te donnerons de la force & tu nous donneras de l'esprit. Tu en dois avoir grandement, car ton Ami m'a dit à Quebec que tu savois lire aussi-bien que le Grand Patriarche. (2) Ainsi prens ton Blanc (3) & lis pour remercier le GRAND MAÎTRE du Monde, de ce qu'il nous à sauvé la vie tout à l'heure avec toi & de ce qu'il t'a rendu vainqueur de tes Ennemis jusqu'à present. Demande lui la grace qu'il te fasse passer heureusement proche

(1) Quatorze jours.

(2) C'est ainsi qu'ils appellent l'Evêque de Quebec. (3) C'est à dire, livre ou papier.

*proche de leurs grandes Cabanes : & lais-
se nous dormir une heure, après quoi nous
profiterons de la nuit pour aller chez nous,
sans risquer d'être connus.*

Tous ces discours m'affligeoient beaucoup, dans l'inquiétude où j'étois de savoir si nous réussirions comme ils me l'assûroient. J'aurois volontiers voulu qu'ils partissent sur le champ, sans dormir ni faire de feu ; mais en vain, il me fallut consentir par force & un peu par complaisance à tout ce qu'ils voulurent. Je jugeai à propos d'en profiter moi-même, c'est pourquoi je me deshabillai afin de faire sécher ma veste & m'enveloppai dans ma couverture pour prendre quelque repos.

Le jeune *Abenakis*, qui étoit précisément de ma Taille, étoit resté avec nous, & s'imaginant que je dormois il voulut essayer mes vêtemens, c'est à dire, qu'il mit mon chapeau & ma veste pour voir si elle lui seroit bien. Je le laissai faire, n'osant me persuader qu'il me l'emporteroit. Ce fut un coup de bonheur pour moi.

A peine eut-il endossé cette veste, que les huit Sauvages qui accompa-
gnoient

gnoient nos *Canadiens* arrivèrent, & ayant investi sans bruit l'endroit où nous étions, se mirent à faire des cris terribles selon leur façon ordinaire, lorsqu'ils veulent épouvanter leurs Ennemis. Les *Canadiens* qui étoient à leur tête prirent d'abord ce Sauvage pour moi & l'emmenèrent avec eux, après s'être saisis de mon fusil & m'avoir donné quelques coups de bâtons. La partie n'étant pas égale, je me sauvai au plus vite dans le Marais qui étoit auprès de nous. Comme les Arbres qui le couvroient, étoient presque pourris, le pied me manqua & je tombai dans un grand borbier, d'où enfoncé jusques à la ceinture, je ne me relevai que pour retomber dans un autre où je m'embourbai jusques aux épaules. Là, forcé d'attendre que mes Sauvages vinssent chercher leurs Paquets pour m'en tirer, je n'étois soutenu que d'une petite branche d'arbre sèche, qui pouvoit casser au moindre effort.

Il y avoit bien trois quarts d'heure que j'étois dans ce Marecage où j'enfonçois de plus en plus, quand l'ima-
ge

ge de la mort jointe à la honte de périr dans un borbier m'engagèrent à crier. J'appellai *Antoine & Nicolas* de toutes mes forces. Déjà, depuis plus d'une demie heure ils étoient de retour auprès du feu ; mais je ne les avois ni entendu ni vu passer à cause de l'obscurité de la nuit. D'abord qu'il entendirent ma voix, ils vinrent & me tirèrent heureusement dans le tems que je n'en pouvois plus.

Quelle dérouté ! Mouillé, croté, pire qu'un Barbet, mon fusil perdu, aussi bien que ceux de mes Sauvages ; ne pouvant plus avancer ni reculer ; Que devenir ? Car notre jeune *Abenakis* étant pris, nous ne pouvions plus repasser de l'autre côté du Fleuve *St. Laurent* faute de Canot. Ce jeune Homme avoit promis de nous le faire traverser dans le sien, & voilà pourquoi nous l'avions gardé avec nous. D'ailleurs il faisoit grand froid ; j'étois presque nud & mes *Hurons* avoient perdu leurs couvertures. Quelle situation plus triste que la nôtre ? Cependant, voyons ce que deviennent mes Canadiens.

Ce jeune *Abenakis* pris pour moi, se
sentant

sentant maltraité, trouve le secret d'échapper des mains de ses conducteurs qui le vouloient mener par force droit à leurs Habitations. Il court si vite qu'il parvient devant eux à la Cabane de sa Mere. (C'étoit la Sauvageffe dont j'ai parlé ci-devant.) Cette bonne Femme voyant son Fils tout défiguré, se met à pleurer amèrement & à s'arracher les cheveux pour toucher de compassion les autres Sauvages, qui arrivent presque en même-tems que lui. Le Père de ce jeune homme, quoique du nombre de ceux qui avoient aidé à le prendre, ne l'avoit pas reconnu, à cause de sa veste & de l'obscurité de la nuit. Il ne fait d'abord ce que signifie toutes ces larmes repandues : mais, quel n'est pas son desespoir & sa rage, lors qu'il reconnoît son Fils & qu'il se souvient des coups que lui ont donné les *Canadiens* ! Transporté de fureur il tombe sur eux sans pitié, & avec l'aide de ses Camarades il les auroit infailliblement affommés sur la place, si ces malheureux n'eussent pleurés promptement les Coups du Fils, en jettant aux pieds de ces Barbares l'argent, qu'ils avoient

avoient promis pour me prendre. C'est ainsi du moins que je l'ai appris par la fuite, de ces Sauvages-mêmes, comme que je vais le faire voir.

Après ce bel exploit, ce jeune Sauvage raconta à ses Parens, (car ils étoient tous d'une même Famille) la manière honnête dont je l'avois reçu & traité. Entre autre, il vanta fort le Présent que je lui avois fait de poudre & de plomb. Ensuite de quoi, il ne leur eut pas plutôt exposé mon embarras, qu'ils vinrent obligeamment me rapporter nos fusils, nos convertures & qui plus est, un Canot neuf pour passer le Rapide. Leur arrivée me faisoit tellement le cœur, que peu s'en fallut que je ne tombasse évanoui. En effet, outre qu'ils étoient fort laids & mal vêtus, la reverbération du feu leur donnoit encore un air diabolique. D'un autre côté, je me croyois pris & ne cessai d'en douter, que lorsque je les vis tour à tour me donner la main, avec une inclination de tête, qui fait ordinairement tout le salut des Sauvages, & sans autre cérémonie ils s'affirent autour de notre feu. La Sauvagesse cu-

rieuse de me voir, étoit venue avec eux: Mon état parut exciter sa compassion. Elle fit chauffer de l'eau, me lava le corps & nettoya ce qui me restoit de hardes.

Revenu entièrement de ma peur, je m'informai de la conversation qu'*Antoine* avoit avec eux. Il m'en fit le recit lui-même & m'ayant dit: que je devois les recompenser, je tirai subtilement dix écus de l'argent que j'avois dans une ceinture, & le priai de les leur donner pour leur Canot, qui valoit bien cette somme. Mais *Antoine* prit malicieusement cet argent en secret, me disant qu'ils étoient tous ses amis & qu'il termineroit peut-être bien cette affaire pour une pistole. Je le laissai faire comme il voulut, mettant la chose en sa disposition. Le Gaillard étoit intéressé; il ne leur donna effectivement qu'une pistole & garda pour lui le reste: mais en dédommagement il leur fit présent de poudre, de plomb, de pois, de farine & généralement de tout ce que nous avions. Le jeune *Abenakis* me rendit ma veste & ils me témoignèrent tous être très con-

contens. Ils ne pouvoient pas l'être plus que moi : car me voyant si bien en sûreté, je commençai dès lors à jeter bas toute inquiétude & profitai de cet heureux moment pour me fêcher à l'aise. J'arrangeai moi-même tous les fusils, que je mis dans un seul endroit avec de la poudre & du plomb, afin d'être prêts à nous défendre, en cas de nouvelle tentative de la part des Habitans contre moi. J'étois si fier de me voir Chef de cette petite troupe, que j'aurois été assez téméraire pour affronter mille hommes, qui eussent voulu me forcer dans ce retranchement. Je leur donnai à fumer & à manger tant qu'ils voulurent & nous ne sortimes de cet endroit que le lendemain à deux heures après midi.

Avant que d'en partir ils allèrent chercher encore un autre Canot & ensuite m'escortèrent jusques au Passage où nous avions déjà pensé périr. Deux d'entre eux, des plus habiles, se mirent dans le Canot où j'étois & furent si bien faire, que nous traversâmes ce Rapide avec tout le bonheur possible, malgré les Courans que je

croyois à tous momens devoir nous emporter. Mes deux *Hurons* étoient dans un autre Canot avec nos Paquets & ne passèrent pas si heureusement, que leur Canot ne fût un peu endommagé. Mais c'étoit peu de chose; car ils y portèrent facilement remède, en le recoufant avec des racines d'arbres & un peu de gomme par dessus.

Ce lieu forme une langue de terre bordée de Rapides des deux côtés: c'est pourquoi il nous fallut faire un Portage d'environ trois lieuës, avant que de pouvoir mettre à l'eau notre Canot. Comme il étoit déjà tard lorsque mes Sauvages l'eurent raccommodé, nous mîmes la Partie au lendemain; ce qui me fit beaucoup de plaisir, car j'étois si fatigué de n'avoir reposé, la nuit précédente, que sur des Rochers, qu'il me sembloit impossible que je pussé avancer plus loin, tant j'avois mal aux reins. Pour remédier à cette incommodité & rendre mon coucher moins dure, je m'avisai de casser une grande quantité de branches d'Ifs, dont les Forêts du *Canada* sont remplies & j'en fis un lit; ce qui apprêtoit

à rire à mes Sauvages qui me regardoient, en me disant d'un ton badin: Que les *François* sont comme des Femmes qui ne peuvent coucher sur la Dure. Néanmoins malgré leurs railleries ils ne laissoient pas d'en profiter & me témoignoiēt assez être contents de ce petit travail que je me donnois tous les soirs, lorsque je pouvois trouver des Ifs ou du Buis: car, quoique ces arbres soient très fréquens dans toutes les Forêts de ce Continent, ce n'est pas à dire pour cela que j'en trouvois toujours. L'odeur de ces branches, que l'on dit être mortifère, me causa une fièvre si violente, que je ne pouvois plus me tenir de bout: cependant il nous falloit marcher & porter.

Au lieu de medecine on m'appliqua une emplâtre de soixante livres pesant sur les épaules. C'étoit le même Paquet que j'avois déjà porté & qui n'étoit diminué que d'une vingtaine de livres: *Tiens toi bien*, me disoient-ils, en me soutenant par dessous les bras & *marche toujours tu ne mourras jamais*. Comme ils ne pouvoient point porter tout à la fois, ce que nous

avions, ils revenoient tour à tour sur leurs pas, pour y chercher, de distance en distance, un gros Paquet qu'ils laissoient derrière moi, & de cette façon avançaient chemin. Ils me trouvoient souvent renversé sous mon Fardeau, comme un homme prêt à expirer. *Courage, CLAUDE, me disoient-ils, tu mourras bientôt si tu ne marches plus, car nous t'allons laisser-là.* Tous ces discours n'étoient que pour m'encourager à marcher & à vaincre un mal par un autre mal. En effet ils ne se trompoient pas; car après avoir fait une lieue de cette façon & nous être repofés, pour prendre quelque nourriture, je fus étonné de me voir plus robuste & plus alerte que je ne m'étois encore senti. A force de brusquer le mal, ma fièvre diminua, & je fis les deux lieues qui nous restoient de Portage, d'une gayeté de cœur qui les surprit & leur fis d'autant plus de plaisir, que je franchissois aussi bien qu'eux tous les mauvais Passages que nous rencontrions. Ce fut-là où pour la seconde fois nous nous servîmes de notre Canot & nageâmes si vigoureu-
ment

ment, qu'en montant cette Rivière nous fimes près de douze lieuës dans l'espace de six heures.



CHAPITRE X.

Manière de porter les Canots. Pêche de Truites. Singularité du Porc-Epic & Rencontre de deux nouveaux Sauvages, dont l'un pensa être dévoré par un Ours.

Le lendemain 18. Mars, nous eûmes deux petits Portages, mais fort rudes, parcequ'il nous falloit grimper & descendre deux petites Montagnes escarpées, de sorte que mes Sauvages plus embarrassés que fatigués, jugèrent à propos de cacher dans des creux d'arbres, la moitié de la nourriture que nous avions, à dessein de la reprendre à leur retour. *Antoine* se chargea du reste de la provision & même de ma couverture. *Nicolas* porta seul le Canot de la manière que je vais le dire : Ainsi ma joye ne fut pas petite de me voir dès lors en veste, n'ayant d'autre

embarras que celui de porter mon fusil avec une hache. Les Canots comme je les ai dépeints ont plusieurs bâtons de traverse qui les rendent fermes en tenant leurs bords, par des séparations de distance en distance. *Nicolas* fit une planche, longue d'environ deux pieds & demi & large de dix pouces, qu'il attachâ par le milieu à une de ces traverses, de manière cependant que son dos appuyé dessus, la faisoit chanceler lorsqu'il étoit nécessaire, ou lui faisoit faire une pente, qui lui donnoit l'aissance de soulever la pointe du Canot, lorsqu'il vouloit monter, descendre & voir à se débarasser des chemins où les arbres, un peu trop prêts les uns des autres, lui pouvoient fermer son passage. Cette planche d'ailleurs étoit appuyée sur un bâton pliant, dont il avoit fait un grand cercle, qui lui repondoit aussi sur le dos & l'aidoit à soutenir sur ses épaules le poids de ce Canot renversé. Il le portoit ainsi sur sa tête; de sorte que ses mains tenant une autre traverse, qu'il avoit devant lui, on ne voyoit plus ni sa tête ni ses épaules.

Ce Canot, quoique lourd & embarrassant, ne l'empêchoit pas quelquefois d'avancer si vite, que j'avois bien de la peine à le suivre sans courrir. Ceci est donc bien différent de ce que dit *Le Baron de la Hontan* qui ose avancer que les Sauvages sont moins forts que les *Européens*. Sans doute que quelques *Canadiens*, Coureurs de Bois, un peu Fanfarons (car ils ont presque tous ce défaut) ne l'auront pas bien informé. Pour moi, qui ai vu le contraire, ayant couru moi-même parmi toutes les Nations Sauvages dont il parle, j'ose affirmer que très-peu *d'Européens*, ne pourroient porter seuls & de cette façon un Canot tout mouillé & par des chemins aussi difficiles que ceux où j'ai passé. Non seulement j'ose juger de leur force par cet endroit; mais d'un autre côté les charges de grands arbres entiers, que je leur ai vû porter, m'empêchent d'en douter. Ils étoient secs à la vérité, & peut-être me dira-t-on, que le contre-poids pouvoit beaucoup leur en faciliter le transport. Je l'avouë, mais la manière de les soulever & de les mettre

tout d'un coup sur leurs épaules, m'est un sûr garant, qu'il y avoit plus de force que d'adresse. *Nicolas* donc, chargé de notre Canot, montoit sur ces Montagnes, où, pour se delasser il ne faisoit autre chose que de poser pendant quelques momens la pointe de ce Canot sur des Rochers.

Il y étoit souvent forcé, surtout lorsqu'étant dans des endroits un peu trop escarpés, il lui falloit attendre son Oncle, qui grimpoit le premier & tiroit le bout du Canot dans ces lieux, où il étoit assez difficile à un homme de monter seul sans aucune charge. Pour ce qui me regarde, je puis dire que quoique alerte & assez robuste, je n'en serois jamais venu à bout sans leur secours. Toutes ces difficultés furent cause que nous ne fimes pas beaucoup de chemin cette journée-là, mais le jour suivant nous nous recompensâmes en profitant d'une petite Rivière, navigable par tout.

Au bout de son trajet nous cabanâmes, ou pour mieux m'expliquer, nous fimes une Cabane pour la première fois, parceque nous apprehendions

hendions la pluye qui nous avoit déjà surpris la nuit passée. Cette Cabane fut bientôt faite, aussi bien que toutes celles que nous bâtimez par la fuite. Sa forme ressembloit assez aux Baraques ou Boutiques de nos Marchands Forains, qui sont ouvertes par devant. Pour bâtir ces sortes de Cabanes les Sauvages ne font autre chose que de dresser quelques pieux avec des bâtons en travers, sur lesquels ils appuyent des écorces d'arbres qu'ils dépouillent de la façon suivante. Premièrement ils font des entailles aux arbres, le plus haut qu'ils peuvent, avec leurs haches, ensuite ils font une fente perpendiculaire, c'est à dire, depuis ces entailles jusques au pied de l'arbre & y fourrent un bâton aplani par un bout en forme de spatule, avec lequel ils enlèvent cette écorce sans l'offenser : après quoi ils en bâtissent leurs cabanes qui servent à les mettre à l'abri des injures du tems. Ils lui tournent toujours le dos au vent, parceque le devant étant tout à fait ouvert ils se trouvent avoir les pieds au feu qu'ils font vis à vis, qui autrement pourroit
les

les incommoder. Je ne parle que des Cabanes qu'ils font lorsqu'ils font en voyages ou en partie de Chasses; car pour celles qui leur servent de demeures ordinaires dans les villages où ils se cantonnent, si elles ne sont guère plus solides, du moins elles sont faites avec plus de soin & fermées de tous côtés, comme je le ferai voir dans la suite.

Lorsque le tems étoit serein nous ne nous amusons point à faire de ces Cabanes; nous renversions seulement notre Canot, qui étant couché sur le côté, se soustenoit sur ses deux pointes & nous présentoit une ouverture dans laquelle nous pouvions nous coucher à l'aïse jusques à la moitié du corps. Souvent même, le Canot ainsi renversé, nous pouvions nous asseoir commodément pendant le jour, pour éviter les rayons du soleil, lorsque nous voulions nous reposer, ou manger à l'ombre & que nous ne trouvions pas d'autre couvert. Mais en ce cas, il y avoit toujours un petit inconvenient, qui est que le soleil fondant la gomme qui étoit posée sur toutes les jointures, ou plutôt

plûtôt sur toutes les coutures de notre Canot, elle couloit, & se rependoit par toute l'écorce; de sorte que nous étions obligés de la repousser avec nos doigts sur les mêmes coutures, avant que de nous mettre sur l'eau. Cette Rivière dont je viens de parler, est tellement remplie de Truites, que nous en pêchames un vintaine en moins d'un quart d'heure: je veux dire, des plus grosses; car si nous n'eussions pas rejeté dans l'eau les plus petites, nous en aurions pû garder plus de soixante dans ce petit moment de Pêche. Nous n'avions pas plûtôt jetté l'hameçon dans l'eau, que c'étoit à qui y morderoit; mais nous n'en gardâmes que ce qu'il nous en falloit pour faire un grand repas; parceque les Sauvages ne réservant ordinairement rien pour le lendemain, il nous étoit inutile d'en vouloir davantage. Elles étoient longues d'environ un pied & demi, larges à proportion & épaisses de quatre doigts. Leur chair étoit rouge, ferme & delicate. Nous en fimes rôtir & bouillir; & sans autre sauce je les trouvai excellentes. Mes Sauvages m'ont assuré en avoir pêché

pêché dans les Lacs Superieurs, du côté de l'Embouchure du Fleuve *Meschassipi*, qui étoient longues d'environ cinq pieds & demi & de l'épaisseur d'un pied de diametre. Pour moi je n'en ai jamais vû de telles, si ce n'est vers le Lac *Champlain*, où un Sauvage *Iroquois* en pêcha une en ma présence, qui avoit un peu plus de quatre pieds de long & étoit large à proportion. Tout ce qu'on peut dire, c'est que rarement on en trouve de si grosses.

En quittant cette Rivière nous fimes un Portage d'environ deux lieuës pour en joindre une autre qui nous conduisit fort loin; de sorte que pendant trois jours je ne vis rien d'extraordinaire. Mais le jour suivant, mes Sauvages ayant jugé à propos de s'arrêter dans un bel endroit, où ils vouloient, disoient-ils, tuer quelques Ours, pour m'en faire manger, peu s'en fallut qu'il ne nous arrivât un grand malheur. Le Bois étoit le plus beau que j'eusse encore vû. Les Arbres étoient fort hauts, écartés les uns des autres, comme si on les eût plantés exprès. Le Terrain étoit fort uni & agréable à la vuë. Ce fut

fut donc dans ce lieu où ils me laisserent, en me disant, qu'ils ne manqueraient pas de revenir au plutôt dans deux heures.

Ce tems étoit déjà écoulé, quand j'eus occasion de tirer sur un Ours qui se promenoit, vers les cinq heures du soir, sur le bord de la Rivière où j'étois. Aussi-tôt qu'il reçût le coup il tomba, fit quelques hûrlemens en roulant & se releva plusieurs fois. Je crus ne l'avoir pas bien adressé, c'est pourquoi je rechargeai au plus vite mon fusil en me tenant caché derrière un arbre & heureusement que j'eus le tems de lui decharger un second coup, qui acheva de le tuer, dans le moment qu'il venoit sur moi. Il étoit très gros, avoit le poil plus noirâtre & plus long que ceux que l'on voit en Europe.

Ces Animaux, qui naturellement ne sont pas méchans, se sentant blessés, sont sujets à tomber en furie sur les Chasseurs qui s'en trouveroient mal, s'ils n'avoient l'adresse de se sauver dans leurs Canots, qu'ils laissent toujours pour cet effet sur le bord de l'eau, d'où il leur est facile d'achever de tuer

à

à coups de haches l'animal manqué, qui veut les aborder à la nage. Les *Sauvages*, qui vont à cette Chasse, ont cette précaution, aussi-bien que celle d'avoir des Chiens, qui amufant l'Ours, leur donnent le tems de recharger leurs fusils en courant. Car pour monter dans les arbres, il leur seroit inutile, d'autant plus que ces animaux y grimperoiert plus facilement qu'eux.

Le bruit des deux coups de fusil, que j'avois tirés, fit venir à moi deux *Sauvages*. Aussi-tôt que je les vis de loin, je les pris pour mes deux *Hurons* : c'est pourquoi je courus à eux pour leur annoncer ma belle Capture. Eux me voyant courir de la sorte & connoissant à mon Habillemeut que je n'étois pas *Sauvage* prirent la fuite. Je retournerai donc à ma place, fort en peine. Mais je le fus encore bien plus, lorsque j'y vis deux Ours blancs d'une grosseur encore plus extraordinaire, que celle de celui que je venois de tuer. Mon fusil auprès de ces Animaux, je ne savois plus si je devois avancer ou reculer. Par bonheur que mon Canot, qui étoit éloigné d'eux ne l'é-

tant

tant pas de moi, je m'avifai de me coucher ventre à terre & de m'y gliffer fubtilement pour m'y cacher.

Cette action, qui me fut très falutaire, m'eut donné beaucoup de plaisir, fi j'eusse eu moins d'inquiétude. Car, tandis que l'un de ces deux animaux lèchoit les playes du mort, l'autre le levoit tout de bout sur ses deux pieds de derrière, le fleuroit au nez & lui pouffoit des hûrlemens dans les oreilles. Ensuite le laissant retomber, il couroit à mon paquet, à mon fusil, prenoit tantôt l'un, tantôt l'autre, avec ses deux pattes de devant, comme auroit pu faire un Singe. Enfin ce manége dura bien une demie heure & commençoit à m'impatiser, lors que ces Ours apercevant mes Sauvages, se mirent à courir sur eux.

Antoine & Nicolas, qui ne s'attendoient pas à une telle furie, se trouvoient hors d'état d'y resister. Ils portoient leurs fusils sur leur épaule, auxquels pendoit leur Gibier dont ils étoient fort chargés, de façon qu'ils alloient être infailliblement dévorés, sans les deux Sauvages que j'avois vus

L

pren-

prendre la fuite & qui revenoient avec eux. Ces deux derniers, étant moins embarrassés, eurent leurs fusils assez-tôt prêts pour tirer sur ces furieux animaux. Mais le malheur voulut, qu'ils lâchèrent tous deux précipitamment leur coup sur l'Ours le plus proche, desorte que l'autre eut le tems de se jetter sur l'un de ces Tireurs, qui tomba par hazard sur un Porc-Epic, que *Nicolas* venoit de laisser tomber en se sauvant. L'Ours lui saisissoit déjà la cuisse avec ses griffes, quand ce Sauvage prit le Porc-Epic dans ses bras, pour s'en servir comme de Plastron contre cette Bête féroce, qui en effet lâcha prise, par la peur qu'elle eut des aiguillons d'un pareil Bouclier.

Cet Animal recula donc quelques pas; & sautant plusieurs fois pas dessus ce Sauvage, sans lui faire aucun mal, *Nicolas* eut le tems de lui lâcher un coup de fusil, qui le fit rouler par terre; mais dont il se relevoit; lorsque je lui tirai moi-même un autre coup dans la tête, qui le fit tomber roide mort, & malheureusement sur le corps du Sauvage, qui avoit sur son estomach,

le

le Porc-Epic plein d'aiguillons. Beaucoup lui entrèrent dans la peau & peu s'en fallut même, que quelques uns ne le perçassent jusques au cœur. Ce malheur impreveu nous causa un peu de chagrin.

Nous aportâmes notre petit bagage dans l'endroit où étoit notre Blessé, afin de lui épargner la peine d'aller plus loin. Pendant ces entrefaites, le Camarade de ce Sauvage venoit déjà sur moi & me couchoit en joue pour me tuer, lorsque ce Blessé lui cria de s'arrêter, en lui disant, en sa langue, que c'étoit à moi à qui il avoit le plus d'obligation puisque j'avois tiré le dernier coup. Ils s'imaginoient tous, que ces Animaux qui ne leur font ordinairement pas de mal, ne seroient jamais sans moi tombés dans une si redoutable furie: que sans doute j'étois un maladroit, qui les avoit manqués; qu'en ce cas, j'aurois dû au moins leur crier de se tenir sur leur garde. J'eus beau dire & beau faire, pour les dissuader de cette opinion, ils ne voulurent m'en croire qu'après avoir écorché ces Animaux & vû évidemment

par les coups, la vérité de ce que je leurs disois. Je jurai dès ce moment de ne plus tirer sur des Ours.

Notre Blessé me faisoit pitié; il étoit tout couvert de sang & de petits aiguillons de Porc-Epic, qui lui courroient entre cuir & chair, depuis les hanches jusques aux épaules; chose assez singulière, & que je ne pouvois regarder sans frayer. *Antoine*, pour me faire comprendre l'effet de ces aiguillons, m'en appliqua un sur le bras, en me recommandant de n'y pas toucher. Sa pointe extrêmement fine & pliante, se trouvant attachée à ma peau, le reste du corps de l'aiguillon, qui étoit de la longueur d'un bon doigt, entra perceptiblement de lui-même & se glissa de la manière que je viens de dire, en montant toujours jusqu'à mon épaule. Ce fut-là, où on me l'arracha comme on avoit fait à ce Sauvage & j'en fus quitte pour quelques petits chatouillemens.

Je lavai moi-même avec de l'eau chaude les playes de notre pauvre maltraité. Les griffes de l'Ours lui étoient entrées fort avant, desorte qu'il avoit la
cuis-

cuisse droite toute déchirée. Mes Sauvages lui appliquèrent au plus vite sur ses blessures, de la graisse de l'Ours qui l'avoit blessé, & lui enveloppèrent la cuisse avec un morceau de la peau toute chaude de ce même Animal. Ce remede simple & naturel fit un si grand effet, qu'il s'en trouva parfaitement guéri au bout de trois jours, quoiqu'il eût eu un nerf fort offensé.

La chair des Ours du *Canada*, est très bonne à manger; mais celle des Oursons ou jeunes Ours est infiniment meilleure & bien plus délicate. Nous nous en regalâmes pendant quatre jours, que nous demeurâmes dans cet endroit, où mes Sauvages eurent le bonheur d'en tuer dix huit, tant jeunes que vieux; après quoi nous quittâmes les deux Sauvages étrangers & poursuivîmes notre route.



C H A P I T R E X I.

Fatigues incompréhensibles de l'Auteur. Il se trouve en danger de perdre la vie. Le Canot de ses Sauvages est brisé. Extrême Famine qu'il endure pendant quatre jours. Il trouve un autre Canot. Fameux Repas qu'il fait avec cinq Iroquois, qui veulent après, le reconduire par force à Quebec.

Nous fimes assez heureusement, pendant l'espace de six jours, cinquante ou soixante lieues de chemin, tant à pied qu'en Canot, mais ce ne fut pas sans peine ; car nous avions presque toujours de hautes Montagnes à monter & à descendre. Souvent-même, il nous falloit aller la hache à la main, pour nous tracer un passage dans ces vastes & épaisses Forêts, où quelquefois les branches d'arbres nous embarrassoient, pour le Portage de notre Canot. Toutes ces fatigues n'étoient rien, en comparaison de celles que nous eûmes

mes le septième jour, étant arrivés dans un lieu, que la hauteur des Montagnes couvertes de grands arbres, rendoit fort sombre. La Rivière que nous joignimes alors, se formoit un lit serpentin dans l'entre-deux de ces Montagnes. Ses Rapides faisoient, qu'en beaucoup d'endroits elle n'avoit pas un demi-pied de profondeur: ce qui fut cause, que *Nicolas* resta seul dans notre Canot, pour qu'il ne prit pas tout le fond, que notre pésanteur lui eut donné & qu'il pût la monter seul à la perche.

Nous cottoyâmes donc *Antoine* & moi, cette petite Rivière, dont les bords étoient d'un si difficile accès, que souvent nous étions obligés de marcher dans l'eau jusqu'à la ceinture. Sa rapidité pensa plusieurs-fois m'entraîner, desorte que j'étois fort heureux de trouver des pointes de Roches où je pusse me soutenir contre la violence de ces Courans. Si j'en fortois, je n'étois pas long-tems sans trouver des ronces & des épines, où pour passer avec mon fusil j'étois forcé de me laisser déchirer les mains & le visage. En un mot, je me trouvois dans un si pitoyable état

& si défiguré, qu'il n'étoit pas possible de me reconnoître. J'avois beau m'affliger & regretter le moment fatal qui causoit mon départ ; il n'étoit plus tems, & quoique je ne fusse pas encore à la moitié de mes travaux, il n'y avoit plus à reculer.

Nous étions si dispersés mes deux Sauvages & moi, que nous ne pouvions plus ni nous voir, ni nous faire entendre. Il y avoit bien quatre heures, que je marchois de la sorte, sans avoir fait plus d'une lieuë, lorsque ne me trouvant plus de forces, je m'arrêtai dans un endroit si escarpé qu'il m'eût été impossible de l'escalader. D'un autre côté la profondeur de l'eau, qui se brisoit au pied de ce Rocher, me donnoit à craindre pour ma vie, si j'osois m'y risquer. J'allois tirer mon fusil afin d'appeller mes Sauvages pour avoir du secours, lorsque l'un d'eux tira le sien, dans ce moment-même pour m'appeller. Je les croyois bien loin de moi & fus tout surpris de les entendre aussi proches, car ils étoient immédiatement de l'autre côté de ce Rocher qui faisoit une encoignure, que je ne pouvois

vois franchir. Je leur criai à pleine tête de venir à moi. *Nicolas* y vint aussitôt. je lui donnai d'abord mon fusil, ensuite il me donna la main pour m'aider à passer sur un petit rebord, qui n'étoit large tout au plus, que d'un pouce & demi, & que je n'avois pas vu, parce qu'il étoit dans l'eau.

A peine avois-je tenu bon, la longueur de deux toises, que mon pied me glissa & je tombai dans cette Rivière entraînant avec moi *Nicolas*, qui, malgré les Courans, eut la force de se sauver à la nage. Pour moi, je n'eus pas plutôt trouvé le fond, que sans autre mouvement que celui de me roidir, je me sentis emporter sur la surface de ces ondes écumantes, qui après plusieurs chocs contre de grosses pierres, me jettèrent enfin sur une Roche pointue, où j'eus le bonheur de m'arrêter & d'y rendre l'eau que je venois de boire. *Nicolas*, croyant que j'étois noyé, alla en faire le rapport à son Oncle, avec tant de circonstances qu'il n'avoit plus lieu d'en douter. Ils m'auroient laissé-là, comme ils me l'ont dit depuis, s'ils eussent eu leur Canot en état de pou-

voir pourfuivre leur chemin. Mais heureusement pour moi, qu'il s'étoit brisé un peu plus haut que l'endroit dont je viens de parler. Ainsi, ne pouvant aller plus loin, ils étoient obligés de revenir sur leurs pas, lorsque je les aperçûs. La violence des eaux m'avoit emporté, à plus de deux cens cinquante toises de *Nicolas*. C'est pourquoi il étoit un peu excusable dans son mauvais rapport, d'autant qu'il n'étoit pas croyable que j'eusse pu nager si loin dans ces Rapides, surtout entre des Roches, où le moindre choc sembloit me devoir faire périr.

Ils ne furent pas peu surpris de m'entendre les appeller, & de me voir dans un endroit aussi inabordable. Comme ils venoient de perdre leurs cordes, je crois que je serois infailliblement péri s'ils ne se fussent avisés de faire tomber à coups de haches, deux arbres d'une hauteur prodigieuse, qui étoient les seuls qui se trouvoient au pied de ces Rochers. Par bonheur que ces deux arbres étoient un peu au-dessous de moi, desorte que par leur chute ils me formoient un Pont pour pou-

pouvoir aller à terre. Ils eurent la précaution de les faire tomber en même-tems, afin que l'un pût soutenir l'autre contre la rapidité de ces Torrens : après quoi ils me crièrent : *Laisse toi aller.* Ils étoient tous deux sur le bout des branches les plus proches de moi, pour me secourir en cas de malheur, & effectivement sans eux je n'en serois jamais revenu.

Ce fut alors, que j'appris avec un extrême regret, que notre Canot, après avoir pris fond plusieurs-fois sur des cailloux, qui l'avoient un peu endommagé, s'étoit à la fin entièrement brisé : & pour comble d'infortunes, que notre poudre, qui n'étoit enveloppée que dans du papier, avoit été imbibée d'eau, sans qu'on eût pu l'en préserver. Il ne nous en restoit donc plus que la petite provision que nous pouvions avoir chacun dans nos cornes *. Ces deux malheurs joints ensemble, nous jettèrent dans un terrible embarras.

Nous

* Cornes de Beuf dont on se sert aussi en Europe pour mettre de la poudre, lors qu'on va à la chasse.

Nous étions , à ce qu'ils me disoient, précifément à la moitié du Chemin que nous avions à faire, pour arriver à *Naranzouac* , Village des *Iroquois* où je devois quitter ces deux *Hurons*. Outre que nous avions quantité de Rivières à passer avant que de nous y rendre, nous étions fur le point de traverser un grand Lac ; ce que nous ne pouvions faire fans Canot. D'ailleurs nous n'avions rien à manger & fumes contraints d'être quatre jours errans dans ce Desert ; à grimper de Rocher en Rocher, à courir çà & là, fans rencontrer de Gibier ni prendre aucune nourriture. En un mot , j'étois fi abattu de lassitude & de famine , que j'aurois volontiers consenti qu'ils m'eussent tué plutôt que de m'obliger à aller plus loin. J'essayai plusieurs-fois à manger de l'herbe ; mais envain : à peine l'avois-je maché qu'il me falloit la rejeter. Enfin le cinquième jour, vers les dix heures du matin nous vîmes un Porc-Epic. *Antoine* tira sur lui , mais la foiblesse de ses bras, pour soutenir son coup, fut cause qu'il le manqua. Par bonheur pour nous, que cet animal,

au-

au-lieu de se sauver à terre, étant éloigné de nous se mit à grimper dans un arbre où nous l'aperçûmes & le tuâmes, de la façon que je vais dire.

Les Sauvages, pour menager leur poudre, ne tirent jamais de coups de fusils sur les animaux, lorsqu'ils peuvent les avoir autrement. C'est ce qui fit que *Nicolas*, voyant ce Porc-Epic dans un arbre, y grimpa; & se tenant un peu au-dessus des premiers branchages, il frappa du dos de sa hache sur le corps de cet arbre. Le Porc-Epic entendant retentir ces coups, qui faisoient trembler l'arbre, monta jusqu'au faite des dernières branches, pour s'y sauver. Mais, mon Sauvage redoublant ses coups, cet animal eut peur, comme s'il eut cru que l'arbre alloit tomber: c'est pour quoi, je le vis descendre au plus-vîte de branche en branche & passer précisément par le gros de l'arbre où l'attendoit *Nicolas*, qui lui dechargea un coup de hache sur la tête & le fit tomber par terre, où nous l'attendions *Antoine* & moi, en cas qu'il fut manqué. Il n'étoit qu'étourdi du coup, de sorte qu'il nous lan-

lança encore quelques unes de ses fleches, mais il nous fut facile de l'achever.

Le Porc-Epic est une espèce de gros Hérisson, long d'environ deux pieds & demi & large à proportion. Celui que nous tuâmes alors, avoit par tout le corps une soye ou gros poil luisant, brun & blanc; assez semblable par sa grosseur & sa figure, à la soye d'un Sanglier. Mes sauvages gardèrent ce poil pour le donner à leurs Femmes, qui en travaillent ordinairement des ceintures, & la peau en fut jettée, comme leur étant inutile. Cette soye avoit quatre pouces de long par tout le corps, mais au-dessus du cou, elle étoit longue d'un pied & trois fois aussi grosse qu'ailleurs. Elle faisoit aussi un Panache sur sa tête d'environ huit pouces & des moustaches de six pouces. Ce Panache étoit blanc depuis la racine jusqu'au milieu & le reste de châtain brun. Il avoit encore sur le dos des picquans de deux espèces; les uns plus forts, plus gros, plus courts, plus pointus, & tranchans en manière d'alènes. Les autres étoient d'un pied de long & plus flexibles, dont la pointe étoit

ap-

aplatie & moins forte. Ils étoient durs & luisans.

Les picquans les plus forts & les plus courts tiennent peu à la peau, & ce font ceux-là que cet animal nous lança, en secoüant sa peau comme un Chien au sortir de l'eau; mais leurs pointes étant trop foibles, nous ne leur donnâmes par le tems de nous faire l'effet dont j'ai parlé ci-dessus. Leurs pieds de devant ont quatre doigts & ceux de derrière cinq, tous armés de griffes & de picquans. Leur groin n'est point semblable à celui d'un Pourceau, comme l'ont dit plusieurs Auteurs. Ils ont la lèvre supérieure fendue comme le Lièvre. Leurs dents sont comme celles des Castors & tranchent à la manière des cyseaux. Leurs oreilles sont couvertes d'un poil fort délicat & applaties contre la tête, comme celle de l'Homme & du Singe, & ils n'ont rien du pourceau que les yeux qu'ils ont fort petits. La femelle est différente du mâle, en ce que son poil est tout à fait noir, & qu'il y a fort peu de blanc sur ses picquans. Ces animaux sont si forts & si hardis, qu'ils

ne

ne craignent point d'attaquer d'épouvantables Serpens, & que lorsqu'ils sont en fureur ils s'élancent avec une extrême impetuosité sur les Chasseurs & sur les animaux les plus féroces. Les Porc-Epics ne sortent point de leur tanière tout l'Hiver, non plus que les Ours; & ils ne vivent que de fruits & de prunelles sauvages.

Nous coupâmes le nôtre en morceaux, pour le faire bouillir dans notre petite chaudière. J'avois le gosier si ferré que je n'en pûs goûter que très peu; mais en récompense j'avalai beaucoup du bouillon dans lequel on l'avoit fait cuire: ce qui me fit grand bien. Mes forces revinrent peu à peu & je me vis en état de suivre mes Sauvages.

Nous marchions toujours en chassant, sans songer où nous allions, & nous avions déjà passé plusieurs petites Rivières à la faveur de grands arbres que nous avions abbatu, lorsque *Nicolas*, allant chercher du bois sec, propre à faire du feu, trouva heureusement un vieux Canot qui étoit caché dans des brossailles & renversé sans dessus dessous, à cause
de

de la pluye. Ses bâtons de traverse étoient un peu pourris ; mais nous en eûmes bientôt fait d'autres. Au reste, tout le corps du Canot étoit bon ; & d'autant meilleur, qu'il étoit plus petit que le nôtre, & par conséquent plus léger & plus portatif.

Il me seroit impossible d'exprimer quelle fut notre joye. *Nicolas* nous témoigna la sienne en se mettant à chanter & à danser, comme un fou, autour de ce petit Bateau, & si long-tems que, pour le faire cesser, son Oncle fut obligé de danser comme lui. Pour moi voyant cela, je crus que la joye ne seroit pas parfaite si je ne me mettois de la Partie. C'est pourquoi, je me mis à sauter & à cabrioler par dessus & au tour de ce Canot : ce qui leur fit, tant de plaisir, qu'ils cessèrent tous deux de danser, pour avoir celui de m'admirer. Ma danse étant finie, nous nous mîmes à manger des Canards, que nous venions de tuer ; & après avoir fait des avirons & mis notre Canot en état d'aller sur l'eau, nous partîmes de cet endroit & canotâmes vigoureusement sur la Ri-

vière la plus proche.

Comme nous ne savions point où nous étions, nous dessein formâmes le d'aller toujours, en montant cette petite Rivière; comptant, par son moyen, de gagner le grand Lac dont nous nous croyions proches, ou de rencontrer quelques Sauvages qui pussent nous enseigner le chemin. Nous ne nous trompâmes point dans cette dernière idée; car dès le soir même, nous étant appercûs d'une place noire, assez proche du bord de l'eau, où il paroisoit que l'on venoit de faire du feu, nous nous y arrêtâmes. Elle étoit encore toute chaude & remplie de quantité de pattes d'Ours, de Castors & de tripailles de différens animaux. Nous nous y arrêtâmes, dans l'espérance d'y voir revenir les Sauvages qui y avoient allumé du feu.

Nous n'eûmes pas plutôt tiré notre Canot hors de l'eau, que nous les vîmes arriver. Ils étoient cinq de leur bande & sans autre compliment, que celui de nous avoir touché la main, ils se mirent au plus vite en devoir de faire du feu, d'écorcher leur gibier, de
le

le faire cuire & de nous en regaler. Toutes ces choses se firent promptement & sans dire mot: ce qui me surprenoit extrêmement, d'autant que je n'étois pas encore bien accoutumé à la manière des Sauvages. Ces Peuples croiroient commettre une grande incivilité, s'ils s'amusoient comme nous, à faire de longs complimens aux Etrangers qui arrivent; en s'informant de leur fanté, du sujet de leur voyage, en tirant un pied par-ci, l'autre par-là; courbant le corps, baissant la tête, allongeant le dos, & faisant quantité d'autres choses semblables, comme les *François*, qui ne servent, me dirent-ils dans la suite, qu'à affamer les nouveaux venus. Eux donc, au contraire, avant de faire aucune information, débutent premièrement par le manger, ensuite les complimens se servent pour le Dessert.

Nous mangeâmes tous de bon appetit. Leur gibier consistoit en quatre Chevreuils de trois espèces différentes, un Renard rougeatre comme en *Europe*, deux Loups Cerviers & trois Carcajoux qui sont des espèces de Blai-

reaux. Cette chasse nous fit beaucoup de plaisir, car nous n'avions pour toute provision que deux Pluviers & un Corbeau. Ce qui étoit trop peu pour de grands Mangeurs. J'eus le plaisir de leur voir dévorer entre sept qu'ils étoient tout ce gibier dans un seul Repas, qui dura six ou sept heures à la vérité; mais d'un autre côté, il eut pu rassasier facilement cinquante Personnes. Cependant rien n'en resta, que quelques tripailles que l'on avoit jetées; encore servirent-elles pour déjeuner, le lendemain, après les avoir bien lavées. Et il n'y eut pas jusques aux griffes, qu'ils ne rongèrent d'une manière si nette & si propre, que ce ne fut qu'à regret qu'ils en laissèrent les os.

Ces Sauvages étoient tous *Iroquois*; à savoir, quatre de la Nation des *Tsonnontouans*, & le cinquième nommé *Joseph*, d'une Famille des *Agniés*. Ce dernier parloit assez bien François pour se faire entendre; je m'entretins avec lui pendant tout le tems que je demeurai avec eux. Au reste ils étoient tous beaux Hommes & d'une taille fort

fort avantageuse. Nous passâmes les trois premiers jours ensemble, avec assez de plaisir. Mais le quatrième jour, ils commencèrent à concerter entre eux, de quelle manière ils s'y prendroient pour me remener à *Quebec*. Leur Chasse étoit finie & ils étoient sur le point d'y aller vendre leurs Pelleteries. *Antoine* m'avertit de leur complot, me dit de me tenir sur mes gardes & de ne le point quitter, de peur qu'en m'écartant ils ne vinsent à bout de leur projet, parce qu'ils me prenoient pour un Déserteur d'importance. Il ajouta de plus, qu'ils venoient de lui offrir pour Présent quelques Paquets de Pelleteries, s'il vouloit me livrer entre leurs mains; mais il me rassura, en me protestant que je n'avois rien à craindre de ce côté, parce qu'il les refuseroit toujours.

Cette nouvelle étoit comme un coup de foudre sur ma tête; quand pour me rachever, *Nicolas* vint dire à son Oncle, en ma présence, qu'ils étoient résolus de m'avoir à quelque prix que ce fut, parceque *Joseph*, leur avoit dit que l'on cherchoit dans la *Nouvel-*

le France, un Deferteur fait comme moi, pour lequel le Gouverneur Général donneroit beaucoup d'argent à ceux qui le reconduiroient : que le bruit couroit que ce Deferteur s'étoit sauvé avec des Sauvages, & que ce ne pouvoit être un autre que moi, selon qu'on le lui avoit depeint, en cas qu'il le rencontrât.

Ce Sauvage étoit nouvellement arrivé de la *Nouvelle France*, & dans le tems - même qu'il me témoignoit le plus d'amitié, il excitoit ses Camarades à lui prêter main forte pour me jouer ce mauvais tour. Surpris autant qu'affligé de cette fâcheuse nouvelle, je fis enforte d'attirer mes Sauvages à l'écart, pour délibérer avec eux sur l'importance de ce sujet.



CHAPITRE. XII.

*Etrange Avanture que l'Auteur a avec
ses Iroquois. Comment ses Lettres
d'Avocat sont reçues !*

LE grand zèle de mes Sauvages pour ma conservation, ne fut pas de longue durée. Je le vis disparaître en même tems qu'éclore. Lorsque je voulus leur reprocher leur inconstance, *Antoine* me repondit pour toute raison, qu'il étoit bien fâché de mon sort; mais que lui, ni son Neveu n'oseroient prendre ma défense, de peur que cette affaire n'apportât la Guerre entre sa Nation & celle des *Iroquois*.

Il y avoit de quoi me demonter. Cependant j'étois déjà venu à bout de tant d'obstacles, que l'expérience m'avoit appris ce que peut sur les hommes, l'intrepidité de la parole & la force des raisonnemens. Je m'en servis dans cette occasion pour combattre les prejugsés de mes *Hurons*. Je leur de-

montrai, qu'ils ne devoient point s'alarmer de ce côté; qu'ils auroient toujours les *François* de leur Parti, au-lieu qu'au contraire s'ils me livroient à ces *Iroquois*, je ferois en droit de les dénoncer à *Quebec*, s'ils m'y reconduisoient; qu'ils avoient bien plus à craindre de la part des *François*, qui, les regardant comme Auteurs de mon évasion, les traiteroient sans doute comme des Traîtres, indignes de leur protection: qu'ils devoient songer aussi à ce qui s'étoit passé entre nous. En un mot, je fis tant, qu'ils résolurent de perdre la vie plutôt que de me céder à ces *Iroquois*, & nous passâmes au plus vite de l'autre côté de la Rivière, déterminés à nous bien défendre. Nous n'avions pas beaucoup de poudre, mais ils en avoient encore moins que nous, puisque trois d'entre eux ne se servoient plus de fusils.

D'abord que nous fumes passés, ils virent bien qu'ils avoient manqué leur coup. Ils firent mine de vouloir nous suivre, mais je les en empêchai, en jurant & protestant, que le premier d'entre eux, qui s'en aviferoit, n'avoit qu'à
s'at-

s'attendre à avoir la tête cassée. Cela les arrêta un peu, mais ne les empêcha pas néanmoins de venir nous rejoindre deux heures après, en traversant la même Rivière un peu plus bas. Ce fut là où ils surprirent *Antoine*, qui s'étoit écarté de nous pour couper du bois. Il étoit sans armes, ainsi il leur fut facile de l'attraper. *Nicolas* les entendant crier ne douta point que son Oncle ne fut pris. Il l'aimoit comme son propre Père: c'est pourquoi, sans consultation, il saute promptement sur sa hache, prend son fusil & court sur eux comme un enragé, sans me donner le tems de le suivre. Cinq contre un, la partie n'étoit pas égale, aussi se trouva-t-il investi & pris dans le tems que je courois pour lui servir de second.

Aussi tôt qu'ils me virent, trois d'entre eux se détachèrent pour venir à moi, mais me voyant sur la défensive avec deux fusils, ils se séparèrent & m'aprouchèrent le plus près qu'ils purent par divers endroits, en se mettant toujours à l'abri des arbres qui m'environnoient. *Antoine* qui savoit que

ma résolution étoit de vaincre ou mourir, dit à ceux qui le tenoient : que s'ils ne le laissoient aller, il arriveroit infailliblement quelque malheur à leurs Camarades, au-lieu qu'autrement il se faisoit fort de me livrer à eux sans qu'ils courussent aucun risque. Pour cet effet, ils le lâchèrent, en gardant néanmoins son Neveu pour ôtage de sa parole.

Je ne fus pas peu étonné de le voir venir à moi ; il m'aborda d'un air farouche & se saisissant de son fusil que j'avois, & du mien, il me contraignit rudement de marcher devant lui, sans me dire aucune parole, tant il étoit hors d'haleine. Un des trois Sauvages qui avoient voulu me prendre, voyant que je n'allois pas assez vite à sa fantaisie, me donna un coup de bourrade de son fusil sur le dos, qui me renversa par terre, après quoi ils me traînèrent à deux, jusqu'à l'endroit où étoient les autres, qui, par bonheur, n'étoient pas éloignés.

Nous n'y fumes pas plutôt arrivés, qu'ils s'affirent en rond & tinrent un Conseil de guerre à mon sujet. *Antoine* qui

qui composoit ce cercle, leur fit un grand Discours dont voici la teneur, selon qu'il me l'expliqua un peu après & par lequel on verra qu'il ne manquoit pas d'esprit: Il commença par leur faire entendre, „ combien il dé-
 „ ploroit le malheur présent qui alloit
 „ troubler la Paix entre sa Nation,
 „ celle des *François* & celle des *Iro-*
 „ *quois* ". Ce qu'il circonstancia par des frémissemens si bien feints, qu'il seroit impossible à aucun *Européen* de pouvoir les contrefaire. „ Ensuite il
 „ leur représenta: que l'insulte qu'ils
 „ me faisoient, respiroit une vengeance,
 „ ce, qui lui causoit ces frémissemens:
 „ Qu'il mourroit volontiers seul &
 „ dans les plus grands tourmens, si sa
 „ mort étoit capable d'éteindre tant
 „ de feux qu'il prevoyoit devoir tom-
 „ ber sur sa Famille ". *Celui*, disoit-il en me montrant, *que vous voyez devant vous, est le Fils d'un Grand Chef des François, que nous avons promis, au peril de notre vie, de conduire en pleine sûreté & à couvert de toute insulte de la part des Sauvages, jusqu'à Naranzouac. C'est là, où nous esperons*
 nous-

nous-mêmes de voir le Deserteur dont Joseph parle & qui y doit passer selon ce qu'on nous en a dit à Quebec. Comment Joseph, ajoutoit-il, qui ne connoît pas lui-même le Deserteur dont il parle, ose-t-il vous avancer que ce jeune Chef des François, est celui que l'on cherche à Quebec? Que ne dit-il plutôt, que n'ayant point de Pelleteries à vendre, faute d'avoir été à la Chasse comme vous autres, il voudroit, dans l'esperance d'avoir un gain sordide, enlever un Esprit * qui a mis en nous toute sa confiance & que nous devons tous respecter, bien loin de le maltraiter? Si ce jeune Chef passe avec nous dans vos Forêts, poursuivoit-il, c'est autant pour notre Bien public que pour faire arrêter lui-même à Naranzouac, le Deserteur que Joseph croit tenir. Après ce coupfait il doit passer de ce Village chez les Anglois, d'où il traversera le grand Lac pour se rendre en France, où il parlera de grandes affaires dont il est chargé. Quant à ce qui regarde notre utilité commune, je
puis

* C'est ainsi que la plupart des Sauvages nous appellent.

puis vous protester, que tous les Soirs avant de se coucher, il a écrit sur des Blancs differens toutes les hautes Montagnes que nous avons surpassées avec beaucoup de difficulté, afin de les faire couper, dit-il, lors qu'il reviendra chez nous, pour nous ôter la peine de toujours monter & descendre lorsque nous allons à la Chasse, ou que nous faisons des Portages. Bien plus, il pretend que ces Montagnes seront bonnes pour arrêter les Rivières qui sont trop rapides, en leur servant de Dignes de distance en distance pour tranquilliser leurs Courans; ce qui fera beaucoup de plaisir aux Castors qui aiment les Dignes, comme vous savez, pour pouvoir se baigner à l'aise. C'est alors, que nous les tuèrons avec bien plus de facilité, par le moyen de certaines petites cabanes à la Françoisise; que nous pourrons creuser dans ces Rochers, afin de nous y cacher & de les prendre tous vivans. Si les Castors qui sont de petits animaux ont tant d'industrie qu'ils puissent faire des Dignes en renversant de grands arbres, pour quoi les François, qui sont de Vrais Esprits (car c'est ainsi qu'ils nous nomment) & qui surpassent de beaucoup le genie
des

des Castors, pour quoi, dis-je, ne seront-ils pas capables de faire des Dignes bien plus fortes, bien plus belles & plus grandes que celles de ces Animaux; en renversant des Montagnes dont vous savez déjà qu'ils bâtissent leurs cabanes? En un mot: Pensez-y, vous autres Iroquois, il y va de votre intérêt. C'est ainsi qu'il finit lorsqu'il me demanda mes Papiers, qu'il leur donna pour prouver ce qu'il venoit d'avancer. Si ce discours n'est pas à la lettre, je puis assurer, qu'excepté l'arrangement des mots, il est tel, du moins, qu'il me l'a dicté, lorsque j'ai voulu l'écrire sur mon journal.

A peine eut-il cessé de parler, que le plus ancien de ces *Iroquois*, répondit *Gannorbn*, c'est-à-dire, *voilà qui est admirable*; mais ce mot fut dit d'un air si froid, qu'il ne m'eût rien procuré de bon, s'il n'eût été un peu après accompagné d'un *Niaoua*: car il ne faut pas s'imaginer que les Sauvages soient si simples, qu'on leur puisse faire accroire tout ce que l'on veut. Ils écoutent premièrement ceux qui parlent sans les interrompre, & pensent ensuite profondément sur ce qu'on leur

à dit, avant que de rien décider : c'est ce qui fit, qu'ils furent bien un demi-quart d'heure à examiner attentivement tous mes Papiers sans nous répondre.

Cependant *Antoine* y alloit à la bonne foi & tout son discours n'étoit que le fruit de certaines reponses badines que je lui avois faites, lorsque me voyant écrire sur mon journal, il me demandoit à quoi pourroit servir tout ce que j'écrivois. Comme il avoit vu lui-même les *François* faire des choses qui lui étoient incompréhensibles, cela fut cause qu'il ne doutoit presque pas qu'avec le tems ils ne vinssent à bout de tout ce que je lui disois. Mais, ces *Iroquois* qui étoient un peu plus fins que lui, après avoir bien rêvé comment l'on pouvoit faire pour renverser des Montagnes, repondirent en tournant plusieurs fois mes papiers sans dessus dessous, que tout ce que *Antoine* venoit de dire, n'étoit que de pures chimères, pour les tromper; que les *François* étoient bien capables des faire des Dignes; mais non pas de renverser des Montagnes pour en venir à bout; que d'ailleurs
ils

ils ne voyoient que des Chemins & des Rivières sur mes papiers & non pas des Montagnes, ainsi qu'il leur avoit dit ; & il concluoit de là que nous étions trois menteurs.

Cette reponse m'ayant été interprétée, je lui repondis, que les papiers où j'avois dessiné les Montagnes, s'étoient malheureusement perdus dans le dernier Naufrage que je venois de faire ; ce qu'ils pouvoient facilement remarquer par ceux-ci, qui étoient encore tous mouillés ; mais que, comme j'avois bonne memoire, il me seroit facile de reparer ce malheur en les desfinant toutes, aussi-tôt que mon papier blanc seroit sec.

Cette replique me paroissoit les satisfaisant un peu, quand *joséph* qui étoit le plus malin, prenant la parole, me dit au nom de les Camarades : *Tes entreprises sont de valeur, nous le voyons bien, mais nous ne croyons pas ce que tu nous dis. Car si tu étois un Chef envoyé par Onnontio pour de grandes affaires, tu aurois des Gardes avec un blanc, comme on en donne à tes Frères qui viennent parmi nous. Et cela est raisonnable.*
Ainsi

Ainsi nous voyons bien que tu n'es qu'un Otkon. Oui, sans être ami du Manitou, tu ne pourras jamais renverser des Montagnes, c'est à dire, que j'étois un Esprit malin, qui sans le secours du Demon, ne pourroit jamais venir à bout de ce que je leur venois de dire.

Je n'eus pas plutôt compris par Onnontio, (c'est ainsi qu'ils nomment le Gouverneur Général de la Nouvelle France) que je devois avoir un Blanc, c'est-à-dire, un *Passport* ou *Permission*, que je demeurai comme interdit sans leur repondre, ne m'attendant point à une pareille demande de la part de ces Barbares. Mais me ressouvenant que je portois sur moi mes Lettres de *Bachelier & de Licencié ès Droits de la Faculté de Paris*, je les tirai aussi-tôt hors de ma poche où elles étoient empaquetées, & les présentant à ce *Joseph* après les avoir developées, je lui dis: *Tiens, regarde & apprens qu'un ami d'Onnontio & de tous les Chefs François ne peut pas l'être du Manitou, dont ils sont ennemis. Connois-tu presentement tous ces noms? A l'égard des Gardes ou soldats que tu veux dire, sache par moi*

N

de

de la part d'Onnontio, que pour des Raisons secrettes & particulières je n'ai point voulu en avoir. Ne fais-tu pas toi-même qu'aucun François ne passe par ces chemins-ci, parce qu'ils sont trop difficiles pour eux; tant par raport aux Montagnes & aux Rapides qu'il leur faudroit franchir, qu'aux provisions de bouche qu'il leur seroit nécessaire de porter & qui les feroient succomber dans leurs portages? Quant aux Montagnes que tu ne peux pas croire que nous puissions renverser sans le secours du Manitou, sache aussi, que par la vertu seule de notre poudre à canon, non seulement nous sommes capables de les culbuter, mais même de les faire danser en l'air avec toutes vos Forêts & de brûler vos Rivières; ce qui vous extermineroit tous, si nous étions des Esprits mechans. Mais non, Dieu nous preserve d'une telle pensée. Nous sommes trop bons pour vous faire du mal & c'est cette même bonté qui est cause, que j'ai mieux aimé risquer de perdre la vie, en venant seul parmi vous, en qui j'ai mis toute ma confiance, que de paroître en manquer si j'étois venu avec des Gardes.

Ce discours que je prononçai d'un
ton

ton ferme & hardi , joint aux Lettres que je leur avois presentées, fit une telle impression sur l'esprit de *Joseph*, qu'il en pâlit. Il l'interpréta sur le champ mot pour mot à ses Camarades, qui, pendant qu'ils l'écoutoient, avoient toujours les yeux tournés sur moi & leurs doigts sur leur bouche, pour me témoigner leur admiration. A peine eut-il fini, qu'ils crièrent tous, en se levant, & d'un même ton de voix, *Niaoua* : ce qui me fit bien peur, car je ne savoisi pas encore ce que ce mot signifioit.

Pendant que l'un d'eux attachoit mes Lettres au bout d'un aviron, les quatre autres se mirent à danser au tour de moi. J'étois si inquiet, que je tirai plusieurs fois *Antoine* par le bras, pour lui demander ce que vouloit dire *Niaoua*, qu'ils repétoient si souvent & quel seroit le but de cette cérémonie. Mais il étoit si occupé à battre la cadence de leurs chansons par des *Hé, hé, hé*, qu'il ne voulut pas me repondre. A la fin j'appris que *Niaoua* signifioit. *Voilà qui est bien, voilà qui est excellent.* La danse ne finit qu'après que l'on

eut planté en terre, l'aviron où étoient attachées mes Lettres; car alors ils coururent tous les cinq à leurs canots, d'où ils apportèrent chacun un gros Paquet de Pelleteries, qu'ils posèrent au pied de cet aviron. Voici comme ils s'y prirent avant que de les poser.

Premièrement *Joseph* vint m'aborder, & prenant la parole pour ses Camarades, il me parla en ces termes: *Ecoute Claude, comme nous t'avons, mes Frères & moi, offensé, nous venons à toi, te couper les cheveux, la tête, le corps, les jambes & les pieds de cette offense.* Je crus à ces mots, qu'ils alloient me hacher en pièces. Mais ensuite il me dit, en prenant le premier Paquet: *Tiens, voilà avec quoi je retire le coup que tu as reçu sur le dos* (il vouloit dire le coup de bourrade) & après, le laissant tomber par terre, il prit un second Paquet, & cria en le jettant proche de l'aviron: *voilà comme j'essuye la place, par où nous t'avons traîné.* il en fit de même au troisième en disant: *voilà pour ôter toute ta douleur & chasser loin de toi tout sentiment de vengeance.* Pour celui-ci, dit-il, en empoignant le quatrième,

trième, recois-le pour Present que nous te faisons, comme à un grand Chef, que nous honorons & que tous ses liens, & ceux des autres Paquets, puissent te servir à arrêter le Deserteur, qui est la cause que nous t'avons insulté. Enfin, venant au cinquième & dernier Paquet, il ne le ramassa point, mais en lui donnant un coup de pied, il me dit : *Voilà comme celui-là éteindra le feu, que nous avions dessein d'allumer pour te brûler comme un Sorcier.*

J'avouë que je change un peu les mots, car au lieu de celui de Sorcier, il se servit du terme *Oïaron*, qui signifie *Esprit malin*, qui parle aux *Jongleurs*. Defôrte que, si par la fuite il m'arrive de lâcher certains termes ou tours de phrases qui ne conviennent point à des Sauvages, qui souvent se servoient de periphrases, pour pouvoir s'exprimer, ce ne sera que pour éviter un verbiage, qui fatigueroit sans doute le Lecteur. Je me réserve au reste à n'user que d'un stile simple & concis qui reponde à leur pensée, le plus qu'il me sera possible, sans vouloir sortir des bornes de la verité, ni me foucher de les faire parler

avec l'Eloquence , que leur donne le Baron de la *Hontan*. Cet Auteur par cet endroit aussi-bien que par beaucoup d'autres mensonges dont ses ouvrages sont remplis , fait bien voir qu'il ne les a guère connus.

Après que mes Sauvages m'eurent fait ces presens , ils ôtèrent mes Lettres de dessus l'aviron dont j'ai parlé & me les rendirent , de peur qu'elles ne se trouvaissent mouillées par une petite pluye qui commençoit à tomber & nous obligeoit de nous mettre à couvert. Ces Lettres sont de parchemin , à la façon ordinaire. Le sceau qui y est attaché , est de cire rouge apliquée dans une petite boîte de fer blanc , qui pend à un petit ruban verd. D'abord que nous fumes assis à l'abri de la pluye , sous de grands arbres fort épais , j'enlevai les couvercles de ces deux petites boîtes , qui ne furent pas plutôt ouvertes , qu'il n'y eut pas même jusqu'à mes deux *Hurons* , qui n'en prirent la fuite , tant ils avoient peur qu'il n'y eût un *Manitou* ou *Esprit malin* , qui y fut renfermé. Mais m'ayant vu faire un signe de croix sur ces boîtes &

les

les baïſer, ils crurent au contraire, & ſur tout mes deux *Hurons*, que c'étoit peut-être quelques Reliquaires, que j'avois reçûs du Grand Patriarche, pour me preſerver des *malins Eſprits*. C'eſt pourquoi ils s'aprocherent de moi. Mais, quoique je puſſe faire, ils n'oſèrent y toucher, dans l'idée qu'ils avoient que c'étoit une choſe ſacrée.

Comme ils profeſſoient tous, tant bien que mal, la Religion *Catholique Romaine*, ils n'eurent pas plutôt aperçu l'empreinte d'une image de la Ste VIERGE, qu'ils ſe regardèrent tous, & reculant quelques pas, ſe proſternèrent à genoux, en me priant, de leur tenir ces deux Boëtes ouvertes; ce que je fis pendant l'eſpace d'un grand quart d'heure, qu'ils ſe mirent à faire leurs prières & à chanter des Litanies en leur langue. Enſuite ils me demandèrent ſi je les croyois dignes de baïſer ſeulement les deux couvercles? Je leur repondis que oui; qu'ils n'avoient qu'à s'aprocher; & affectant alors un ſérieux Pontifical, je les leur preſentai à tous l'un après l'autre.

Ils les baïſèrent avec toute la véné-

ration que mérite nos plus précieuses Reliques. Il est vrai qu'ils n'en avoient point encore vu, ni n'en verront peut-être jamais de semblables : Car peu d'Avocats, je pense, s'aviseront comme moi, de courir dans ces Forêts, pour porter en Reliques leurs Lettres de *Licence*, parmi des *Iroquois*, qui cependant les trouvent bien bonnes, comme l'on peut voir par cet exemple.

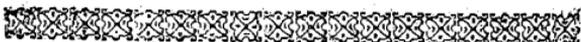
Je ne fus donc pas peu charmé de me voir par bonheur, muni de pareilles Patentes. L'utilité dont elles me furent, est sans doute préférable à celle dont elles me feront jamais en *France*, puisque non seulement elles m'ont sauvé plusieurs fois la vie; mais même qu'elles ont inspiré à mes Sauvages l'idée du monde la plus respectueuse & la plus favorable à mes desseins. Heureux ! dans mon malheur; d'être délivré, par leur moyen, de la crainte d'une mort aussi cruelle, que celle à laquelle je venois d'être destiné. Cette pensée me trouboit encore si fortement l'esprit, que je crois, que sans elle, il m'eut été impossible de ne pas éclater de rire;
sur

sur tout en voyant mes Sauvages s'écrier avec surprise & faire des contorfions aussi risibles pour moi, qu'elles étoient pieuses selon leurs mœurs.

Je voulus refuser tous leurs Présens, en leur disant : que je les remerciois & que je n'en avois pas de besoin. Mais *Antoine* m'en reprimenda, en me montrant que ce n'étoit pas là la manière : Que ces sauvages pourroient se facher de mon refus & s'imaginer que je ne voulois point leur pardonner l'insulte qu'ils m'avoient faite : Qu'il sentoît bien que je n'étois pas en état de leur rendre Présent pour Présent ; mais que, comme ils étoient les coupables, je devois du moins prendre une peau de chaque Paquet, pour leur faire connoître que j'enterrois toute injure. C'est ce que je fis aussi-tôt sans les choisir, afin de leur témoigner mon désintéressement, après quoi je leur donnai à chacun un écu, qu'ils reçurent avec d'autant plus de plaisir, que cette monnoye leur étoit presque inconnue ; car par toute la *Nouvelle France* l'on ne se sert que de Cartes pour commercer entre *François*, & à l'égard

des Sauvages, on donne toujours marchandise pour marchandise.

Je crois que si j'eusse voulu, ces Sauvages m'auroient donné toutes leurs Pelleteries, mais je me contentai de celles que j'avois déjà prises. Elles valloient du moins quatre fois autant que l'argent, que je leur en donnois. Elles consistoient en une peau de Martre, assez noire; une peau d'Ours; une peau de Renard argentée; une de Castor & une autre enfin de Carcajoux si bien tigrée, qu'il étoit impossible d'en voir une plus belle. C'est celle que je conservai le plus long-tems à cause de sa rareté; mais je fus contraint de la perdre comme les autres, ainsi qu'on le verra dans la suite.



C H A P I T R E X I I I .

Enrôlement des Sauvages, lorsqu'ils vont en Guerre; leurs Annales ou manière de compter les Années, & ce qu'ils pensent de la Création du monde.

CEs Sauvages me témoignoiert tant d'amitié & de respect, qu'ils attachèrent

chèrent toutes leurs Pelleteries à des arbres, à dessein de les reprendre en repassant, pour avoir le plaisir de m'accompagner jusqu'à *Naranzouac*. Je voulus m'y opposer; mais, malgré mes résistances, il ne me fut pas possible de les empêcher de me conduire un peu au delà du grand Lac, que nous avions à traverser & d'où je me trouvois détourné de plus de trente lieues, par la faute de mes *Hurons*, qui s'étoient trompés de chemin.

Ils avoient tous autant d'attention pour moi que si j'eusse été un second *Onnontio*. Ils me demandoient de tems en tems si je voulois me reposer; si je n'étois point fatigué; qu'ils me porteroient même s'il en étoit nécessaire. Ils étoient des principaux Guerriers de leur Nation. Le plus âgé d'entre eux étoit *Antoine*, qui me dit, lorsque je lui demandai son âge; *j'ai rattrapé quarante huit fois le jour de ma naissance*. Cette manière de parler est suivant l'usage de la langue Huronne. C'est aussi de cette façon, qu'ils comptent les années du Soleil, en disant, *qu'il a tant de fois rattrapé le point où il recommence son cours*.

Ils

Ils avoient tous une ou plusieurs blessures sur le corps ; ce qui me donna occasion de m'informer d'eux, où, quand & comment ils les avoient reçues & de savoir ainsi amplement, par manière de conversation, de quelle façon ils exercent l'Art militaire.

Ce qui m'étoit avantageux pour en être pleinement informé, c'est qu'ils sont naturellement portés à vanter leurs prouesses, & une chose assez singulière, c'est qu'*Antoine & Nicolas* reconnurent trois de ces *Iroquois*, pour avoir été leurs Adversaires dans plusieurs actions où ils s'étoient trouvés & où ils avoient manqué d'être pris par ces *Iroquois*. Mais comme ils étoient en paix, bien loin de s'en vouloir du mal, ils s'en temoignèrent au contraire encore plus d'amitié, par quelques petits Présens qu'ils se firent réciproquement.

Ils me dirent premièrement qu'on ne pouvoit point être reçu au nombre des Guerriers, à moins qu'on n'eut rattrapé seize fois le jour de sa naissance, & que lorsqu'on l'avoit rattrapé cinquante fois, on étoit dispensé d'aller à *N'Ondoutagette*. Ce mot signifie

La

La Guerre en langue Huronne. Les *Iroquois* l'appellent *Gaskenrhagette* : Qu'ils avoient aussi-bien que les *François* une manière de s'engager, que l'on ne pouvoit pas rompre, à moins que de s'attendre à avoir la tête cassée de même que nous faisons à nos Deserteurs.

Je crus d'abord à ce discours, qu'ils se moquoient de moi. C'est ce qui m'obligea de les prier de ne me point badiner, parce que je voulois en rendre compte à *LOUIS*, lorsque je serois arrivé en *France*. C'est sous ce nom que tous les Sauvages connoissent notre *Auguste Roi*, qu'ils respectent d'autant plus, que *Louis* dans quelques-unes des langues de l'*Amerique Septentrionale* signifie le *Soleil*, qu'ils adoroient autre-fois, & qui se trouve précisément la Devise de notre Monarque, dont le nom retentit aujourd'hui chez eux, comme celui du plus grand Chef de tout l'Univers.

Comme j'avois souvent entendu dire & même lu dans plusieurs Auteurs, que les Sauvages vivoient indépendans les uns des autres, je ne pouvois m'imaginer qu'ils me disoient
la

la verité. Mais *Antoine* dans la piété de qui j'avois beaucoup de confiance; m'affûra avec ferment, qu'ils ne me disoient rien de faux: *J'ai moi-même*, me disoit-il, afin de me persuader, donné six fois des *Buckettes*, dont quelques-unes étoient blanches & noires, & les autres, lorsque j'ai pris le Parti de tes François, étoient peintes de bleu & de blanc; ce que j'ai voulu faire à cause de la couleur de leurs habits. Chaque *Buchette*, ajoutoit-il, étoit de cette longueur, il me montrait la paume de sa main, grosse comme le doigt, & par la figure d'une petite Couleuvre, telle que celle que tu vois sur mon visage, representoit ma *Personne*, lorsque je la donnai au Chef de ma Famille, pour marque de mon Engagement, ou Enrollement, comme tu voudras l'entendre. Les autres *Guerriers* mes *Camarades*, en donnoient aussi chacun une peinte de vermillon, ou de jaune, ou de noir, selon leur fantaisie, & dont la différence des couleurs & marques qui étoit dessus, representoit aussi celles qu'ils avoient sur le corps ou sur le visage & dénotoit ainsi leur personne.

Il me raporta ensuite : „ Que le grand

„ grand Chef de *N'Ondoutagette*, gar-
 „ doit soigneusement ces marques de
 „ leur Engagement; qu'il ne leur ren-
 „ doit, que lorsqu'ils étoient dange-
 „ reusement blessés, & que chaque
 „ Chef de Famille, avoit le pouvoir
 „ de casser la tête à celui des Guerriers
 „ de sa cabane, qui contrevenoit au
 „ dit Engagement: ce qu'il avoit vu
 „ lui-même plusieurs fois arriver, envers
 „ ceux qui vouloient aller en Guerre,
 „ contre la volonté de ces Chefs, ou
 „ qui avoient deserté en chemin, aban-
 „ donnant le Parti dans lequel ils s'é-
 „ toient enrôlés. Et qu'en un mot, de
 „ tout tems le Village étoit en droit de
 „ faire mourir celui, qui, après avoir
 „ levé la Buchette, ne remplissoit point
 „ les obligations de son Engagement”.

Je lui demandai alors, ce que signi-
 fioit *lever la Buchette*? Il me fit enten-
 dre, que comme il ne parloit pas as-
 sez bien François pour pouvoir s'exprimer sur tout cela, il s'attendoit à m'en donner une explication ample & démonstrative, lorsque nous serions proche de notre grand Lac, où nous nous reposerions après avoir tué un peu plus

plus de Gibier, que nous n'en avons; & que dans cet endroit il avoit dessein de me donner un divertissement de Guerre, qui me rejouiroit & serviroit en même tems d'Adieu à ces *Iroquois*, puisqu'ils avoient la bonté de nous y conduire.

Nous fumes six jours avant que d'y arriver, parceque nous ne nous hâtions pas beaucoup. Nous allions toujours en chassant avec l'arc & la flèche, car j'ai oublié de dire que ces Sauvages, ayant passé trois mois à chasser dans ce Canton & usé toute leur poudre, s'étoient fait des arcs & des flèches pour suppléer à ce défaut & s'en servoient encore pour menager le peu qui leur en restoit de celle que *Joseph* leur avoit apporté nouvellement de *Quebec*. Quoiqu'ils soient fort adroits, à tirer de l'arc, selon que je m'en suis aperçu, ils le font infiniment plus, avec le fusil, parce que le coup est plus prête à partir.

Pendant cet intervalle de tems, je m'amusois quelquefois à les entretenir de la puissance & des victoires de nos Rois. Ils m'écoutoient souvent
avec

avec admiration; mais ce n'étoit pas sans me donner quelquefois quantité de dementis, surtout lorsque je leur disois que LOUIS XV. pouvoit mettre six cens mille Combattans sur pied. C'est ce que je tâchois de leur faire entendre par le moyen des petites buchettes, que j'arrangeois comme eux par terre, suivant leur manière de calculer, qui est assez semblable à la nôtre, en ce qu'ils comptent premièrement par leurs doigts, depuis' un jusques à dix & ensuite par dixaine jusqu'à cent. Mais lorsqu'ils arrivent à ce point, ils sont obligés pour ne point fatiguer leur mémoire de se servir de petites buchettes, ainsi que je viens de dire, pour compter jusques à mille; après quoi, disent-ils, tous les autres calculs sont incompréhensibles. C'est pourquoi ils s'écrièrent lorsque je voulus monter plus avant & me dirent en propres termes: *Tu en as menti. * Ne vois-tu pas que ce nombre est plus grand qu'il n'y a de feuilles aux arbres dans nos Forêts?*

Nous

* Quand les Sauvages parleroient à un Roi, ils s'exprimeroient de cette façon.

Nous voulons bien te croire, en ce que tu nous dis que LOUIS est le plus grand Chef des Terres qui sont au delà du grand Lac : Mais s'il peut mettre seul, quatre mille Guerriers, contre le grand Chef des Anglois, n'est ce pas assez ? Tiens je t'accorde encore ces vingt buchettes, (elles composoient, jointes avec les autres, six mille hommes) crois-moi, c'est beaucoup, & même je ne croirai jamais qu'il puisse avoir tant de Guerriers, sans le secours des autres Chefs ses Alliés. Ils s'imaginent que le Roi de France, ne peut pas avoir d'autres Guerres, que contre le Roi d'Angleterre, qu'ils regardent aussi comme un Puissant Chef & le seul capable de lui résister.

Les Sauvages comptent les années folaires par les Hivers. Ils diront par exemple : „ Il y a tant d'Hivers „ que j'ai rattrapé le jour de ma „ naissance ; que j'ai vu ce-ci, ou que „ j'ai fait cela. ” Ils comptent aussi, de cette façon, toutes les choses qui se sont passées depuis long-tems, sans s'embarasser de leur durée ; parce qu'en ce cas, le nombre ou la supputation des mois lunaires les embarrasseroit. Quand
au

au contraire il s'agit d'un terme assez court; de prendre leurs mesures pour leurs voyages de Guerre, de Chasse, ou de Pêche; pour leur Rendez-vous, le tems de leur retour, &c. alors ils comptent par les Lunes & par les Nuits, c'est pourquoi ils disent fort bien, *Skarakouat*, qui signifie un mois solaire, ou *S'Onennitat* qui signifie un mois lunaire.

Les noms des quatre Saisons, sont fixés chez eux par les differens effets qui y repondent. Les Nations qui sont presentement sédentaires dans la *Nouvelle France*, comme les *Hurons* & les *Abenakis*, designent leurs mois par les semences, par les differens degres de la hauteur des bleds, par les recoltes, &c. Mais les Nations errantes comme les *Iroquois*, les *Algonkins* & les autres, ont des circonstances particulières à chaque Lune, qui déterminent les noms qu'elles lui donnent; par exemple, ils appelleront le mois de *Mars*, la Lune aux *Vers*, parce que ces animaux ont coutume de sortir dans ce tems-là des creux des arbres où ils se renferment pendant l'Hiver; celui d'*Avril*, la Lune

aux *Plantes*, ou aux *Trites*; le mois de *Mai* la *Lune* aux *Hirondelles*: ainsi du reste; de sorte que nous pouvions fort bien dire en arrivant à *Naranzouac*: Nous sommes partis de *Quebec*, le 15. de la *Lune* aux vers & arrivons chez vous le 25. du mois aux *Trites*.

Ils ne savent ce que c'est, que de distinguer les semaines, ni les jours en heures réglées; ils n'ont que quatre points fixes, le lever du *Soleil*, le midi, le coucher & la mi-nuit, mais ils suppléent aux défauts des horloges, par une attention pratique très exacte; car de leur naturel ils sont si peu distraits, qu'à quelque heure que ce soit du jour, ils marquent à peu près du doigt le point où le *Soleil* doit être, quoique le tems soit couvert.

Les *Iroquois* & les *Hurons* ont une manière de compter, qui vient du stile de leurs *Conseils*. Comme ils les tiennent ordinairement la nuit, ce tems ou cette nuit, leur sert d'*Epoque* certaine pour calculer les années, qu'ils peuvent facilement retenir, par rapport aux differens colliers de porcelaine dont on s'est servi dans ce *Conseil* pour

y traiter les affaires ; c'est pourquoi il les gardent précieusement.

Ils font si peu d'attention à quelques jours de plus ou de moins dans une année, que c'est bien à tort que le Baron *de la Hontan* ose avancer, que les *Otaouas*, les *Outagamis*, les *Hurons*, les *Sauteurs*, les *Illinois*, les *Oumamis* & quelques autres Sauvages font si exacts, à ce qu'il pretend, dans leurs calculs, que leurs années font composées de douze mois lunaires synodiques ; avec cette difference, qu'au bout de trente Lunes, ils en laissent toujours passer une surnumeraire, qu'ils appellent la Lune perduë & qu'ensuite ils continuent à l'ordinaire. Les Sauvages ont un peu trop peur de se fatiguer l'esprit, pour s'amuser à y regarder de si près. Et si de quatre ans en quatre ans il y a un jour de plus, c'est, je crois, ce qui les embarasse très peu. Comme le remarque fort bien le Père *Lafitau* : si les Peuples les plus policés de l'Amérique, n'avoient pas cette exactitude, à combien plus forte raison les Barbares ! La science des *Mexiquains* & des Habitans du *Perron* même, étoit très bornée sur ce point.

Les Annales des Sauvages n'étant pas beaucoup chargées, faute d'avoir l'usage de l'écriture, leur Chronologie ne se sent point des erreurs, qui pourroient se trouver dans leurs supputations & n'est pas troublée de la revolution de plusieurs Siècles. Ce n'est pas qu'ils n'ayent des Epoques marquées & une manière de conserver la mémoire des événemens historiques & des choses qui méritent le plus d'être remarquées: Car outre ce que je viens de dire des *Iroquois*, des *Hurons* & de ceux qui traitent les affaires par les colliers de porcelaine, tous les Sauvages ont encore une sorte d'Annales marquées par certains nœuds. Mais ces Chroniques sont bien bornées & fort imparfaites. Au reste, on ne peut rien savoir de leur origine. Ils ont cependant une espèce de Tradition sacrée qu'ils ont soin d'entretenir: mais cette Tradition, passant de bouche en bouche, se trouve si altérée, qu'elle dégénère entièrement en Fables si absurdes, qu'elles devroient sembler ridicules à leur Posterité.

Voici ce que les *Iroquois*, qui ne sont pas encore aujourd'hui bien convertis
dans

dans le Christianisme racontent de l'Origine de la Terre & de la leur, tel que le raporte le R. P. *Lafitau*.

„ Au commencement il y avoit, disent-
 „ ils, six hommes (les Peuples du *Bresil*
 „ & du *Perou* conviennent d'un pareil
 „ nombre) D'où étoient venus ces hom-
 „ mes ? C'est ce qu'ils ne savent pas.
 „ Il n'y avoit point encore de Terre ;
 „ ils erroient au gré du vent ; ils n'a-
 „ voient point non plus de Femmes &
 „ ils sentoient bien que leur race al-
 „ loit périr avec eux. Enfin ils appri-
 „ rent, je ne sai où, qu'il y en avoit
 „ une dans le Ciel. Ayant tenu Con-
 „ seil ensemble, il fut resolu que l'un
 „ d'eux nommé *Hogouabo*, ou le *Loup*
 „ s'y transporterait. L'entreprise pa-
 „ roissoit impossible mais les Oiseaux
 „ du Ciel, de concert ensemble, l'y en-
 „ levèrent en lui faisant un siège de
 „ leur corps & se soutenant les uns les
 „ autres. Lorsqu'il y fut arrivé, il at-
 „ tendit au pied d'un arbre que cette
 „ Femme sortit à son ordinaire, pour
 „ aller puiser de l'eau à une Fontaine
 „ voisine du lieu où il s'étoit arrêté.
 „ La Femme ne manqua pas de venir

„ selon sa coutume. L'homme qui
 „ l'attendoit, lia conversation avec elle
 „ & il lui fit un Présent de graisse
 „ d'Ours, dont il lui donna à manger;
 „ Femme curieuse, qui aime à causer
 „ & qui reçoit des Présens, ne dispute
 „ pas long-tems la victoire. Celle-
 „ ci étoit foible dans le Ciel même.
 „ Elle se laissa seduire. Le Maître du
 „ Ciel s'en aperçût, & dans sa colère
 „ il la chassa & la precipita. Mais
 „ dans sa chute la Tortuë la reçut
 „ sur son dos, sur lequel la Loutre &
 „ les Poissons, puisant de l'argile au
 „ fond des eaux, formèrent une petite
 „ Ile, qui s'accrut peu à peu & s'étendit
 „ dans la forme où nous voyons la
 „ Terre aujourd'hui. Cette femme
 „ eut deux Enfans qui se battirent ensemble;
 „ ils avoient des armes inégales,
 „ dont ils ne connoissoient point la force.
 „ Celles de l'un étoient offensives & celles
 „ de l'autre n'étoient point capables de nuire,
 „ desorte que celui-là fut tué sans peine.

De cette Femme sont descendus tous les autres Hommes par une longue suite de générations & c'est un événement

ment aussi singulier, qui a servi, disent-ils, de fondement à la distinction des trois Familles Iroquoises & Huronnes, du *Loup*, de l'*Ours* & de la *Tortue*; lesquelles dans leurs noms, sont comme une tradition vivante, qui leur remet devant les yeux leur Histoire des premiers tems. Mais au travers de cette Fable, toute ridicule qu'elle est, on croit entrevoir la vérité, malgré les ténèbres épaisses qui l'enveloppent. En effet en approfondissant un peu, on y démêle la Femme dans le Paradis terrestre, l'arbre de la science du bien & du mal, la tentation où elle eut le malheur de succomber, que quelques Libertins croient être un Pêché de la chair. On y découvre la colère de Dieu, chassant nos premiers Pères du lieu de Délices où il les avoit placés, & qui pouvoit être regardé comme le Ciel, en comparaison du reste de la Terre, laquelle ne devoit plus leur produire d'elle-même que des ronces & des épines. Enfin on y croit voir le meurtre d'*Abel*, tué par son frère *Cain*.

Les Sauvages en général, ont aussi

tous quelque connoissance d'un Déluge Universel. Quelques-uns-même, à ce qu'ont rapporté plusieurs Missionnaires, sont persuadés, que, de la même manière que le Monde a été submergé par les eaux du Déluge, il doit aussi périr à la fin des tems par le feu, qui doit le consumer entièrement. Tous les Sauvages sans exception, disent aussi qu'ils sont étrangers aux Pays qu'ils habitent.

Les *Iroquois Agniés*, avec qui j'étois alors, assurent qu'ils errèrent long-tems sous la conduite d'une Femme nommée *Gaibonarioski* : que cette Femme les promena dans tout le Nord de l'*Amerique*; & les fit passer au lieu où est située maintenant la Ville de *Quebec*; mais ayant trouvé tous ces Pays trop inégaux & peut-être trop incommodes à cause du froid, elle s'arrêta enfin à *Agnié*, dont le climat lui parut plus tempéré & les Terres plus propres à être cultivées. Elle distribua ensuite ces Terres pour les travailler, & fonda ainsi une Colonie, qui s'est toujours maintenue depuis. Voilà ce que les *Agniés* racontent de leur Origine parti-

ticulière, qu'ils veulent être un peu différente de celle des autres quatre Nations *Iroquoises*; car ils ne prétendent point être compris sous le nom d'*Agonnonsonni*, ou de *Faiseurs de Cabanes*, qu'on donne aux autres. Je n'en fais point la raison. Cependant les *François* & les autres Nations Sauvages ne les distinguent point; & généralement sous le nom d'*Iroquois* ou d'*Agonnonsonni*, on comprend cinq Peuples qui parlent autant de Dialectes différentes d'une même langue.

Ils sont placés dans cette partie de la *Nouvelle France*, située à l'Est des Lacs, par où passe le Fleuve *St. Laurent* & qui est bornée par la *Nouvelle Yorck* & par les autres terres des *Anglois* & des *François*. C'est pourquoi ceux avec qui je me trouvois, étoient éloignés de leur Village de plus de cent cinquante lieues. Mais ce n'étoit pour eux qu'une bagatelle, puisqu'ils font ce chemin avec plus de sang froid & moins de souci qu'un *Parisien*, qui voudroit aller depuis *Paris* jusqu'à *Pontoise*, ou qu'un *Hollandois* qui iroit depuis *Amsterdam* jusques à *Rotterdam*.

Ils

Ils étoient venus dans le lieu où je les ai trouvé à cause de la chasse des Castors.

On distingue ordinairement les cinq Nations *Iroquoises*, en Supérieures & inférieures. Les Supérieures sont les *Tsonnontouans*, les *Goyogouens* & les *Onnontagués*. Elles ne sont pas fort éloignées du Lac *Frontenac*. Ces Peuples *Iroquois*, sont très avantageusement situés. Leur Pays est beau & fertile, mais les Chevreuils & les Dindons leur manquent aussi-bien que les Poissons; car leurs Rivières n'en portent guère, de sorte qu'ils sont obligés de faire leurs Pêches dans les Lacs & de les boucaner ensuite pour les pouvoir garder & transporter à leurs Villages. Ils sont obligés aussi de s'écarter de leurs terres pour aller à la Chasse aux Castors durant l'Hiver. Les Nations *Iroquoises* inférieures, sont les *Agnés* & les *Onnejours*. Ces cinq Peuples, malgré leurs différens sujets de jalousie, se sont toujours tenus bien unis, & pour marquer leur union, ils disent qu'ils ne composent qu'une seule Cabane, que nous nommons *La Cabane Iroquoise*.

Pour

Pour revenir donc à mes Sauvages, il ne faut pas s'étonner s'ils ne pouvoient pas comprendre que Louis XV. pût mettre six mille hommes sur pied, puisque toute la Nation *Iroquoise*, que je viens de nommer ; & qui s'est renduë formidable, non seulement à tous ses Voisins, mais même jusque chez les Nations les plus reculées de toute l'*Amerique Septentrionale*, où son nom encore aujourd'hui imprime la terreur : puisque cette Nation, dis-je, si bien unie, n'a jamais pu mettre sur pied guère plus de trois mille Guerriers. Cela ne paroîtra pas surprenant à ceux qui ont déjà quelque connoissance du vaste Continent dont je parle, qui est habité par bien plus de différentes Nations, mais bien moins nombreuses, que celles qui sont en Europe.

Chacune de ces Nations en particulier est reduite à un petit nombre de Villages? Plusieurs-même n'en ont qu'un seul ; desorte que quelques-unes ne sauroient fournir jusques à trente Guerriers. En second lieu, elles occupent des Pays immenses, de sombres Forêts ou des Terres incultes & sont très é-
loi.

loignées les unes des autres. Cela fait que le chemin est compté pour rien dans ces vastes Solitudes, & qu'un voyage de sept ou huit cens lieues, y est regardé comme une bagatelle. D'ailleurs les petites Nations, qui, étant au voisinage les unes des autres, devroient se défendre mutuellement, ne s'entendent pas assez entre elles, à cause de leurs differens sujets de jalousie; ou ne sont pas assez à portée, quoique voisines, de se prêter la main en cas de surprise, contre un Ennemi plus redoutable, qui est à leurs portes lorsqu'il est le moins attendu.

Pour résister donc à cet Ennemi commun, elles sont obligées de faire alliance avec les Nations qui sont à l'autre extrémité de l'*Amerique Septentrionale*, & les affoiblissent ainsi en les obligeant à diviser leurs forces. D'un autre côté, comme la passion la plus dominante des Sauvages, a de tout tems été de faire la guerre, & qu'ils ont toujours traité de la manière la plus cruelle leurs Ennemis, qu'ils tâchent le plus souvent d'attraper par surprise, il n'est pas étonnant que ces Barbares se soient détruits
les

les uns & les autres, & que toutes ces Nations n'ayent pas pu se multiplier.



C H A P I T R E X I V .

Ces Iroquois engagent l'Auteur à porter ses Lettres au bout d'un bâton. Description d'un Lieu, où les Sauvages prétendent que les Vents sont enfermés: Rencontre qu'ils y firent d'un monstrueux Serpent & de plusieurs autres choses qu'ils y trouvèrent; entre autres, d'une Hache de l'ancienne façon des Sauvages.

Après avoir traversé de suite trois endroits, que je puis bien nommer trois petits Lacs, qui formoient une figure ovale toute bordée de grands arbres, nous arrivâmes enfin par le moyen d'une petite Rivière fort agréable, sur le bord de ce fameux Lac dont j'ai déjà parlé. J'ai eu beau leur en demander le nom, je n'ai pu en savoir d'autre, sinon qu'ils l'appelloient *Ottonaki*. Je ne l'ai point vu sur aucune

ne Carte. Suivant ce qu'ils m'ont dit, qu'à le traverser en droite ligne, il étoit bien aussi long que tout le chemin que nous avons déjà fait depuis *Quebec*, je puis juger qu'il doit avoir au moins deux cens lieues de circuit. Je m'imaginerois être sur le bord de la Mer. Un petit vent qui y regnoit ne laissoit pas que de l'agiter; c'est pourquoi nous jugeâmes à propos d'attendre qu'il fut cessé.

Pendant ce tems nous nous amûmes à tirer sur des Dindons sauvages, que nous aperçûmes dans des arbres, qui étoient sur le bord de ce Lac. Ils voloient par bande & de branche en branche. Nous en tuâmes quatorze, qui fervirent à nous faire faire un long repas après avoir traversé le Lac; car en cet endroit nous fumes assez sobres pour nous contenter de manger entre huit que nous étions, un Ours de la grosseur d'un Ane avec deux Eturgeons, que nous avons harponnés à l'embouchure des petits Lacs dont je viens de parler. Ces deux Poissons avoient bien chacun dix pieds de long.

Mes deux *Hurons* avoient des Bat-
te-

te-feux ou Briquets tels que nous en avons en *Europe*, & ils s'en étoient servis jusques alors pour allumer leur pipe ou faire du feu par le moyen du *Tondre*, qui est une espèce de bois sec ou pourri, que l'on trouve assez communément dans toutes ces Forêts; mais dans l'endroit où nous étions, nous n'en trouvions pas: ce qui fut cause que je vis une assez plaisante manière d'allumer du feu. Un des Sauvages *Iroquois*, avoit deux petits morceaux de bois de Cèdre fort légers. L'un de ces deux morceaux étoit plat & rempli de petits trous, & l'autre étoit rond. Il mit le premier entre ses deux cuisses, afin de le tenir plus ferme; & insérant le second dans l'un de ses trous, il le tourna avec tant de promptitude, en le pressant entre ses mains, qu'il en tomba quantité d'étincelles de feu sur quelques petites plumes duvetées de nos Dindons, qu'il avoit mêlées avec des herbes sèches, pour recevoir la petite pluie de feu, qui devoit fortir de ces bâtons. Ce qui nous donna la facilité de faire un grand feu, & de faire cuire notre Ours, moitié bouilli, moitié roti,

P aussi

aussi bien que nos Eturgeons.

Le vent, au lieu, de diminuer commençoit à devenir plus violent. C'est ce qui fit, que, pendant que notre diner cuisoit, mes Sauvages tinrent un Conseil entre eux à ce sujet ; lequel étant fini, ils me deputèrent *Antoine*, qui vint me dire de leur part: *Ecoute, Claude, nous te prions moi & mes Camarades, de nous donner à chacun un petit morceau du Blanc qui tient à la MERE DU GRAND ESPRIT, que tu as sur toi. Car vois-tu ! sans cela nous ne pouvons point passer sur cette eau.* Ensuite il me montra près de nous, quatre petites Montagnes entre lesquelles, me disoit-il, habitoit un *Esprit malin*, qui y tenoit renfermés les bons & les méchants Vents: Que ce *Manitou*, avoit quelquefois la malice de lâcher les méchants, qui leur portoient beaucoup de dommage & les faisoit souvent périr. Mais que, comme cet *Esprit* leur avoit quantité de fois joué de mauvais tours, malgré les Présens qu'ils lui avoient faits, ils avoient résolu de ne plus rien lui donner. C'est pourquoi ils avoient recours à mes Reliques & me suplioient de ne
les

les leur point refuser. Je lui repondis ; que je lui accorderois volontiers sa demande ; mais que j'avois peur , que mes Lettres , ou plutót mes Reliques , car ils les prenoient pour telles , ne se trouvaissent offensées , si je les mutilois de cette façon ; qu'il devoit bien concevoir qu'un homme à qui l'on coupe quelques membres , perd beaucoup de sa force ; qu'il en étoit de même de mes Reliques , qui étant ainsi de figurées , perdroient beaucoup de leur vertu : qu'au reste , j'étois prêt à faire tout ce qu'ils voudroient.

Il s'assit à côté de moi & après avoir un peu rêvé sur ma réponse , il me dit : *Voilà qui est bien , Claude , tu as raison. Ce que tu m'as dit est d'importance : mais ma mémoire me pousse à te dire , que Notre Pere Richer (c'est le Missionnaire Jésuite qui est encore présentement à Lorette) nous fait porter quelquefois des Saints & des Saintes autour de nos Cabanes , pour en chasser , dit-il , les Esprits malins , qui empêcheroient de croître notre bled d'Inde. Crois-moi , mets aussi les Saintes images , que tu portes dans ton habit , au bout d'un*

bâton que je te donnerai & que tu porteras toi-même, dans cet endroit où nous te suivrons, pour en chasser bien loin ce Manitou qui y demeure. Fort bien, lui dis-je, j'y consens. Aussi-tôt il m'alla couper dans le bois une perche, ou bâton, au bout duquel j'attachai mes *Lettres*, de façon qu'en y passant simplement leurs rubans l'un sur l'autre, ma Lettre de Licence recevoit de son côté le sceau de celle de Bachelier, sur laquelle de l'autre côté retomboit le sien.

Mes Sauvages les regardoient avec autant d'admiration, que si elles eussent été faites exprès pour être portées de cette manière; c'est ce qu'ils me témoignent par leur *Gannonon, Hé, hé*, qui signifie: *Oh, que voilà qui est admirable!*

Avant de porter cette espèce de Bannière, je leur en présentai les Sceaux, qu'ils me demandoient à baiser; sur quoi une envie de rire inexprimable s'étant emparé de mes sens, surtout lorsque je les entendis entonner dévotement leurs Hymnes, il me fut impossible de ne pas éclater. Mais en-
suite

fuite, lâchant bride à mes éclats, je les terminai d'une telle façon, en levant les yeux au Ciel, que je leur fis comprendre, que je ne pouvois m'empêcher d'exprimer la joye que j'avois, d'avoir affaire à de si bons Chrétiens ; ce qui leur fit plaisir.

Nous partimes donc en Procession vers ces quatre Montagnes. *Antoine* & *Nicolas* marchaient à mes côtés ; tenant chacun une hache à la main. Je n'oublierai pas de dire que l'un d'eux ayant une couverture trouée par le milieu, me la mit dans le cou en forme de Chasuble. *Joseph* suivoit seul derrière moi, pas à pas, tenant d'une main son arc & de l'autre trois flèches ; les quatre autres *Iroquois*, tenoient le devant, deux à deux & avançaient gravement, portant tous leur fusil en forme de cierge ; ou pour mieux dire, à la manière dont les Soldats présentent les armes en *Europe*. Tel étoit donc l'ordre que nous observions dans notre marche, les uns chantant toujours & les autres repondant, lors qu'arrivant enfin à l'entrée de ce redoutable lieu, nous nous trouvâmes obligés d'inter-

rompre notre Proceſſion en descendant un à un, & même avec bien de la peine.

La place de cette profondeur forme dans ſon étendue une figure octogone aſſez bien faite, par le moyen des quatre petites Montagnes eſcarpées qui la ceignent. Elle peut avoir environ cent toiſes de circonférence, & on n'y peut entrer que par l'endroit où nous venions de deſcendre. A côté de cette entrée, j'apperçûs la figure d'un Ours fort mal deſſiné avec du charbon & du rouge, au tour duquel étoient empreints dans le Roc quelques caractères hiéroglyphiques, dont les uns reſſembloient un peu aux écritures *Chinoiſes* & quelques autres à notre *Huit* de chiffre. Nous paſſâmes par devant ce vilain portrait, ſans nous y amuſer; & continuant à marcher proceſſionnellement, nous fîmes premièrement le tour de ce Lieu, ſans faire aucune paufe. Enſuite, au lieu de recommencer un ſecond tour, nous traversâmes en ligne directe toute cette Aire, pour aller nous arrêter vis à vis d'un gros Buifſon, au pied duquel nous avions déjà paſſé. Le

Le Rocher dans cet endroit, quoiqu'escarpé, formoit naturellement une bosse, qui representoit assez distinctement, en bas relief, la Figure d'un Dragon ailé d'une grandeur énorme. On pouvoit facilement reconnoître la tête, les yeux & le cou de ce prodigieux Monstre; mais son corps étoit si matériel, qu'on ne pouvoit y rien comprendre que de loin; ce qui me fait croire que cet ouvrage grossier est plutôt un effet du hazard ou du tems, que de l'art d'aucun Sauvage.

A peine fumes-nous arrivés au pied de cet endroit, qu'un monstrueux Serpent, de la grosseur de la jambe, nous y voyant arrêtés & nous entendant hurler plutôt que chanter, fortit sa tête hors de ce gros Buisson, où il étoit caché & couché comme un rouleau de tabac. Mes Sauvages, avant qu'il eut déployé tout son corps, s'imaginoient déjà que c'étoit le *Manitou*. C'est pour quoi ils se sauvèrent, & sans me donner le tems d'en faire de même, se rangèrent tous derrière moi, où ils me seroient de si près, qu'il ne m'étoit pas possible de remuer de ma place. J'é-

tois étourdi de leurs hûrlemens. L'un me Crioit aux oreilles *Houë* : *ba, ba!* L'autre; *jette la MERE DU GRAND ESPRIT*. L'autre, *Agriskoué hé, hé, hé!* L'autre enfin : *Ton blanc là! Ton blanc là!* Ce dernier m'étourdiffoit plus que tous les autres & me secouoit si fortement le bras, que, le ruban de mes Lettres venant à casser, je vis tomber mes Reliques précisément sur la queue de ce Serpent. Je ne sai s'il en alla plus vite, mais ce qui est de certain, c'est qu'il commençoit à grimper au Rocher & gagnoit déjà une fente qui étoit au dessus de cette affreuse Figure, quand je fis signe à mes *Iroquois*, de tirer dessus. Ce qu'ils n'auroient jamais osé faire, craignant, que, comme c'étoit un *Esprit*, leurs coups ne fussent inutiles.

Ce Monstre épouvantable, criblé de plomb, tomba aux pieds de *Joseph*, qui étoit à mes côtés. Comme il avoit la vie fort dure, il se dressoit déjà en faisant d'horribles sifflemens, pour s'élan- cer sur lui ou sur moi, lorsque je lui déchargeai sur le corps un grand coup de mon bâton *Porte-reliques*, qui le fit
tom-

tomber, mais dont il se relevoit avec plus de furie, quand *Joseph*, reculant quelques pas, lui décocha une de ses flèches si adroitement, qu'elle lui traversa le cou & le corps. Mes *Hurons*, à la faveur de ce coup, achevèrent de le tuer en lui coupant la tête avec leurs haches; ce qui n'empêcha pas, que le corps étant séparé de la tête, ne fit encore quantité de saut prodigieux en l'air & ne cherchât à nous attraper. Pendant tous ces sauts & ces bonds mes Sauvages en courant çà & là, crioient tous à gorge déployée: *Ta, ta, ta, Manitou nipouin*. C'est comme qui diroit: *Bon, bon, bon, le Diable est mort*.

Il est à remarquer, que ce Serpent n'avoit pas branlé la première fois que nous avions passé proche de lui, tel bruit que nous eussions fait, & que nous ne l'aurions peut-être pas vû, si nous ne nous y fussions arrêtés. Il n'y avoit dans toute cette Aire, que ce seul Buisson. Le reste de l'étendue de la place étoit assez propre, puisqu'en beaucoup d'endroits il n'y avoit ni mousse ni herbe. Nous y trouvâmes quelques

peaux de Castors, de Martres & d'autres animaux; mais elles étoient si endommagées par les injures du tems, qu'elles ne se trouvoient plus bonnes à rien. Nous y ramassâmes quelques plumes de differens Oiseaux rares & des coquillages de toutes espèces, précieux par la vivacité de leurs couleurs. Nous y trouvâmes aussi de belles & bonnes flèches, des arcs, des carquois ornés de plumes de Porc-Epics, dont la peinture & le travail étoient charmans; de la poudre dans des cornes de Beufs, des balles de plomb, du tabac, des couteaux, de grands & de petits cysseaux & quantité d'autres bagatelles dont le détail seroit peut-être ennuyeux, mais entre lesquelles se trouva une chose assez plaisante pour moi. C'étoit une Hache de la façon ordinaire, dont se servoient anciennement les Sauvages, avant l'arrivée des *François* dans l'*Amerique*.

Cette Hache étoit d'une pierre noire, peu cassante & de la figure à peu près, de nos haches de fer ou de nos coins à fendre du bois. Elle étoit un peu pefante; & son manche, qui pouvoit

voit bien avoir trois pieds de long, étoit gros, mal fait & tout pourri. Il tenoit comme colé à cette pierre, qui y avoit été inferée d'une manière que je n'aurois jamais pu comprendre, si mes Sauvages ne me l'eussent expliquée. Ils me dirent que ceux qui avoient fait une pareille hache, avoient premièrement aiguisé cette pierre sur une autre pierre; ce qui leur avoit coûté beaucoup de tems avant que de la rendre tranchante: qu'ensuite, avec un couteau aussi de pierre, ils avoient fait une fente à un jeune arbre dans laquelle ils avoient inferé cette pierre-ci & laissé pendant plusieurs années, jusqu'à ce que l'arbre croissant, eut eu la force de la bien serrer, afin qu'elle se trouvât tellement incorporée dans son tronc, qu'il fut impossible de l'en arracher.

De-là on peut voir que la vie d'un Sauvage n'étoit pas toujours suffisante pour bien emmancher une hache, puisqu'il lui falloit tant de préparation avant que de la mettre en état de service. C'est ce qui fait qu'encore aujourd'hui de pareils morceaux, se trouveroient-ils même brutes & imparfaits, font

font confervés par les Enfans comme un héritage précieux, dans lequel ils admirent le beau genie ou l'esprit fubtil de leurs Pères, dans un fi bel ouvrage.

Cette forte de Haches ne me paroiffoit guère capable de pouvoir couper de gros arbres; auffi les Sauvages ne fe donnoient-ils pas cette peine: car aujourd'hui-même, quoiqu'ils ayent des Haches de fer bien acérés, que les *Euro péens* leur ont aportées, ils ne semblent pas beaucoup profiter de leur utilité, puis qu'excepté les *Hurons* & les *Abenakis*, qui fuivent notre exemple, les autres Nations s'arrêtent toujours à leur ancienne methodé, qui eft de cerner les arbres, de les dépouiller de leur écorce, afin de les faire mourir & de les laiffer fecher fur pied. Quand ils font secs ils les abbatent en appliquant le feu au bas du tronc & le minant peu à peu avec des tifons qu'ils ont foïn d'entretenir & de rapprocher. Ils les coupent par billes, en brulant de la même manière, de diftance en diftance, le corps de l'arbre qui eft renverfé. Pour ce qui eft des fouches qui reftent en terre, ils les laiffent pourrir,

rir, & les arrachent ensuite facilement.

Mes Sauvages étoient si scrupuleux, que sans moi ils n'auroient jamais osé toucher à toutes ces choses. J'avois beau leur dire de les prendre; que le *Manitou* n'en avoit plus besoin, puis qu'il étoit mort ils secouoient la tête & n'en vouloient rien faire. Ce ne fut qu'après que mes Reliques les eurent touchés pièce à pièce qu'ils entreprirent de les ramasser. Les couteaux & les ciseaux étoient rouillés; mais la poudre étoit assez bonne, excepté que nous étions obligés d'en mettre double charge, pour la faire pousser. Ils partagèrent entre eux tous ces Dons profanes, desquels je ne me réservai qu'une paire de ciseaux & un petit miroir de poche, dont l'emboitement de fer blanc ressembloit fort à celui de mes Reliques.

Ce-ci fait bien voir la simplicité de ces pauvres Barbares, qui donnoient souvent dans cet endroit tout ce qu'ils avoient de plus précieux au *Manitou* des Vents, parce que, disoient-ils, il n'étoit qu'un méchant, qui avoit l'esprit

prit gâté & se plaisoit dans le désordre, au-lieu que s'il eut été un bon *Manitou*, ils ne lui auroient rien donné. A quoi bon, m'ajoûtoient-ils, faire des Présens à un *Esprit*, qui ne nous veut que du bien? Ne seroit-ce pas lui faire injure? puisque, pour lui faire plaisir, nous lui déplairions en ce que nous nous ferions du tort.

Les Sauvages ont plusieurs lieux de cette façon, situés ordinairement sur le bord des grands Lacs. Comme leurs Canots sont minces, légers, capables de tourner au moindre vent & de les faire périr, il ne faut pas s'étonner si leur superstitieuse croyance, les a conduit jusqu'au point de leur faire faire des Présens au méchant *Manitou*, afin qu'il ne leur fit pas de mal ou ne les submergeat point, quand ils seroient sur ces Lacs.

J'ai ouï dire à plusieurs *Canadiens*, qui avoient voyagé au dessus de *Montreal*, que dans les commencemens de la Colonie, lorsque les *François*, s'étoient trouvés dans de pareils endroits, ils en avoient enlevé ce qu'ils avoient trouvé de meilleur, en y laissant malicieu-

cieusement en la place , ce qu'ils avoient de plus mauvais ou de plus mal propre. Les Sauvages passant par-là , étoient si irrités d'y trouver leurs excréments , qu'ils faisoient des imprécations épouvantables contre les *François*. Ainsi malheur au premier Misérable qu'ils pouvoient attraper ; car pour lui faire expier cette offense , faite à leur *Manitou* , il n'y avoit pas de cruautés qu'ils n'exercassent sur sa peau.

Le Serpent que nous venions de tuer , avoit douze pieds de longueur , la tête presqu'aussi grosse que celle d'un Enfant , mais plus longue ; sa gueule étoit garnie de deux rangées de dents fort pointus ; sa langue en forme de dard avoit bien un pied & demi ; & son col étoit couvert de poil.

Nous ne nous donnâmes pas la peine de le transporter ailleurs. Nous traînâmes seulement son corps au milieu de cette Place , où , par mon conseil , après avoir été condamné à être brûlé , sa sentence fut exécutée sur le champ. Il fut donc jetté dans un grand feu que nous fimes exprès du Buisson même , qui lui avoit servi de retraite.

Nous

Nous n'en gardâmes que la tête qu'ils mirent au bout de mon bâton, en forme de Trophée. Pendant que les uns tisonnoient le corps, les autres par un mouvement de colère, qui me faisoit rire, s'avifèrent de grimper au Rocher & d'y casser celle du Dragon dont j'ai parlé, de laquelle ils jetèrent aussi les morceaux dans le feu: & ainsi finit, sans autre cérémonie, cette Scène Tragico-comique.

Il y a beaucoup de Serpens dans l'*Amerique*. Ces animaux se retirent ordinairement dans des endroits pierreux & ils incommoderoient beaucoup les Sauvages par leurs morsures, s'ils ne savoient y porter remede par plusieurs herbes dont l'usage leur est bien plus assuré, que ne leur seroit celui de l'Orviétan ou du Thériaque. Au reste il n'y a pas beaucoup d'autres animaux venimeux par tout le *Canada*. Ce monstrueux Reptile, que nous venions de brûler, étoit d'une figure si énorme, que mes Sauvages n'en ayant jamais vu de pareils, jurèrent tous que c'étoit le *Manitou*, qu'ils n'auroient jamais pu tuer ni brûler sans la vertu de mes Reliques. Sur

Sur les deux heures après midi, quoique le vent fut fort apaisé, l'envie de manger notre Éturgeon fit que nous ne partîmes que le lendemain, vers les six heures du matin. Nous eûmes le bonheur de traverser tranquillement ce Lac, en ne nous éloignant cependant pas à plus de deux lieues du bord. J'eus beau vouloir congédier mes *Iroquois*, avant que de nous hasarder sur cette petite Mer d'eau douce, il ne me fut pas possible de les empêcher de m'y accompagner.



CHAPITRE. XV.

Après le Passage du Lac, l'Auteur rencontre un Père de Famille sauvage avec ses trois Enfants. Ce que l'on fait de la Tête du Serpent. On commence un Divertissement de Guerre. Manière de Lever la Hache, suivie d'un Discours du Chef.

Après que nous eûmes fait cette traversée, nous poursuivîmes notre
Q
che-

chemin fans nous reposer , en profitant d'une petite Rivière qui se forme de ce Lac. Ainsi , comme nous avons jusqu'alors monté des Rivières , ce fut là la première fois que nous commençâmes à en descendre. S'il en faut croire ce que mes Sauvages m'en ont dit , la chose est assez extraordinaire ; car ils m'ont assuré que ce Lac ne reçoit de l'eau d'aucune Rivière , qu'au contraire il en fournit à plusieurs , & qu'il y a aussi loin de cet endroit chez les *Anglois* que chez les *François*. Ce qui fit que je leur repondis , que ces Rivières se repandant de côté & d'autre , pouvoient donc bien leur servir de limites ou de séparation. Mais *Joseph* , me repartit très en colère , que toutes ces Terres apartenoient & apartiendroient toujours aux Sauvages & que le premier *François* ou *Anglois* , qui voudroit s'en rendre Maître , n'avoit qu'à s'attendre à être roti & grillé comme un Ours.

Je compris que j'avois parlé fort imprudemment , c'est pourquoi je me repris en lui faisant entendre que je badinois , & que les *Européens* étoient
des

des honnêtes Gens, un peu trop scrupuleux pour s'emparer du Bien d'autrui, en se rendant Maîtres des Terres qui ne leur appartiennent point, & qu'ils s'estimoient trop heureux de ce que les Sauvages vouloient bien les souffrir dans leur Pays. Ces pauvres Idiots sont assez simples de croire, que les *François* & les *Anglois* ne demeureroient pas chez eux, si ce n'étoit pour y trafiquer leurs Pelleteries, & ne s'aperçoivent pas encore qu'ils s'y étendent insensiblement de tous côtés, comme une tache d'huile pourroit faire sur une pièce de drap. Après tout, il ne leur font que du bien, d'autant que les *François*, par les Missionnaires qu'ils y envoient leur portent l'Évangile, & humanisent ces Barbares, qui auront toujours plus de Terres qu'il ne leur en faut, puisque le Continent qu'ils habitent est bien plus grand que toute l'*Europe*.

Nous nous allions arrêter vers les 10. heures du matin à une digue de Castors, que nous rencontrâmes environ à deux lieues au dessus de ce Lac, quand quelques-uns de mes Conduc-

teurs ayant dit qu'ils sentoient la fumée du feu de quelques Sauvages, qui ne devoient pas être éloignés de-là, nous continuâmes notre chemin. Je puis bien dire ici avec vérité, que ces Barbares ont l'odorat aussi fin que pourroit l'avoir un de nos meilleurs Chiens de Chasse. Ils connoissent les vestiges des Personnes qui ont passé dans des endroits où il seroit impossible à aucun *Européen* d'apercevoir la moindre trace. Du premier coup d'œil ils peuvent dire, sans se tromper, de quelle Nation, de quel sexe, de quelle taille & combien à peu près il y a de tems que ces pistes sont imprimées. Nous transportâmes donc notre Canot par dessus cette digue de Castors & canotâmes encore un peu sur cette petite Rivière, que nous quittâmes pour nous enfoncer dans le Bois & y chercher à la piste les Sauvages qui avoient fait le feu dont ils avoient senti l'odeur de la fumée.

J'eus le plaisir de voir qu'ils ne s'étoient pas trompés; car nous trouvâmes, à environ une demie lieuë d'où nous étions, quatre Sauvages au tour d'un
très

très petit feu. Ils étoient à l'abri d'une petite Montagne & nous ne les vîmes que lorsque nous fumes , pour ainsi dire , sur eux. Ils nous reçurent à la main la main, sans bouger de leur place , & sans autre cérémonie nous nous affîmes à côté d'eux. C'étoit un vieux Père de Famille sauvage , qui étoit là avec ses trois Enfans. Ils avoient tous le visage , les cheveux & les bras barbouillés du sang des animaux qu'ils avoient tués , & me parurent dans un état très pitoyable , puisque malgré le froid ils étoient presque tous nus. Ces pauvres Gens nous reçurent du mieux qu'ils purent. Ils avoient trois Castors qu'ils écorchoient déjà & qui joints à nos sept Dindons servirent à me faire faire un Repas si extraordinaire , que je ne l'oublierai de ma vie.

Mes Sauvages trouvant ce lieu fort commode pour m'y regaler du Divertissement de Guerre qu'ils m'avoient promis , voulurent en profiter tant à cette occasion , qu'à cause de celle que leur fournissoit leur nouvelle conquête sur le Serpent , qu'ils vouloient célébrer avec ces nouveaux Sauvages qui pou-

voient leur fervir à rendre la Fête plus complète. C'est pourquoi étant convenus entre eux de se divertir en cet endroit, avant que de se quitter, ils s'apprêtèrent à y bien chanter & danser ensemble la Victoire qu'ils venoient de remporter sur le *Manitou*, par la vertu de mes Reliques, qu'ils ne manquèrent pas de vanter à ces nouveaux rencontrés. C'est sans doute sur quoi les trois fils de ce bon Vieillard, après m'avoir regardé attentivement, se tirèrent un peu à l'écart, afin de n'être pas si proches de moi. Leur conversation finie, chacun se mit à travailler; les uns à rendre un peu plus grande la Cabane de ce Vieillard & les autres à y planter des pieux, tout au tour, pour lui servir de palissades à environ vingt-cinq & trente pieds de distance.

Ce lieu, comme je l'ai déjà dit, étoit fort propre à leur dessein, puisque d'un côté il y avoit une petite Montagne, qui mettoit leur Cabane à couvert ou lui servoit de Citadelle, & que l'autre figuroit une demie lune entourée de grands arbres fort commodes pour des retranchemens &
dont

dont la chute seule leur en formoit de bons & de naturels. Tout cet ouvrage se trouva parfait en moins de quatre heures de tems, pendant lequel j'avois soin d'entretenir le feu, & de faire bouillir nos chaudières pour tenir notre Dîner prêt.

Toutes les choses étant bien disposées, on me fit entrer dans la Cabane & asseoir à la droite du Vieillard qui y étoit déjà assis au haut bout. *Antoine* vint se mettre à côté de moi, autant pour m'y servir d'Interprète, que pour y exécuter en ma place tout ce que je ne pourrois pas faire, desorte que je tenois le milieu. Les autres Sauvages étoient à droite & à gauche accroupis sur des peaux d'Ours, que l'on avoit étendus exprès au tour de cette Cabane. Les trois Fils de ce bon homme dont le plus jeune avoit bien dix ans, nous apportèrent à tous, d'une main de la graisse, de l'autre du charbon, & chacun s'en barbouilla à sa fantaisie.

Comme j'étois dans l'inaction, assez occupé d'ailleurs à les regarder, un de ces jeunes Gens qui s'en aperçût, après avoir pris la peine de bien bar-

bouiller son Père jusqu'au poitrail, s'avisa de prendre celle de m'en venir faire autant par tout le visage & le cou. Ce que je tolerai avec un peu de repugnance & éprouvai les yeux fermés que la douceur d'une pareille main ne seroit guère bonne chez nos Barbiers. C'étoit donc entre nous à qui auroit l'air le plus diabolique ; car il y en avoit trois d'entre eux, qui, outre le noir, s'étoient mis du blanc. Je n'ai jamais pu savoir où ils l'avoient pris. Ils s'en bordèrent les sourcils, le nez, les lèvres & le manton ; ce qui les rendoit tout à fait affreux.

Après ce beau barbouillage, ces trois jeunes Gens apportèrent chacun une de nos chaudières au milieu de cette Cabane, avec une hache peinte de blanc d'un côté & de noir de l'autre, qu'ils posèrent entre deux carquois vis à vis de leur bon homme de Père qui étoit à mes côtés & representoit le Chef de notre troupe. Comme je n'avois vu que deux chaudières sur le feu, j'étois un peu étonné d'en voir trois ; mais je le fus bien plus, quand je vis l'un de ces jeunes gens en tirer avec ses mains
la

la tête hideuse de notre Serpent & la venir poser à mes pieds. Elle n'étoit point cuite. Elle étoit encore telle que nous l'avions apportée , excepté qu'ils l'avoient aussi peinte de noir & de blanc & ornée de quelques plumes de nos Dindons , qu'ils lui avoient enfoncé dans la peau , en forme de couronne ; car ils manioient cette tête comme si elle eût été la chose du monde la plus propre.

Aussitôt qu'elle fut posée, *Antoine* qui me servoit alors de Chancelier , se leva en criant de toutes ses forces, *Kobé !* qui est le cri de victoire des *Iroquois*. Ce *Kobé* fut répété trois fois , d'une voix unanime par tous les Assistans. Ensuite il harangua en mon nom toute cette Assemblée, qui, à la fin de son discours, s'écria à plusieurs reprises, *Nioo*, qui est un signe d'applaudissement. Pendant ce *Nioo*, il prit dans sa main un petit bâton sur lequel étoit peinte la figure d'un serpent noir & se mit à danser au tour des chaudières, après quoi s'arrêtant devant moi il fit mine d'être en fureur & frappa violemment de son bâton la tête de ce Reptile. Les autres

Sauvages en marmotant des paroles que je n'entendois point se levèrent tous à ce signal, comme des furieux, & fans avoir assez de place pour frapper à qui mieux mieux sur la tête de ce fameux Serpent, avec des bâtons à peu près pareils à celui d'*Antoine*. Ils ne laissèrent pas que de la bien battre ; ce qui ne servit qu'à lui arracher les plumes qu'ils lui avoient mises & à lui faire fortir un œil.

Ils ramassèrent enfin la tête de ce *Manitou*, qu'ils portèrent en dansant à la porte de la Cabane, où ils la fichèrent au bout d'une grande perche à laquelle ils avoient déjà attaché la trouvaille que nous avions faite dans l'endroit où nous l'avions tué. Là ils plantèrent cette perche au milieu de nos retranchemens : ce qui pensa causer une dispute, car les uns vouloient qu'elle resta là sans être brûlée qu'après notre diner, afin que son aspect inspira de la terreur à tous les mauvais *Manitous* ; les autres au contraire, soutenoient qu'elle devoit être mise au milieu de la place & y être brûlée sur le champ, pour que les *Vents*, qui, disoient-

soient-ils, ne se nourrissent que de fumée, de poussière & de cendres puis-
sent en se divertissant avec les siennes,
leur devenir favorables C'est sur cette
discussion qu' *Antoine* s'adressant à moi de
la part de ses Camarades, & après m'a-
voir expliqué les raisons alleguées de
part & d'autre, me dit qu'on laissoit
la chose à ma décision.

Quoique cette affaire ne fut qu'une
bagatelle, il m'étoit néanmoins im-
portant de ne point déplaire à aucun
de ces Brutaux qui sont si faciles à s'ir-
riter sur la moindre chose. D'un au-
tre côté j'avois grand'faim & cette cé-
rémonie commençoit à m'impatiser;
c'est pourquoi pour terminer promte-
ment cette sottise discussion & la décider
avec plus de poids, je tirai hors de ma
poche un petit livre des *Meditations* &
des *Soliloques de St. Augustin*, que je
portois sur moi, & après y avoir lu d'un
ton haut & sérieux les paroles latines
qui y sont, je leur dis : que suivant l'in-
tention de mon livre, cette Tête ne
devoit point être brûlée, de crainte
que l'odeur de sa fumée en s'évaporant
en l'air, n'excita au contraire, de ce
qu'ils

qu'ils pensoient, les *Vents* à tirer vengeance de la mort de leur Dieu: qu'à l'égard du corps ils avoient bien fait de le brûler, par ce que l'Esprit du *Manitou* n'habitoit point dans son corps, mais dans sa tête; ainsi qu'il falloit au plus vite l'enterrer dans un trou, où, par la vertu de mes Reliques, je ferois enforte de la faire pourrir avec son ame, afin que les *Vents* n'en eussent aucune connoissance.

Ces pauvres Gens, qui croient que toute la science de l'Univers peut être renfermée dans un seul de nos livres, tel petit qu'il soit, trouvèrent cette Décision sage & prudente. Si les Missionnaires ne la regardent point, comme telle, je ne puis qu'y faire. Pour moi je la trouve d'autant plus excellente, qu'ayant une grande envie de manger, je me trouvai satisfait de ce côté, par la promptitude de son exécution, laissant d'ailleurs à qui voudra le soin de les prêcher: Trop heureux, d'avoir réussi dans celui que j'ai eu de chercher à m'échapper heureusement de leurs mains sans songer à aucune autre chose!

Ce

Ce bel enterrement étant fini, je fis toucher mes Reliques à la pointe d'un gros pieu, que je fis enfoncer dans le trou même où étoit cette tête, après quoi chacun courut reprendre sa place dans la Cabane. Nous y fumes bientôt tous assis & un grand silence y reugnoit, lorsqu'un de mes *Iroquois* nommé *Jagotonkariagon*, c'est à dire, *La Famine*, jetta un grand cri en se levant. Il étoit le plus barbouillé & par conséquent le plus affreux de tous. Il représentoit alors le Chef des Guerriers: Honneur qui lui étoit accordé, tant à cause de la témérité ou de la grande valeur, qu'il avoit temoignée autrefois en plusieurs occasions dans la Guerre, qu'à cause de son air & de la prééminence de sa taille sur les autres; car le vieux Sauvage qui étoit à mes côtés, ne représentoit plus que le chef du Conseil.

Ce *Jagotonkariagon* passoit d'ailleurs pour éloquent. Il vint droit à ce Vieillard, qui lui donna les buchettes des Guerriers qu'il tenoit, & qui étoient presque toutes des mêmes bâtons qui avoient déjà servis à battre la Tête
de

de notre Serpent. Aussitôt qu'il les eut recûs, il les jeta par terre au milieu de la Cabane, & tenant d'une main son fusil, de l'autre il leva la hache noire & blanche qui étoit à ses pieds. Il fit ensuite trois fois le tour de la Cabane en levant cette hache devant les uns, couchant en jouë les autres, comme s'il vouloit les tuër, & enfin après beaucoup de gestes menaçans & épouvantables, il s'arrêta en sa place, où il fit une Harangue à tous les Assistans, qui tendoit à les encourager à se bien battre contre leurs Ennemis quand ils en auroient; (car tout ceci n'étoit qu'une fiction pour servir de Divertissement) tant pour la conservation de leurs Personnes, que pour celle de leurs Femmes, de leurs Enfans & de l'honneur de leur Nation. Ensuite s'adressant à moi, il me dit quelques paroles réitérées que je n'entendois point & que j'allois demander à *Antoine*, lorsque ce *Huron* me ferma la parole en me prenant par ma poche & me disant: *Tire donc, tire donc tes Reliques.* Je les tirai aussi-tôt & les tenois dans mes mains, quand il me fit
 signe

signe de les attacher entre le canon & la baguette de mon fusil. Ce qui donna occasion à ce beau Harangueur, de parler en ces termes: Voici donc la Prière qu'il fit & qui peut assez faire connoître de quelle façon ils composent quelquefois leurs Oraisons mentales. (Autrefois, avant que de partir pour la Guerre, ils s'adressoient à leur *Areskoui.*) Elle est à peu près telle qu'*Antoine* me l'a interpretée.

MERE DU GRAND ESPRIT, *qui a élevé le*
 GRAND ESPRIT, *comme une bonne Nourrice,* nous te prions, moi & mes Frères de parler à ce GRAND ESPRIT ton Fils, pour nous qui sommes de pauvres misérables Pécheurs, qui sans toi, ni sans lui ne pourrions jamais tuer des Manitous. Nous t'avons sans doute rudement offensé, puisque tu nous as abandonné si longtems & refusé de montrer seulement l'Image de ta face, que voilà ici présente. Nous la tenons donc à présent & elle nous donne une faim extrême de te voir réellement & de nous tenir cachés sous tes vénérables pieds, afin qu'aucun de nous y étant à l'ombre de la colère redoutable de ton Enfant, à qui le mal ne peut être caché,

ché, puisse par tes prières recevoir son pardon. Puisse aussi ta face dans le Pays de Ames éclairer celles de nos Ancêtres, qui sont partis de ce Monde-ci sans avoir eu le bonheur de te connoître ! Elle doit être bien belle cette face ! puisque nos Pères François * disent qu'elle est plus brillante que la Lune, les Etoiles & le Soleil ; Que tes cheveux sont garnis de pierres infiniment plus précieuses que nos plus beaux grains de rassade : Que nos mitasses les mieux travaillées ne sont que de l'ordure en comparaison des tiennes ; Que le Croissant te soutient sur les nuës, comme nos raquettes nous soutiennent sur la neige. Que ton manteau doit être bien beau ! si les plus chères couvertures rouges galonnées d'or & d'argent que les François nous vendent n'en approchent pas. Il est, dit-on, plus rempli d'étoiles, que la voute du Ciel. C'est ton Fils, qui t'a fait ce Présent ! Nous le savons. Pourquoi ne l'as-tu pas apporté ce Fils chez les Iroquois tes Enfans ? Il leur auroit appris, sans doute, à faire des haches, des fusils, des couteaux, des ciseaux, &c. Je te jure qu'en remerciement, oui, qu'en remerciement, nous ne l'aurions

* Ce sont les Jesuites,

riens pas laissé attacher au Poteau, & que nous aurions eu d'assez bons Guerriers, pour le défendre ou l'arracher des mains de ses Ennemis. Mais puisque tu ne l'as pas voulu, fais-nous du moins la grace aujourd'hui de fortifier nos bras, pour que nous puissions bien battre tes Ennemis & les nôtres. Et après avoir bu dans leur crâne, mis leur chevelure au bout de nos calumets & mangé leur chair bouillie dans nos chaudières, conduis-nous enfin, s'il te plaît, au Pays des Ames où celles des Mechans ne meurent aussi jamais. La ! tu nous feras la grace d'en écarter les Esprits des Manitous, qui sont sans cesse occupés à les tourmenter, afin que nous éteignons l'ardente soif que nous avons de les tisonner nous-mêmes, en les brûlant, coupant, mangeant sans cesse, aussi-bien qu'en nous rassasiant de la chair des Chiens, qui ont attaché ton cher Fils au Poteau. Amen.

Ce discours, qui n'est qu'un abrégé de celui que prononça cet Orateur Iroquois, ne doit point surprendre le Lecteur, d'autant que ces Barbares étant convertis à la Religion Catholique Romaine, tant bien que mal, ainsi

R

que

que je l'ai dit ; ils respectent infiniment la Ste. VIERGE à laquelle ils ont recours dans tous leurs besoins. Comme ils ont toujours l'esprit troublé des anciennes idées , qu'ils ont eues du Créateur de l'Univers , qu'ils confondoient ordinairement avec le Soleil , & qu'ils admettoient d'ailleurs plusieurs autres *Esprits* ou *Genies* , tant *Bons* que *Mauvais* nommées par eux *Hondatkon-Sona* , c'est à dire , *Esprits de toutes sortes* , on ne doit point être surpris s'ils tiennent encore aujourd'hui un peu de cette ancienne coutume de s'adresser aux *Bons* , afin que par leur intercession les *Mauvais* leur deviennent favorables. C'est pourquoi , comme les Missionnaires leur prêchent que Dieu le GRAND ESPRIT , quoique *Bon* , punit sévèrement les Méchans & qu'ils n'ont pas tort de se croire de ce nombre , il n'est donc pas étonnant , que prenant à la lettre tout ce qu'on leur dit , ils invoquent la Ste. VIERGE , qu'on leur dépeint toujours bonne , Protectrice des Affligés & Destructrice des *Manitous*.

Cet *Iroquois* , après avoir prononcé

cé son discours, qui étoit encore bien plus rempli de verbiage que n'est celui que je viens de donner, crut avoir dit les plus belles choses du Monde & étoit si fier de son éloquence, qu'ayant proferé d'un ton grave, *Amen*, & voyant que ses Camarades n'y repondoient point, il s'avisa de leur faire répéter plus de vingt fois de suite ce même mot. Après quoi il n'eut pas plutôt demandé fièrement en sa langue: *Ai-je bien dit*, que toute la Cabane retentit d'un *Ho, hoo*, qui veut dire, *Fort bien.*



C H A P I T R E X V I.

Simplicité des Sauvages en matière de Religion, & Conversion d'un Vieillard Iroquois à l'article de la mort.

Si les premiers qui ont abordé sur les Terres de l'*Amerique*, ne se fussent pas tant pressé de donner au Public des Relations, pour lui faire part des Découvertes dont ils pretendoient

se faire honneur, ils auroient sans doute tenu un langage bien différent de celui par lequel il nous dépeignent les Sauvages vivant comme des Bêtes; sans nulle connoissance de l'autre vie; ne rendant aucun culte Divin à quoique ce soit de visible ou d'invisible, faisant un Dieu de leur ventre & bornant toute leur félicité à la vie présente.

Ces Auteurs n'ayant vu parmi eux, ni Temples, ni Autels, ni Idoles, s'imaginèrent du premier coup d'œil, qu'ils étoient tels que je viens de dire; mais doit-on jamais s'ingérer à détailler les Mœurs & les Coutumes d'un País dont on n'a point encore de Memoires, sur tout lorsqu'on n'en possède point la langue? Science qui demande une longue étude! Pour moi je puis dire qu'ayant eu l'avantage de courir parmi ces Barbares, j'ai encore eu celui de pouvoir converser avec eux, & de si bien étudier leurs mœurs, caractère & façons d'agir, dans le peu de tems que j'ai habité dans leurs Villages, que, joint aux Memoires que j'en avois reçus des autres,

autres , sur lesquels je m'étois déjà formé des idées , que j'ai trouvées en partie fausses , en partie véritables , il me seroit impossible de les mieux connoître si je passois avec eux le reste de mes jours.

Toutes les Nations les plus Barbares , ont eu de tout tems une idée d'un Dieu Créateur de toutes choses ; & en général toutes celles de l'*Amerique* , soit sédentaires , soit errantes , ont des expressions fortes & énergiques , qui ne peuvent dénoter qu'un Dieu. Elles le nomment le GRAND ESPRIT , quelquefois le MAITRE & l'AUTEUR DE LA VIE. Les *Outaouas* mêmes , qui , entre tous ces Peuples passent pour les plus Grossiers , les plus brutes & les moins Spirituels le nomment souvent le *CREATEUR de toutes choses*.

Ce GRAND ESPRIT chez les Nations *Algonkines* , est connu sous les noms de *Manitou* & d'*Okki*. Mais les *Hurons* & les *Iroquois* , qui se servent aussi de ces noms , en ont un autre plus particulier , qui ne s'applique qu'à l'Être suprême. C'est celui d'*Areskoui* chez les *Hurons* & d'*Agriskoue* chez les *Iroquois*,

qu'ils donnent au Soleil, qui, avant leur conversion au Christianisme, étoit leur Divinité, aussi-bien que celle de tous les autres *Ameriquains*. Comme il sembloit spectateur de leurs combats, c'étoit à lui à qui ils adressoient leurs prières avant que d'aller à la Guerre. Cet *Areskouï* ou *Agrisskouë* est un mot si ancien, que les Missionnaires n'ont jamais pu parvenir à la connoissance de sa racine. Les *Iroquois* & les *Hurons* ne la savent pas eux-mêmes. Ils lui donnent encore d'autres noms, dont il y en a quelques-uns, qui désignent mieux un *Etre Souverain*, que le *Soleil*. C'est ce que je ferai voir par la suite, dans la Fable qu'ils ont faite de la création du Monde.

C'est pour cela que m'informant quelquefois de ceux avec qui je me suis trouvé, quel étoit le Dieu qu'ils adoroient autrefois, ils me répondoient fort hardiment: qu'ils avoient toujours adoré le même Dieu que nous; Que leur *Agrisskouë*, devoit être un Dieu ou un Esprit souverainement parfait, mais qu'ils n'avoient pu si bien en connoître les perfections que nous, puis-

puisqu'il ne s'étoit pas manifesté dans leur País comme dans le nôtre. Sur quoi leur ayant répliqué , que nous n'avions jamais adoré le Soleil , ils m'ajoutoient, qu'ils avoient souvent rêvé à ce sujet & compris facilement, qu'ayant eu deux *Agriskoue* , le plus jeune des deux nommé *Tharonhiaouagon*, qui avoit vécu parmi eux pouvoit bien être le Fils de ce que nous appellons l'ÉTERNEL, Maître du *Soleil* ou Père de J. CHRIST, puisque cet Astre s'étoit éclipsé ou avoit souffert, ainsi que nous disions , lorsque ce Fils du Créateur de toutes choses avoit été attaché à un Poteau, par des Méchans, qui ne le vouloient pas connoître.

Je ne fai si c'est par badinage qu'ils me repondoient ainsi , par ce qu'au reste ils étoient fort badins, quoique devôts , ou si c'est le fruit de leur conversion de la part des Missionnaires qui cherchent par toutes sortes de moyens d'amener ces pauvres Égarés dans la voye du Salut. Quoi-qu'il en soit, cette reponse ne me paroissoit rien diminuer en eux de la Di-

vinité de J. CHRIST, puisqu'ils croient qu'il est dans le Ciel, comme un autre Soleil qui éclaire les Ames des Bons, & dont la contemplation fait toute leur félicité, ainsi qu'ils me l'ont expliqué lorsque je les ai interrogé sur cet Article.

Il ne faut pas s'imaginer que les Sauvages soient tous, tels que ceux-ci; car il y en a beaucoup qui se moquent des Mystères sacrés de notre Religion & qui ne nous écoutent, que par une pure complaisance ou pour en rire après. Les Femmes sont ordinairement les plus dociles & les Missionnaires s'en servent pour gagner leurs maris, qui disent pour la plupart, que Dieu ne meurt point: Que si J. CHRIST eut été Dieu, il ne se feroit pas laissé crucifier: Qu'un Dieu ne viendra jamais s'enfermer pendant neuf mois dans les entrailles d'une Femme, pour y prendre un corps de terre afin de l'emporter ensuite dans le Ciel, &c. Si on leur repond à ce sujet: Que rien de souillé n'entrera dans le Royaume des Cieux, parce que c'est un lieu pur & où il ne doit rien y avoir que
de

de parfait: Que les hommes étant souillés de péchés, il leur étoit impossible d'entrer dans cet endroit, ne méritant point de jouir d'aucune félicité dans le Pays des Ames, vû qu'ils ne pouvoient se laver auparavant de leurs crimes, qui étoient d'une grandeur infinie: Qu'il étoit donc nécessaire qu'un Etre infiniment grand & souverainement parfait, se fit Homme & se soumit à toutes nos infirmités, pour expier par ses souffrances & par sa mort, la grandeur énorme de nos péchés: Que cet Etre infiniment grand & souverainement parfait, ne pouvoit être que le Fils même du GRAND ESPRIT fait Homme, que nous appellons J. CHRIST, &c.

A ce-ci ils repliquent, qu'il n'avoit donc pas besoin de prier ni de rien demander & qu'étant Dieu il ne devoit pas plus craindre la mort qu'eux, lorsqu'ils sont Esclaves & qu'on les conduit au supplice ou qu'ils s'empoisonnent eux-mêmes, pour aller tenir compagnie à leurs amis ou à leurs Parens dans le Pais des Ames: Et que la perte de la vie temporelle n'étant rien lorsqu'on est assuré de revivre éternellement,

J. CHRIST auroit dû courir à la mort avec plus de plaisir qu'eux, puisqu'il étoit certain du lieu où il alloit. Ils disent encore cent autres impertinences, que je crois indignes d'être rapportées ici.

Le R. Père *Joséph Recollet*, *Canadien* de Nation & un des anciens Missionnaires de la Colonie m'a raconté, lorsque j'étois à *Quebec*, que confessant un jour un vieux *Iroquois*, qui étoit à l'article de la mort, ce Sauvage lui fit quantité d'objections semblables à celles que je viens de dire, & que malgré toutes les meilleurs raisons qu'il pût alléguer pour le convertir, il ne put venir à bout que par une réflexion que ce Moribond fit lui-même sur nos haches, nos fusils, nos couteaux, &c. Qu'alors ce Barbare s'écria : *Ab ! Otchitagon * je vois bien que tu as raison ; car si nous n'eussions pas été si mechans, le Grand Esprit nous auroit appris à faire des haches, des couteaux, &c. comme il a fait aux François* &c

* C'est à dire, *Pieds-nuds*. C'est ainsi que les Sauvages appellent les Recollets, aussi-bien que *Robes-grises*.

Et j'ai toujours bien cru, que vous autres
 Esprits, étiez sans doute de ses amis. Et
 puisque cela est ainsi, parle lui donc toi
 de ma santé : dis-lui qu'il me la donne ;
 car je sens que je suis prêt à partir pour
 le Pais des Ames où je ne voudrois pas en-
 core aller si-tôt. Ce bon Père lui repon-
 dit, que c'étoit lui-même qui devoit
 l'en prier & croire fermement en lui :
 ajoutant qu'il devoit sur tout lui de-
 mander très humblement pardon de ses
 fautes, esperer dans sa miséricorde, &c.
 C'est ce que fit ce Sauvage, mais
 d'une manière des plus touchantes, en
 repassant tous les crimes qu'il avoit com-
 mis pendant sa vie ; & il mourut dans
 cet état, repétant souvent : Grand Es-
 prit ! Grand Esprit ! Pourquoi ne t'es-
 tu pas plutôt fait connoître à moi ? Je
 t'ai si souvent demandé : Qui es-tu ? Ou
 est-tu ? Que veux-tu que je fasse ? Et tu
 n'as pas voulu me répondre. Sans doute
 que j'en étois indigne, par ce que je t'a-
 vois trop offensé ! Mais presentement que
 t'ai-je fait, pour m'envoyer cette Robe-
 grise à mes côtés, qui me console en me di-
 sant qui tu es. Ah ! puisque tu es si bon
 Et si miséricordieux, il faut donc que je
te

te voye : Reçois mon ame! &c. Et il mourut dans des transports d'amour vers Dieu, d'autant plus surprenans, qu'ils sortoient de la bouche d'un Barbare, qui n'avoit qu'une légère teinture de la Divinité de *J. Christ*.

Au reste les Sauvages disputent peu en matière de Religion. Ils s'amusent plus volontiers à rire de ce que nous leur en disons, car il est rare de les voir contester. Ils conviennent même assez aisément de tout ce qui est fondé sur la raison, mais ils n'en sont pas pour cela plus honnêtes Gens s'ils n'ont pas envie de l'être. Ils laissent facilement entrevoir, qu'ils péchent plutôt par le dérèglement des mœurs, produit par l'effet de la foiblesse humaine, que par une obstination fondée sur le défaut de lumières & de connoissances. Tant s'en faut donc qu'ils ayent cette Metaphysique que leur donne le Baron de *la Hontan*, dans ses Dialogues, où il fait parler un Sauvage, d'une manière qui demontre plutôt ses propres sentimens contre la Religion-même, que ceux de ces Barbares sur cette matière.

La

La Harangue que j'ai donnée dans le Chapitre précédent de mon Orateur *Iroquois* & les paroles de ce vieux Sauvage converti à l'article de la mort par le R. P. *Joseph*, peuvent assez faire connoître que les Sauvages ont aimé de tous tems à adorer un Etre suprême, incomprehensible, duquel ils n'ont jamais pu donner aucune définition positive. Il n'est donc pas étonnant que ces Peuples grossiers, stupides & dont les mœurs étoient extrêmement corrompues, étant d'ailleurs rêveurs & contemplatifs aient poussé la superstition jusqu'à attribuer de la divinité dans les moindres bagatelles qui surpassoient la capacité de leur entendement.

Ils avoient des Esprits de toutes espèces qu'ils adoroient. Les *Bons* consistoient dans toutes les choses inconcevables, qui ne leur pouvoient point faire de mal & les *Mauvais* étoient le Tonnère, la Grêle qui tomboient sur leurs bleds, un grand Orage, les Vents qui agitoient les Rivières; en un mot tout ce qui leur étoit préjudiciable & dont ils ignoroient la cause. Si un fusil crévoit par hazard,

zard , foit qu'il fût d'un méchant fer ou foit qu'il eût été trop chargé, ils difoient que le *Mechant Efprit* s'y étoit renfermé. Si une branche d'arbre ébor- gnoit un Chasseur, c'est le *Mechant Ef- prit* qui l'avoit fait ; fi quel quecoup de Vent les furprenoit lorsqu'ils étoient en Canot, au milieu de quelque traverse dans les Lacs, c'est le *Mechant Efprit* qui agitoit l'air ; fi par un refte de ma- ladie quelqu'un perdoit l'ufage de la rai- fon, c'est le *Mechant Efprit* qui le tourmentoit. En un mot c'est le *Me- chant Efprit* qui faifoit tout le mal qui leur arrivoit. Il eft bon de dire cepen- dant qu'il y a toujours eu parmi eux des Efprits forts qui fe railloient de ces *Manitous*, à peu près comme nous ferions en *Europe* de nos Sorciers ou de nos Magiciens.

Ces Peuples d'ailleurs ont toujours été affez fimples pour prier plutôt ces *Mechans Efprits* que les *Bons*, en leur faifant des Présens, ainfi que je l'ai démontré dans le portrait que j'ai fait des quatre Montagnes où nous avons ramaffé, mes Sauvages & moi, tant de chofes inutiles, auxquelles il n'o-
foient

soient toucher. Des *François*, qui avoient voyagé parmi eux, m'ont dit les avoir vûs quelquefois jeter du tabac dans le feu ou dans l'eau, lors qu'ils passoient devant une Roche, & que, quand ils leur demandoient la raison pour laquelle ils faisoient cela, ces Sauvages ne leur disoient que des Fables ou leur répondoient qu'ils n'entendoient pas l'affaire. Ils disent aussi que puisqu'ils nous écoutent sans nous interrompre lorsque nous leur parlons de notre Religion, nous devons les écouter de même. On peut dire que la crainte du mal, ou l'esperance du bien sont les seuls motifs qui les engagent dans ces pratiques superstitieuses.

Les *Abenakis* qui habitent sur les Côtes de la *Nouvelle France*, (entre la *Nouvelle Ecosse* & la *Nouvelle Angleterre*) ont eu un arbre célèbre dont ils racontent encore plusieurs merveilles & qui étoit toujours chargé de leurs Présens. Cet arbre extrêmement vieux, étoit devenu respectacle parce qu'il s'étoit soutenu long-tems contre la violence des eaux & des vents; ce qui servoit à entretenir l'idée, qu'il y avoit en

lui quelque chose de Divin ou qui tenoit du prodige. Il tomba néanmoins à la fin, subissant le sort ordinaire aux choses caduques ; soit que ce fût un effet du hazard ; soit, ainsi que le rapporte la Tradition, qu'il eut été déraciné par un Capitaine qui l'avoit fait amarrer à son Vaisseau & avoit gagé avec les Sauvages qu'il le culbuteroit. Les Descendans de ces Sauvages, qui aujourd'hui font tous profession du Christianisme, disent que leurs Ancêtres furent extrêmement surpris de cette chute, qu'ils avoient cru impossible : mais que malgré cet accident, ils ne laissèrent pas de conserver un respect religieux pour cet arbre renversé, & que toutes les fois qu'ils passoient par cet endroit, ils attahoient encore des Offrandes au bout des branches, qui s'élevoient sur la surface des eaux.

Le sentiment de la Divinité emporte nécessairement avec soi un culte Religieux. Cependant il ne paroît pas que les *Hurons*, les *Iroquois*, les *Abenakis* & les autres Nations du *Canada*, soit errantes, soit sédentaires, ayent eu d'autres Temples que leurs Cabanes :

du

du moins, il n'en paroît aujourd'hui aucun vestige, non plus que dans les anciennes Relations; mais le Feu de leurs Foyers dont les anciens Payens avoient fait leurs Dieux Domestiques, leur tenoit lieu d'Autel, aussi-bien que les plus grandes Cabanes, où ils s'assembloient encore aujourd'hui pour le Conseil, leur servoient de Temples comme aux anciens Persans. Dans leurs expressions métaphoriques le Feu de Conseil a quelque chose de si sacré, qu'il est censé toujours allumé. Il est même comme le symbole de toutes les affaires, qui concernent la Religion & le Gouvernement.

Les Missionnaires n'ont pas encore pû savoir, si toutes les différentes Nations de l'*Amerique Septentrionale*, ont eu des Filles qui ayent fait vœu de leur virginité. A l'égard des *Iroquois*, ils ont certainement eu leurs Vestales qu'ils nommoient *Icouimmon*, & qui étoient établies Vierges. On ne peut dire quelles étoient proprement leurs fonctions de Religion. Tout ce que l'on en peut avancer, c'est qu'elles ne sortoient jamais de leurs Cabanes, & qu'elles y fa-

briquoient de petits ouvrages, uniquement pour s'occuper. Les Sauvages leur portoient du respect & les laissoient tranquilles. Un petit garçon choisi par les Anciens leur portoit les choses nécessaires; mais on avoit soin de le changer, avant que l'âge eût pu rendre ses services suspects.

Elles vivoient en communauté, autant que j'en puis juger par la Relation qu'en fait *Jaques Cartier*, qui dit avoir vu chez les Habitans de *Hochelaga*, des Cabanes publiques destinées pour les jeunes Filles, qu'on y mettoit dès qu'elles étoient en âge d'être pourvues, & qui en étoient remplies, comme le sont en *Europe* les Ecoles, où l'on envoie les Enfans pour être instruits. Ces Habitans étoient une Nation des langues Iroquoises & Huronnes, établie dans l'île de *Montreal*. Il est vrai que *Jaques Cartier* est bien éloigné de penser, que ces Filles fussent des Vestales. Il en parle même d'une manière si opposée & si contraire aux usages des Peuples de *l'Amérique Septentrionale*, qu'il est facile d'apercevoir, qu'il n'en avoit formé des ju-

jugemens si défavantageux, que parce qu'il ne favoit pas la langue pour s'éclaircir sur une coutume aussi singulière.

C'est sans doute aussi de ces Vesta-les *Iroquoises*, dont *Vincent le Blanc* veut parler, quand il dit qu'il y a des Sauvages dans le *Canada*, mangeurs de chair humaine, qui courent jusqu'au Fleuve de *Hochelaga*, & se servent de Barques faites d'écorce d'arbres: & qui, quand ils arrachent ces écorces, usent de beaucoup de Cérémonies, & de Prières, auxquelles assistent quelques Vierges vouées à leurs Dieux, comme nos Religieuses.

On ne sait s'il y avoit des peines destinées pour celles qui faisoient affront à leur état; mais ce qui est de certain, c'est qu'elles s'étoient assez bien soutenuës jusqu'à l'arrivée des *Européens*, qui en firent des Vierges folles, en leur faisant boire de l'eau-de-vie. A *Onnontagué*, elles sortirent de leur Retraite étant ivres & firent mille extravagances dans le Village. A *Agné* elles firent la même chose, & quelques-unes ayant contrevenu à leur profession avec trop d'é-

clat , les Anciens en eurent tant de honte, qu'on resolût dans le Conseil, de rendre Séculières, ces Filles irregulières, dont le scandale avoit déshonoré la Nation. Ainsi finirent les Vestales *Iroquoises*.

Il n'y a pas une Nation chez qui le Sacrifice n'ait été en usage & chez qui il ne soit, en même tems, une preuve de sa Religion. Ces Sacrifices étoient simples dans les commencemens, ne consistant qu'en quelques animaux pris dans les Troupeaux, qu'en quelques plantes, fruits, herbes, racines dont les Hommes faisoient leur nourriture & qui leur servoient à quelque usage. C'est dans cette vuë, que suivant cette méthode antique, les Sauvages offrent encore le bled de leurs Campagnes & les animaux qu'ils ont pris en chassant. C'est sans doute pour cela, dis-je, qu'ils jettoient anciennement du Tabac ou d'autres herbes, dont ils se servent au lieu de Tabac, dans le feu, à l'honneur du Soleil, & que ceux qui ne sont pas bien convertis au Christianisme en jettent encore aujourd'hui dans les Lacs & dans les Rivieres, à l'honneur des

Ge-

Genies qui y président.

Nos *Iroquois* expofoient autrefois à l'air, au fommet de leurs Cabanes, des Branches, des Colliers de porcelaine, des Treffès de leur bled d'Inde & des Animaux même qu'ils confacroient au Soleil. Les *Montagnais* & les Peuples du Nord, élevoient au haut d'une perche des Chiens vivans attachés à des nœuds coulans & ils les laiffoient expirer en cet état, à l'honneur de leurs Divinités.

Les Nations errantes attachent encore journellement des peaux de Bêtes Sauvages aux arbres qu'ils honorent d'un culte religieux; & les *François* qui trouvent ces fortes d'offrandes en courant les Bois, ne les regardant point comme sacrées, ne fe font point un scrupule de s'en accommoder. Au refte les plus grands Sacrifices que tous ces Barbares font à leurs Dieux, femblent être les terribles tourmens qu'ils font souffrir à leurs Efclaves.

La paffion la plus dominante des Sauvages, comme je l'ai déjà dit, c'eft la Guerre. C'eft pourquoi le Grand Efprit, le Ciel, le Soleil font leurs Divinités communes: mais le Soleil fur tout,

qui les éclaire , est pour eux le Dieu des combats & c'est aussi celui que mes Sauvages auroient invoqué sous le nom d'*Areskoui* ou d'*Agriskoue* s'ils n'eussent pas été Chrétiens. Il est tems de revenir à eux & je crois en avoir bien assez dit , pour faire voir que ces Barbares ne vivent point sans Religion & tels que plusieurs Personnes les croient encore en *Europe* , vivant comme des Bêtes , ainsi que les premiers Voyageurs l'ont rapporté.



C H A P I T R E XVII.

*Suite du Divertissement de Guerre: Ce
que c'est que de Lever la Buchette.
Danse de l'Athonront.*

LES *Ho, boo*, d'applaudissement ne furent pas plutôt finis , que mon Orateur *Jagotonkariagon* que j'appellerai d'oresnavant *la Famine* , se mit à élever sa voix encore plus hautement qu'il n'avoit fait & à tourner au tour
des

des chaudières, en dansant comme un fou; & commençant ainsi la danse de l'*Athorront*, il frapa à la fin, à un poteau de la Cabane, si rudement avec sa hache, que je crus qu'il alloit tout abattre. Tous les Assistans lui répondoient par des *hé, hé, bun, bun*, en quoi ils me disoient, qu'ils l'aideroient beaucoup.

Ce Chef ayant fini sa danse & sa chanson, s'assit, & *Antoine* se leva aussi-tôt en chantant: &, ramassant sa buchette, il prit, un moment après, la hache de Guerre, pour en faire autant que ce Guerrier, avec des gestes fort ridicules. Il fut suivi de *Nicolas* & de tous les autres *Iroquois*, excepté des trois Fils de notre Vieillard, qui ne dansèrent point, parce que, me dit-on, ils n'avoient pas encore été à la Guerre & que cette danse n'étoit permise qu'à ceux qui s'y étoient trouvés.

Ces Guerriers qui ne dansèrent que tour à tour, après avoir ramassé leurs buchettes, me donnoient plus de peur que de plaisir, sur tout lors qu'ils s'arrêtoient devant moi & que sans s'enlever de terre par des contorsions

aussi affreuses que bizarres , ils me mettoient le poing sous le nez & faisoient mine de vouloir me tuer , ou m'affommer. Mais ils n'agissoient ainsi , comme je l'ai appris par la fuite , que pour me témoigner leur bravoure , en me démontrant de cette manière la façon dont ils avoient agi avec leurs Ennemis & comment ils se comporteroient encore avec eux s'ils les tenoient. Il faut avouer que ces actions sont si bien simulées & si vives qu'elles seroient inimitables aux *Européens*. Nous avons cependant des *Canadiens* qui ne savent pas mal les contrefaire.

Ceux qui dansent le mieux ordinairement , sont ceux qui savent faire le plus de grimaces ou de contorsions ; mais dans la danse de Guerre , ce sont ceux qui savent le mieux s'escrimer avec leurs armes & représenter vivement , en faisant semblant de frapper quelqu'un des assistans , de quelle manière ils ont tué ou affommé un ou plusieurs de leurs Ennemis , de quelle façon ils se sont défendus ou échapés en prenant la fuite. Il est même honteux à ceux qui ont déjà été en Guerre de danser

P Athon-

l'Atbouront, s'ils ne s'y font point signalés par quelque belle action, parce que dans une pareille Fête on est en droit de leur reprocher leur lâcheté. Il arrive même assez souvent, que, quoique l'on y ait été brave, on ne laisse pas que d'être traité comme lâche.

C'est suivant ce privilège, que je vis un de ces Danseurs traiter avec le dernier mepris un de ses Camarades, en le pouffant d'une manière negligée avec le bout de sa buchette & lui jettant même un peu de sable ou de poussière par le nez, ce qui me scandalisoit fort : sur quoi voulant en demander la raison à *Antoine*, ce *Huron* me repondit: *Tais-toi, ne vois-tu pas que c'est pour rire & qu'on lui fait des Présens*. Effectivement je vis dans le moment ce Moqueur donner au Moqué un belle ceinture de plumes de Porc-Epic, sans quoi il eût été en droit de se fâcher; mais les Présens chez eux doivent toujours effacer toutes sortes d'insulte. Ce dernier d'ailleurs étoit un bon Guerrier qui ne méritoit pas un pareil traitement, & tout ce que l'autre en faisoit, n'étoit que pour rendre la Fête plus complete.

Il est auffi à remarquer que chacun a fa chanfon particulière , que qui que ce foit n'oseroit chanter ni en fa prefence dans de pareils folemmités , ni même en fon abfence en quelque endroit que ce pût être. Ces chanfons contiennent ordinairement les hauts faits de la Nation ou de la Famille dont ils font , & beaucoup d'imprécations contre leurs Ennemis.

Chacun ayant fini fa danfe & fa chanfon , *Antoine* me dit : Que tous les *François* paffoient chez eux pour Guerriers ; qu'en pareils occafions ils ne manquoient pas de danfer auffi-bien que les Sauvages & que je ferois plaifir à la Compagnie fi je voulois danfer auffi *l'Atbonront*. Je lui repondis que j'étois plus difpofé à manger qu'à danfer , parceque toutes leurs danfes avoient déjà duré beaucoup de tems ; que d'ailleurs je ne connoiffois rien dans *l'Atbonront* : fur quoi il me repliqua , que je pouvois donc bien mettre la Partie après diner , mais qu'alors il étoit abfolument neceffaire que je danfaffe , pour la victoire du Manitou , *l'Atbonront* fawage ou *l'Atbonront* François ; qu'en un mot
de

de telle manière que je fûsse, ce seroit toujours bon, au lieu que si je ne dansois point, il, me regarderoient comme une jambe pourrie qui n'est bonne qu'à être coupée & jettée au feu. Car c'est un grand point chez les Sauvages que de savoir danser, & ils ont tellement à cœur cette exercice, qu'ils croyent encore aujourd'hui, que les Ames des Bien-heureux ne sont occupées à autre chose en présence du GRAND ESPRIT.

Je mis donc la Partie après diner, & chacun étant en silence, le chef fit signe aux trois Fils du Vieillard de nous servir à manger & de lui apporter les buchettes des Guerriers, qu'il lia toutes ensemble aussi-tôt qu'il les eut recuës & les jetta dans le feu; ce qu'il ne fit que parce que l'engagement étoit fini, suivant leurs conventions, & que d'ailleurs cette Fête n'étoit qu'une rejoyissance. Autrement ils les eut gardées pour marque de l'enrôlement de ceux qui les avoient levées pour danser. Voilà donc où j'appris parfaitement ce que c'étoit que de lever la buchette & la consequence qu'il y avoit de ne point violer

violer son engagement lorsqu'on l'avoit une fois contracté.

Comme nous n'avions que trois petits plats d'écorce de bouleau, ces jeunes Gens les gardèrent pour mettre le bouillon des chaudières & nous apportèrent à chacun de petites branches d'arbres, cassées, couvertes de feuillages qui nous servirent d'assiete. Un de ces trois Pages dont la peau nue, remplie de graisse & de taches noires, pouvoit servir de livrée, s'avisa, pour me faire honneur, de me présenter fort mal proprement, d'une main une tête de Castor & de l'autre deux têtes de Dindons; sur quoi *Antoine* qui étoit toujours à côté de moi, me dit: *Allons Claude, courage, prends, mange ce-ci: Ce sont des têtes de Chiens, que tu dois déchirer avec tes dents, comme tu ferois de celles de tes Ennemis.* Je m'imaginai d'abord qu'il se moquoit du mauvais service que l'on me presentoit; mais faisant un peu réflexion sur ce qu'il ignoroit beaucoup de termes de notre langue, je lui dis, en lui montrant mes deux têtes à bec, qu'elles se nommoient têtes de Dindons & non pas têtes de Chiens

Chiens ; qu'à l'égard de l'autre il devoit favoir que c'étoit une tête de Castor. Ma reponse le fit rire & fut cause qu'il m'apprit que ce Repas étoit un Festin de Guerre, pour lequel on avoit toujours coutume de mettre autant de Chiens dans la chaudière qu'il y avoit de Chefs à qui on en devoit présenter les têtes , parce qu'en ce cas , ces têtes de Chiens representoient celles de leurs Ennemis, qui n'étoient bonnes qu'à être mises dans la chaudière ; que faute donc d'avoir eu des Chiens , je devois regarder celles-ci comme si elles étoient celles de ces animaux immondes qu'ils n'avoient pas eu pour y mettre.

Il n'est pas hors de propos d'avertir ici , que la tête de quelque Animal que ce soit , car les sauvages mangent de tout ce que l'on appelle chair ou poisson , soit bon ou mauvais , sec ou pourri , il n'importe ; que les têtes donc de tous les Animaux , se presentent toujours aux Chefs , aux Etrangers , ou aux plus considérés de la Nation. Comme dans ce Repas-ci , j'étois le plus respecté , je fus servi le premier , mais ayant d'ailleurs trois Castors & quator-

ze Dindons pour douze Personnes que nous étions, chacun eut l'honneur d'avoir une ou plusieurs têtes & il n'y eut que moi, le Vieillard & le Chef des Guerriers qui en eûmes de Castors. Ce morceau, qui, comme l'on sait, n'est pas toujours le meilleur de la Bête, ne m'accommodoit quelquefois pas beaucoup, mais dans ce Repas de Guerre, je n'eus pas lieu de me plaindre, d'autant que le second service eut lieu de me satisfaire.

Antoine avec qui je conversois en mangeant, m'apprit que lorsque l'on étoit au Village, la Guerre se chantoit ordinairement dans la Cabane de Conseil : Que c'étoit au Chef des Guerriers à faire le Festin : Que les Chiens qu'on mettoit dans la chaudière y servoient de sacrifices qu'ils faisoient anciennement à leur *Areskouï*, au Ciel & au Soleil, qu'ils prioient d'éclairer leurs pas & de leur donner la victoire sur leurs Ennemis ; en un mot à tous les bons & mechans Esprits ou Génies qui habitoient dans les eaux & sur la terre, qu'ils suplioient de ne leur point faire de mal & de les ramener
sains

sains & saufs dans leur Patrie. Enfin, que toutes les chansons que l'on venoit de chanter avant le Repas n'auroient été que des Prières pour se rendre tous ces Esprits tant bons que mauvais, favorables; au lieu que celles que l'on chanteroit après le Festin ne regarderoient que la comparaison qu'ils font de leurs Ennemis avec leurs Chiens. A quoi lui ayant repondu, qu'il ne convenoit pas à de bons Chrétiens de chanter de pareilles chansons. *Bon, me repliqua-t-il, veux-tu donc que nous perdions la mémoire de tous les beaux Faits de nos Ancêtres? Ne fais-tu pas que nous n'avons point de livres comme toi & que nous oublierions bientôt leurs coutumes, si nous ne retenons pas, par des chansons, leur manière de chanter la Guerre? Et puis, dis donc, Est-ce que les Ennemis ne sont pas des Chiens qu'il faut manger?*

On peut voir par ce discours, que les victimes qu'ils offroient en sacrifice à leurs Dieux, leur inspiroient plutôt un esprit de rage & de fureur qu'aucun sentiment de Dévotion ou de Piété. Car leur imagination s'échauffant à la vue de ces Mets, ils

le

se persuadoient dévorer les chairs de leurs Ennemis, comme ils disent ensuite dans leurs chansons, n'ayant pas de plaisir plus sensible, pour témoigner le mépris qu'ils en font, qu'en les comparant à leurs Chiens, & effectivement il ne donnent point d'autres noms à leurs Esclaves.

Antoine me dit aussi, que l'on s'animoit bien plus lorsqu'il s'agissoit de faire la Guerre tout de bon, parce qu'alors, quand le tems de partir s'approchoit, on boucannoit les viandes, & on piloit le bled d'Inde. Les Guerriers, pendant que les Femmes étoient à cette occupation, ne faisoient que chanter jour & nuit à qui mieux mieux pour s'irriter contre les Ennemis. Ils ne faisoient cependant tout cela qu'après avoir bien jeûné : chose nécessaire, me disoit-il, & sans laquelle on ne peut être bon Guerrier ; car comment aller à la Guerre, m'ajoutoit-il, si l'on ne fait pas combien de jours l'on sera en état de supporter la faim & de la soutenir par cette preparation ?

Enfin, comme notre dîner duroit long-tems & qu'*Antoine* prenoit plaisir

fir à m'entretenir de tout ce qui concernoit la Guerre, à condition néanmoins que je danserois l'*Athorront*, comme les autres à la fin du repas; il me dit: Que les Guerriers, le jour qu'ils devoient partir, prenoient congé de tous leurs Parens & amis qui restoient au Village, avec qui ils se faisoient un honneur de troquer leurs habits: Qu'il se souvenoit d'avoir été lui-même dépouillé un jour, de plus de trente differens habillemens, tant capots, que couvertures, mitasses, souliers, ceintures, &c. parcequ'il avoit un si grand nombre d'Amis, qu'à force de troquer ou changer & rechanger d'habillemens avec eux, il s'étoit trouvé à la fin réduit à n'avoir qu'un mechant capot à la Canadienne, tout déchiré, mais qu'il s'en étoit trouvé content, parce que c'étoit une marque d'estime & de considération que ses Parens & amis lui avoient temoignée, en voulant bien se faire un honneur de porter quelque chose qui lui ait appartenu: Que ce même jour, tous les Guerriers parés de leurs plus beaux atours, devoient s'assembler dans la Cabane du Chef du

T

Parti

Parti, qui leur faisoit une exhortation telle que celle que j'allois entendre à la fin du repas, lorsque *La Famine* se leveroit pour haranguer l'Assemblée : Que pendant ces entrefaites, les Femmes devoient se charger de la provision des Guerriers & prendre le devant pour les aller attendre à quelques lieux du Village : Que le Chef, après sa harangue, devoit sortir le premier de la Cabane, en chantant seul sa chanson de mort, au nom de tous les autres, qui le suivoient à la file, un à un, ainsi que j'allois voir aussi tout à l'heure : Que ce Chef ne cessoit de la chanter, que lorsqu'il étoit hors de la vue du Village : Que les Guerriers étant arrivés où les Femmes les attendoient, ils se depouilloient de leurs parures & s'équipoient en Voyageurs, remettant à leurs Epouses ou à leurs Parentes tout ce qui ne leur étoit pas absolument nécessaire ; ne se chargeant que de leurs armes, de quelques ustencilles dont ils ont besoin dans les Campemens & de quelque provision de farine préparée de la manière dont je l'ai déjà expliqué. * Que le Chef ne

man-

* Chapitre VIII. p. 133.

manquoit jamais en décampant tous les matins, de chanter sa chanson de mort, jusqu'à ce qu'il fût entièrement hors de danger & même de retour dans son Village, où il faisoit alors un nouveau Festin pour remercier l'*Esprit*, qui l'avoit protégé ou favorisé dans son entreprise, l'ayant ramené & delivré de tous dangers.

Pendant cette conversation qui me servoit de Dessert (car notre Diner étoit pour ainsi dire fini) les uns s'amusoient déjà à fumer la pipe, d'autres à ronger quelques os, & d'autres enfin à contrefaire les Peintres, en dessinant, avec du charbon, les Armes de leur Nation sur des écorces d'arbres taillées en rond, & ils ne le eurent pas plutôt mises au bout de grands bâtons, qu'ils me prièrent d'en faire autant de mes Reliques. Je ne me le fis pas dire deux fois. Je les ôtai aussi-tôt du bout de mon fusil, où elles étoient encore, pour les attacher à celui de la perche qu'ils me donnèrent. D'abord qu'elles y furent, *La Famine* se leva & fit une courte harangue, sans doute telle que venoit de me dire *Antoine*, laquelle étant

faite, il se mit à hûler ou chanter seul sa chanson de mort, en sortant le premier hors de la Cabane. Tous le suivirent un à un & sans dire mot, chacun portant son fusil entre ses bras & sa hache à son côté.

Autoine & Nicolas me firent signe d'avancer avec mes Reliques : mais ne sachant entre qui me placer dans cette file de Barbouillés, j'allois me mettre le dernier, lorsqu'un de nos jeunes Sauvages vint me prendre mon fusil pour s'en servir & me conduisit entre les deux Frères qui tenoient le milieu de cette ligne de Guerriers. Ces deux-ci n'ayant pas d'armes à feu, n'étoient armés que d'une petite hache pendue à leur ceinture; d'un arc & d'un Carquois, & portoient au bout d'une perche les Armoiries des deux Nations. Elles étoient sur de grandes écorces, & fort grossièrement peintes avec de la graisse & du charbon pilé. La première figurée par un Ours, représentoit la Nation des *Aniés* & la seconde, sur laquelle à peine pouvoit-on discerner la figure d'un Castor, designoit les *Hurons*.

La

La Famine Chef des Guerriers , marchant fièrement à notre tête , chantoit toujours seul. Il sortit de nos retranchemens , où nous trouvant tous rangés en haïe , ceux qui avoient des fusils en firent une décharge , après laquelle nous rentrâmes tous , en gardant le même ordre , dans le milieu de la place où étoit notre Cabane. Ce fut là , où pendant que ce Chef ne cessoit de chanter , on me fit planter en terre le bâton de mes Reliques , à côté duquel les deux jeunes Porte-Enseignes plantèrent aussi leurs Armoiries. Ce-ci ne fut pas plutôt fait , que tous ces Guerriers se mirent en rond , pour chanter & danser tous ensemble un autre sorte d'*Athouront*.

Ils figurèrent premièrement tous les mêmes attitudes , gestes & contractions de corps , sans s'élever en aucune façon de terre. Ensuite les quatre plus fameux Danseurs restèrent seuls de bout , pendant que les autres s'affirent à côté de moi , pour chanter ou plutôt battre la cadence de ces Guerriers , qui se séparèrent , en se mettant deux contre deux , & vis à vis l'un de l'autre. Ils commencèrent par s'escarmoucher

en se couchant en jouë , ou faisant semblant de se donner des coups de bourrades avec leurs fusils ; ce qui ressembloit bien mieux à un exercice militaire qu'à une danse , quoi-qu'ils chantaient toujours.

Après cette exercice , ou cette danse , qui ne dura qu'un moment , ils quittèrent ces armes à feu , pour ne se servir que de leurs haches , avec lesquelles ils firent semblant de se porter des coups sur le corps & par tout ; & de si près , que je croyois à tous momens qu'ils alloient se hacher en pièces. Mais cette danse , comme je l'ai déjà dit , n'étoit que pour ne pas oublier les bonnes coùtumes de leurs Ancêtres , pour s'entretenir dans l'exercice de la Guerre & connoître les bons Guerriers. Car , selon que je l'ai appris depuis , si quelqu'un retiroit seulement la tête , un bras , le corps ou la jambe , il passeroit pour lâche , infame , indigne d'être un homme & d'aller à la Guerre , parceque , disent-ils , si l'on a peur dans une action qui n'est faite que pour rire , à combien plus forte raison ne l'aura-t-on pas davantage , lorsqu'il s'agira de
se

se battre tout de bon contre ses Ennemis.

Il faut avouer que cette danse a quelque chose d'affreux & qu'il faut l'avoir bien pratiquée, avant que de s'exposer à la danser avec des haches, sans quoi l'on courroit risque d'être estropié à chaque instant. Aussi les Sauvages commencent-ils à s'y exercer dès leur tendre jeunesse, en se servant seulement de petits bâtons. Ce seroit une honte de ne la point savoir danser. Leurs chansons d'un autre côté semblent servir de mesure, de règle ou d'avertissement à celui qui doit recevoir le coup, pour qu'il ait à l'attendre sans branler : car il ne s'agit point ici de reculer pour l'éviter ni même de le parer. Les secouffes & les tours de bras que se donne en s'agitant celui qui porte le coup, sont si rudes, que s'il n'avoit une grande présence d'esprit pour en arrêter la violence à propos & d'aussi proche qu'il le donne, il arriveroit sans doute quelque grand malheur.

Ces Barbares, autrefois au lieu de hache, se servoient de leur massüë ou Casse-tête. Cette masse d'armes étoit

faite d'une racine d'arbre ou d'un autre bois fort dur, de la longueur de deux pieds ou de deux pieds - & - demi tout au plus, équarri sur les côtés & élargi ou arrondi à son extrémité, qui étoit courbe & de la grosseur du poing. Les Sauvages en avoient de différentes fortes, il les portoient ordinairement attachées à leurs ceintures. Mais depuis que les *Européens* ont commercé avec eux, ils ont abandonné toutes ces armes, afin de profiter des nôtres, dont l'invention leur a paru beaucoup plus spirituelle, pour pouvoir faire du mal.



C H A P I T R E XVIII.

Les Sauvages font danser l'Auteur, qui les fait danser à son tour; leur sentiment sur sa danse. Portrait des Sauvages en général. L'Auteur quitte ses Iroquois.

LA Famine s'étant venu coucher proche de moi après avoir dansé (car il étoit un Maître dans l'art de la danse)

se) me fit dire par *Joseph*, que je devois danser aussi l'*Athorront*. Comme il m'étoit inutile de balancer davantage, & que d'ailleurs je devois ce payement à *Antoine* pour le plaisir qu'il me faisoit, de me si bien instruire dans l'Art militaire sauvage, je me levai aussi-tôt, & afin d'imiter en quelque manière leur *Athorront*, je me mis à chanter moi-même: *Nanon dormoit sur la verte fougere.* &c. & à danser sur cet air une Contre-danse *Françoise*, que l'on nomme le *Pistolet*.

Le plus plaissant de l'affaire, c'est que je dansois seul une Contre-danse, sans avoir personne pour me simuler ou me faire face & sur tout devant des *Iroquois* & des *Hurons*, qui n'y entendant rien, ne laissoient pas que d'en vouloir battre la mesure ou la cadence, en s'efforçant de me faire entendre leurs *hé, hé, bun, bun*; desorte que, quand je me trouvai las & que je voulus finir pour me reposer, ils redoublèrent ces *hé, hé, bun, bun*, en me faisant signe de continuer: Ce que je fis donc, & très long-tems; de façon qu'à force de faire des roses d'espadaon, en figurant des

bottes à droite, à gauche & par tout, je me trouvai si étourdi, que j'en tombai par terre.

Quoique je fusse dans cet état, ils ne cessoient point pour cela leurs *hé, hé, bun, bun*, croyant que j'étois tombé exprès & que cette chute étoit une partie de ma danse. C'est pourquoi ayant demeuré près d'un demi-quart d'heure couché sur le dos, comme étourdi, par rapport au bourdonnement de leur cadence que j'avois toujours dans les oreilles, je revins cependant un peu à moi, & voyant qu'ils continuoient toujours avec des hochemens de tête dont une envie de rire me prit: je me levai aussi-tôt & afin de faire finir promptement cette barbare musique, je fis encore quelques fauts, pris mes Reliques & me sauvai dans la Cabane.

Ces Sauvages, ne me voyant point revenir, se levèrent de leur place & entrant dans cette Cabane vinrent me donner la main tour à tour, en souriant pour me témoigner le plaisir & la satisfaction qu'ils avoient d'être avec moi. D'abord qu'ils furent assis, *Joseph* s'avi-
sa

fa de me féliciter au nom de toute l'Assemblée, en me difant : que lui & les Frères n'avoient jamais vu un *Esprit* qui danfat fi bien que moi : Que nous autres *Esprits*, étions capables de tout faire quand nous voulions ; en un mot qu'il étoit impossible de mieux danfer à moins que d'être ou un *Jongleur*, ou le Grand *Patriarche* même, ou un *Jesuite* ou un *Pied-nud* ; mais que ces derniers n'avoient jamais eu pour eux cette complaifance : Qu'ils leur difoient toujours pour raifons, qu'ils ne vouloient danfer que dans l'autre Monde en présence du GRAND ESPRIT : Néanmoins, qu'il en avoit vu un jour un, qui aima mieux danfer, que de recevoir des coups de bâtons & qu'il s'étoit parfaitement bien tiré d'affaire ; mais que je l'avois encore surpassé.

Je lui repondis, que j'aimois toujours mieux faire les chofes de bonne grace, que de me faire tirer l'oreille. Et fans faire le modeste, j'ajoutai, que je favois mieux danfer que tous les *Pieds-nuds* en général : Que je ne craignois pas même les *Jesuites* dans cet art & que je n'étois pas fi tôt, de me
faire

faire donner des coups de bâtons pour danſer, vû que c'étoit la choſe du Monde la plus facile, puis-qu'il n'y avoit qu'à remuer la jambe : Qu'au reſte il en étoit chez nous comme chez eux, où chacun ne danſoit pas également bien : Qu'à l'égard des *Jefuites* & des *Pieds-nuds*, il ne leur convenoit pas de danſer, parce qu'étant des Gens d'Egliſe, qui doivent être reſpectés, ils courroient riſque de ſe faire mépriſer ſ'ils ne danſoient mieux que les autres, au lieu que pour moi, n'étant point Eccléſiaſtique, il m'étoit libre de chanter comme un *Huron* & de danſer comme un *Iroquois*. Enfin, que c'étoit une ſatiſfaction pour moi d'avoir ſû leur plaire par une danſe, qui ſans flatter mon mérite, me donnoit à connoître qu'ils en avoient jugé comme de parfaits *Iroquois*.

Je ne fai ſi ce compliment leur plut ou non, mais ils n'y répondirent point. Il n'y eut que *Joſeph*, qui après avoir un peu révé, me dit : que ſi je voulois lui apprendre à danſer mon *Athorront*, je n'avois qu'à reſter avec lui juſqu'à ce qu'il le fût auffi-bien que moi, qu'en

re-

recompense il me nourriroit bien & me feroit Présent des trois quarts de sa Chasse. Je lui fis reponse qu'il m'étoit impossible de demeurer longtems avec lui; & après lui en avoir exposé les raisons, je dis, que cependant, s'il vouloit essayer à l'apprendre pendant le peu de jours que nous avions encore à être ensemble, je me ferois un plaisir de le lui enseigner.

Sur le champ il se mit à faire un faut de joye en disant: *Allons, allons, l'Anon lon fait.* Il vouloit dire, *Nanon dormoit*, qui étoient les premières paroles de ma chanson. Je commençai d'abord par lui faire bien dresser la tête, lever un bras, ensuite l'autre; tenir le corps droit, &c. Ce qui apprêtoit assez à rire à ses Camarades qui ne tardèrent point à se lever, pour que je leur en fisse autant. Il n'y eut pas même jusqu'au Vieillard qui ne voulût être de la Partie. Je previs à ce coup que tous ces Disciples alloient me donner beaucoup d'ouvrage; c'est pourquoi, pour avoir plutôt fait, je les fis ranger tous en rond & après leur avoir levé à tous les bras, je leur fis dire par *Antoine*, qui
me

me servoit d'Interprète, qu'il n'avoient qu'à m'imiter en tout ce que je ferois. Ainsi, me voici donc, graces à mes Lettres d'Avocat, devenu Maître à danser des *Iroquois*.

Tout alloit assez mal; j'avois affaire à des *Iroquois*, c'est tout dire. Les uns alloient trop vite, les autres trop doucement. Nous en étions à porter des bottes, quand un de ces Brutaux m'en poussa une si rudement sur le dos, qu'il me fit tomber à la renverse. Tous pour m'imiter en voulurent faire autant & se jettèrent par terre, d'où ils ne se relevèrent que lorsqu'ils me virent de bout. Enfin cette exercice commençoit à me déplaire extrêmement, & je voulois même me reposer, lorsque m'étant aperçu qu'ils avoient tous la pointe du pied tournée en dedans, je leur dis que ce n'étoit point la manière; qu'il falloit la tourner absolument en dehors & que ce n'étoit pas sans cause s'ils dansoient mal. Pour cet effet j'affectai de tourner mes pieds un peu plus qu'il ne falloit; ils essayèrent à en faire de même; mais pas un ne put en venir à bout.

Plu-

Plusieurs ne pouvant se tenir fermes ni marcher de cette façon tombèrent à la renverse : Sur quoi mon Interprète se mit à me crier : *Es-tu fou , de nous vouloir faire tenir comme cela pour nous faire tomber ? Crois-tu donc que les pieds sont faits pour être tournés comme tu dis ? Ma foi tu en as menti & je trouve que les Jesuites & les Robes grises ont bien raison de ne vouloir pas danser de cette façon , de peur de se faire moquer d'eux ; car nous nous en moquerions nous-mêmes. Et après tout , pour quoi lever en l'air les deux pieds tout ensemble , comme une Bête , à moins que ce ne soit pour sauter un fossé ? Et puis , comment le sauteras-tu si tu ne les a tournés comme nous ?*

Il est à remarquer que les Sauvages ont tous les pieds plus tournés en dedans qu'en dehors , & leurs danses , ainsi que je l'ai déjà dit , ne consistent que dans des contorsions & non pas à sauter. C'est pourquoi il m'ajouta : *Que dirois-tu de nous , si tu nous voyois faire de petits sauts comme toi ? Ne dirois-tu pas que nous sommes fous & que le Malin Esprit nous agite ? Crois-moi le*

GRAND

GRAND ESPRIT nous a bien fait un corps avec des bras pour danser & des pieds pour marcher, grimper, descendre & courir sur des Raquettes, mais non pas pour sauter comme des Chevreuils, si ce n'est, ainsi que je te l'ai déjà dit, par dessus des troncs d'arbres ou des fossés. Crois-moi donc, si ta danse nous a donné du plaisir, ce n'est qu'en ce qu'elle nous a fait voir le ridicule de ta Nation. Ainsi garde-la pour toi : ou si Joseph, Nicolas, La Famine & les autres sont assez affamés pour vouloir faire les fous, enseigne-la leur. Pour moi, j'en suis content & j'en sai assez sans avoir besoin de me tordre le pied, pour sauter comme un Animal.

Si ce discours me surprit, d'un autre côté je fus ravi d'avoir trouvé le secret de me débarasser de pareils Disciples; car pas un ne voulut davantage tourner le pied en dehors, disant tous comme Antoine, qu'ils n'avoient plus faim de mon Athorront & que leurs pieds n'étoient pas faits pour être tordus. Que sans doute nous autres Esprits, qui étions d'une nature dissemblable à la leur, pouvions peut-être bien les avoir eu ainsi faits en naissant, pour
sauter

fauter comme des Animaux, d'autant plus que nous étions déjà velus comme des Ours.

Je dirai à propos de ce-ci, que presque tous ceux qui n'ont point vu ni entendu parler des Sauvages, se sont imaginé qu'ils étoient des Hommes nus, couverts de poil, vivant dans les bois sans société comme des Bêtes & n'ayant de l'homme qu'une figure imparfaite. Il ne paroît pas même que beaucoup soient revenus de cette persuasion. Les Sauvages à l'exception des cheveux & des sourcils, que plusieurs même ont soin d'arracher, n'ont aucun poil sur le corps; car s'il leur arrivoit par hazard qu'il leur en vint quelqu'un, ils se l'ôteroient d'abord jusqu'à la racine. Je dis bien, par hazard, car il est fort extraordinaire de leur en voir venir aucun. J'ai cependant vu de vieux *Iroquois* & de vieilles Sauvageffes, qui en avoient un peu aux deux extrémités de la lèvre supérieure.

La première fois que ces Barbares virent les *Européens*, leur étonnement fut incroyable, & la longue barbe que

ceux-ci nourriſſoient en ces tems-là, les leur fit paroître étrangement laids. Ils naiſſent blancs comme nous. Leur nudité, les huiles dont ils ſe graiſſent, & les différentes couleurs dont ils ſe fardent, que le Soleil à la longue imprime dans leur peau, leur hâlent le teint. Ils ſont grands, d'une taille ſupérieur à la nôtre, ont les traits du viſage fort réguliers, le nez aquilain, & ſont bien faits en général, étant preſque impoſſible de voir parmi eux, aucun boiteux, borgne, boſſu, aveugle &c. Pour moi je n'y en ai jamais vu.

Ils ſont tous bien proportionés, d'un bon tempérament, leſtes, forts & adroits. En un mot, pour les qualités du corps, ils ne nous cedent en rien & même ſemblent avoir ſur nous quelque avantage. Ils ont les yeux gros, bien fendus & noirs de même que leurs cheveux. Leurs dents ſont blanches comme de l'ivoire & l'air qui ſort de leur bouche eſt auſſi pur que celui qu'ils reſpirent, quoi-qu'ils ne mangent preſque jamais de pain ; ce qui prouve qu'on ſe trompe en *Europe*, lorsqu'on

qu'on croit que la viande, que l'on mange sans pain, rend l'haleine forte. Plusieurs Personnes à qui j'ai parlé quelquefois à ce sujet, depuis que je suis revenu de mes voyages, ne pouvant s'imaginer comment on peut vivre sans pain, ont été tout étonnées de ce que j'ai pu vivre moi-même de cette façon, pendant tout le tems que j'ai été avec ces Barbares. Mais hélas, quelle simplicité! Si ces mêmes Personnes se fussent trouvées en ma place, c'eut été, je crois, bien le moindre de leur embarras.

A voir les Sauvages du premier coup d'œil, il est impossible d'en juger à leur avantage, parce qu'ils ont le regard farouche, le port rustique & l'abord si simple & si taciturne, qu'il seroit très-difficile à un *Européen*, qui ne les connoitroit pas, de croire que cette manière d'agir est une espèce de civilité à leur mode, dont ils gardent entre eux toutes les bienfaisances, comme nous gardons chez nous les nôtres, qui leur servent de risées. Ils sont donc peu careffans & font peu de démonstrations: mais nonobstant cela ils sont

bons, affables & exercent envers les Etrangers & les malheureux une charitable Hospitalité, qui a de quoi confondre toutes les Nations de l'*Europe*. Oui, je puis avouer ici, que depuis mon retour dans cette partie du Monde, qui passe pour la plus belle, la plus policée & la plus abondante en Biens & en Richesses ; une disgrâce outrée ne cessant de m'y poursuivre, je me suis souhaité plus de cent fois parmi ces Peuples, que nous nommons Barbares.

A considerer donc d'un premier abord ces Hommes depourvûs de tout, sans Lettres, sans Sciences, sans Loix apparentes, sans Temple, sans culte réglé & manquant des choses les plus nécessaires à la vie, on auroit de la peine à les croire tels que je viens de les peindre, il n'est néanmoins rien de plus certain. J'ose même ajouter qu'ils ont presque tous l'esprit bon, l'imagination assez vive ; qu'ils pensent juste sur leurs affaires & infiniment mieux que le Commun Peuple parmi nous. Ils vont à leurs fins par des voyes sûres. Ils agissent de sang froid & avec

un phlegme qui lasserait notre patience. Par raison d'honneur & par grandeur d'ame, ils ne se fâchent jamais : ils paroissent toujours Maîtres d'eux-mêmes & jamais en colère. Ils ont le cœur haut & fier, un courage à l'épreuve, une valeur intrépide, une confiance dans les tourmens qui surpasse le Héroïsme & une égalité, que ni la prospérité ni l'adversité n'altèrent jamais.

Toutes ces belles qualités que je viens de rapporter seroient trop dignes d'admiration, si elles ne se trouvoient malheureusement accompagnées de quantité de défauts ; car ils sont légers & volages, fainéans au de-là de toute expression, ingrats avec excès, soupçonneux, traîtres, vindicatifs & d'autant plus dangereux, qu'ils savent mieux couvrir & qu'ils couvent plus long-tems leurs ressentimens. Ils exercent envers leurs Ennemis des cruautés si inouïes, qu'ils surpassent dans l'invention de leurs tourmens tout ce que l'Histoire des anciens Tyrans peut nous représenter de plus cruel. Au reste ils sont brutaux dans leurs plaisirs,

firs, vicieux par ignorance & par malice : mais leur rusticité & la disette où ils sont de toutes choses, leur donnent sur nous un avantage, qui est d'ignorer tous ces raffinemens du vice qu'ont introduit le luxe & l'abondance.

Cependant on trouvera peut-être étrange qu'ayant de l'esprit, de l'industrie & de l'adresse pour faire beaucoup de petits ouvrages qui leur sont propres, ils aient passé tant de Siècles sans inventer aucun de ces Arts, que tant d'autres Peuples ont porté à une si haute perfection. Mais bien loin de les en blâmer, je ne sai si nous ne devrions pas plutôt admirer en eux cette modération qui les a fait se contenter de peu & les fait encore rire aujourd'hui de nous voir bâtir des maisons & entreprendre des ouvrages, qui doivent durer des siècles, ayant nous-mêmes si peu de tems à vivre, que nous ne sommes pas assurés d'en voir la fin.

Je ne sai aussi si ce n'est point par un mouvement de Politique, que quelques Jesuites me paroissent les louer un peu trop, quand ils disent qu'ils

qu'ils ont la conception aisée, la mémoire admirable; qu'ils sont dociles, &c. car lorsque je demeurois à *Quebec* dans le Couvent des R. R. P. P. Recollets, j'ai entendu dire tout le contraire.

Quelques-uns de ces Pères me dirent un jour, que les Jésuites, curieux de savoir la portée du génie des Sauvages, s'avisèrent de prendre dans leur Collège de cette Ville, quatre jeunes Enfants de différentes Nations de ces Barbares & de les y faire étudier, afin de voir les progrès qu'ils feroient dans la Langue latine: mais que ces jeunes Gens étant un peu avancés dans leurs études n'en firent point d'autres que de devenir plus malins & plus méchans: Que ces beaux Disciples donc témoignoiént toujours autant d'horreur pour la vertu que d'amour pour le vice, qu'ils sembloient puiser dans les Auteurs de l'Antiquité & retenir avec une si grande opiniâreté, que leurs Précepteurs furent obligés de les renvoyer dans leurs Forêts.

Je crois aussi que les Recollets m'en disoient un peu trop contre les Sau-

vages qu'ils regardent encore aujourd'hui comme des demi-bêtes, plus stupides & plus brutaux même, que les Animaux les plus féroces & par conséquent indignes de recevoir d'autre Bâton que celui du *Grand Banc de Terre-Neuve*. Ces Pères, piqués de jalousie contre les Jésuites, qui leur enlèvent leurs Missions, voudroient sans doute prouver que ces derniers Missionnaires ne font pas plus de fruit qu'eux parmi leurs nouveaux convertis, & trouvent du plaisir à les contrecarrer sur ce sujet. Quoiqu'il en soit, autant que je l'ai pu remarquer moi-même sur les lieux, je suis très persuadé qu'il y a un milieu à prendre en tout ce-ci. Ce que l'on peut dire néanmoins contre le rapport des Jésuites, qui ne veulent plus avoir de Disciples Sauvages dans leur College, ne doit rien détruire de ce que j'ai avancé à l'avantage de ces Nations Barbares: car tous ceux qui ont conversé avec eux doivent avouer avec moi qu'ils sont pleins de bon sens & tels que je viens de les depeindre.

Sans donc trop louer les Sauvages au sujet de cette indifférence qui leur
fait

fait mépriser toutes les commodités de la vie, je crois pouvoir dire avec vérité que cette indigence de toutes les choses qui nous sont nécessaires vient plutôt de l'effet de leur paresse naturelle, qui les empêche de se les procurer, que de celui de leur désintéressement; car ils aiment aussi-bien que nous les délices d'une vie tranquille & s'accommoderoient fort de toutes les douceurs dont nous affaïssonons la nôtre, si elles pouvoient leur venir sans peine, ou pour ainsi dire en dormant. En un mot leur fainéantise est si grande, que depuis le tems qu'ils sont en commerce avec les *Européens*, l'utilité qu'ils en ont pu retirer ne les a point détachés de leurs anciennes coutumes.

Les Nations cependant qui habitent parmi les *François*, commencent un peu à les imiter, en bâtissant, comme je l'ai déjà dit, des Cabanes un peu plus solides, en s'amufant à la culture des Terres, &c. Il y a donc lieu d'espérer que la nécessité obligera les autres dans peu de tems à en faire de même; parceque, comme ils détruisent beaucoup

le gibier , depuis qu'ils ont des armes à feu & que d'ailleurs les *Européens* commencent à s'étendre dans leurs Forêts , il est sûr , que , pour pouvoir y vivre dans la suite , ils seront obligés de faire comme nous.

Il ne m'arriva plus rien de remarquable avec mes *Iroquois*. Je les congédiai le lendemain , le plus honnêtement qu'il me fut possible , c'est à dire , en les comblant de promesses , ne pouvant réparer par des Présens le déplaisir que leur causoit mon départ. Ils me chargèrent tous de complimens pour LOUIS XV. & m'engagèrent d'inviter ce Grand Chef , à leur envoyer à chacun un Calumet d'argent.



C H A P I T R E. XIX.

Portrait du Castor. Travaux incompréhensibles de cet Animal pour faire des Dignes & des Cabanes.

LE lendemain 19. *Avril*, après avoir demeuré douze jours en la compagnie de ces *Iroquois*, je ne me trouvais plus accompagné que de mes deux *Hurons*, avec qui je me mis à canoter sur la petite Rivière dont j'ai parlé. Comme elle étoit un peu rapide & que nous la descendions, il nous arrivoit souvent d'aller plus vite que nous ne voulions, de sorte que nous eussions pu faire facilement quarante lieues dans un seul jour, si nous ne nous fussions souvent trouvé arrêtés par des Dignes de Castors, que nous rencontrions de tems en tems.

Ces *Dignes* sont si singulières, que je ne puis m'empêcher de dire ici ce que j'en sai, aussi-bien que des animaux qui les construisent.

Le

Le Castor est un animal amphibie, qui vit tantôt sur terre, tantôt dans l'eau & ne s'apprivoise jamais. Il ne vit que de feuilles & d'écorce d'arbres; sa nourriture ordinaire & la plus friande est celle de l'écorce du bois de Tremble ou d'Osier. C'est aussi de celle-ci dont se servent les Sauvages pour apas dans les pièges qu'ils tendent à ces animaux. Le Castor ressemble assez à la Loutre; mais il est beaucoup plus gros: La couleur de son poil tire un peu sur celle du Minime & du Capucin. Son corps beaucoup moins épais que large est de la grosseur à peu près de celui d'un de nos gros Chiens bassets qui auroit le ventre aplati. La forme de sa tête seroit assez semblable à celle d'un Rat, dont il a les yeux & les oreilles, si elle n'étoit aplatie à peu près comme celle d'un Chat & environ trois fois aussi grosse que cette dernière. Il a aussi les jouës & le bec d'un Lièvre, la langue & la vessie d'un Pourceau. Sa chair qui est blanche & fort délicate à manger, est un peu froide & a le sang congelé ou noirâtre, comme celui d'une Carpe, d'autant que cet animal

mal peut dormir dans l'eau. Il a encore dans les aînes, tout auprès des testicules, des bourses de la grosseur d'un œuf d'Oye, qui contiennent une liqueur si utile à la médecine, qu'on appelle le *Castoreum*. On trouve de ces bourses dans les Femelles comme dans les Mâles. Le Castor se sert de cette liqueur lorsqu'il est dégouté, pour se donner de l'appetit; il la fait fortir avec la pate en pressant les vésicules qui la contiennent. Il a quatre dents incisives, comme les Ecureuils, les Rats & les autres animaux qui aiment à ronger. La longueur de celles d'en bas est d'un bon pouce, & de plus de quatre pour celles d'en haut. C'est avec elles que plusieurs de ces petits animaux ensemble, peuvent scier facilement & en peu de tems des arbres d'une grandeur & d'une grosseur énorme avec lesquels ils font leurs Dignes. J'ai eu le plaisir pendant près d'un quart d'heure, de les y voir travailler, & voici comment.

Cette Rivière sur laquelle nous nous trouvions, étoit, comme je l'ai déjà dit, fort navigable. Nous la descen-

dions

dions assez tranquillement , fans avoir besoin même de nous servir de nos avirons , desorte que nous avancions dans ces vastes Solitudes , fans faire aucun bruit , étant toujours aux écoutes pour voir si nous n'entendrions ou plutôt ne verrions point de Castors. Nous étions précisément dans des endroits où il devoit y en avoir beaucoup. Tout étoit plein de Dignes.

Nicolas , qui tenoit le devant du Canot , en ayant aperçû un qui nageoit , tira dessus , mais n'ayant fait que le blesser nous ne l'eûmes point. Ce coup manqué fut cause , que , dans le même instant , je vis un peu plus loin , quantité d'autres de ces animaux s'élancer dans l'eau comme des Grenouilles. Plusieurs cependant eurent la hardiesse de venir nous approcher en montrant seulement leur tête hors de l'eau. Ce qui fut cause que mes Sauvages & moi tirant d'accord dans le même moment , nous en tuâmes chacun un , de ceux qui s'amusoient un peu trop à plonger & replonger. Après cet heureux coup nous allâmes à terre & nous nous enfonçâmes un peu dans le bois , autant pour

y

y faire cuire notre gibier, que pour nous y cacher & guetter ces animaux, qui devoient y être en grand nombre, & selon ce qu'il nous étoit facile d'apercevoir, travailloient à y faire une nouvelle Digue.

Une heure s'étoit écoulée pendant que notre Repas se préparoit, lorsque je m'avisai, contre la volonté de mes Sauvages, d'aller me promener sur le bord de la Rivière, dans l'espérance d'y voir peut-être travailler quelques Castors. Je ne me trompai point dans cette idée; mais afin d'approcher de plus près un endroit, où j'avois en débarquant remarqué quelques grands arbres à moitié coupés, j'avançai doucement ventré à terre, pour voir sans être vû ces beaux Architectes nés, dont j'avois entendu dire tant de merveilles.

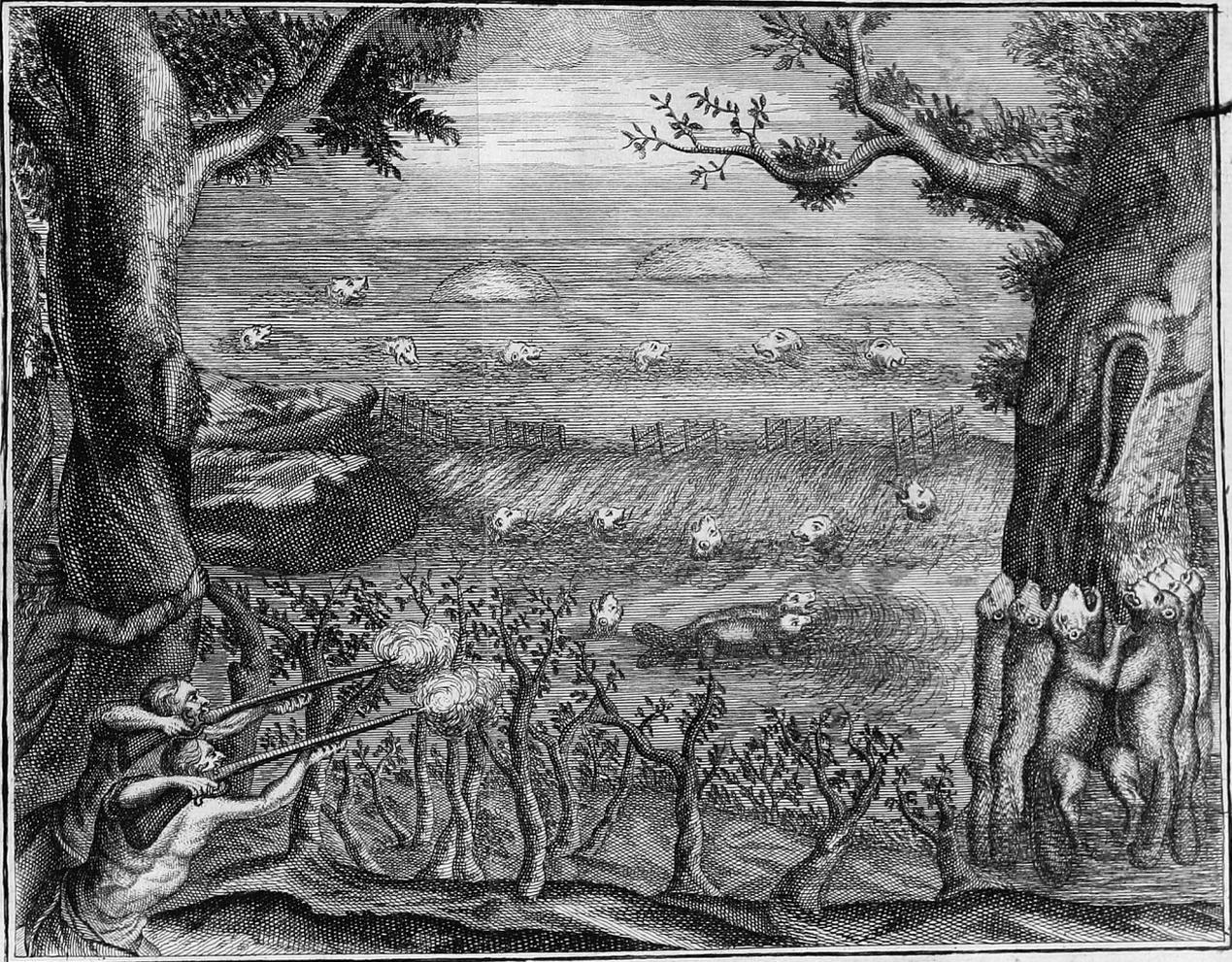
J'étois déjà assez proche, quand un certain bruit, que j'entendis, excitant de plus en plus ma curiosité, fit que je me dressai derrière un grand arbre pour voir plus à mon aise, ce qui le causoit.

Ce fut pour lors, que sans branler de ma place, je vis bien cent de ces
ani-

animaux occupés à un travail aussi admirable que surprenant. Il y en avoit douze qui ferrés les uns contre les autres & dressés sur leurs pates de derrière, scioient ou plutôt coupoient avec leurs dents un grand arbre d'environ douze pieds de circonference, pendant que plus de cinquante autres étoient occupés à couper & traîner les branchages d'un autre arbre déjà tombé. C'étoit un plaisir pour moi de voir l'agilité avec laquelle ils conduisoient à la nage ces branches. Tantôt je les voyois sauter & resauter par dessus ces matériaux ; tantôt je ne voyois plus ni branches ni Castors, & dans d'autres momens enfin je les apercevois en plus grand nombre sur la surface des ondes, tirant comme en colère ces mêmes branchages, qui leur avoient échappés & avec lesquels ils se replongeoient jusqu'au fond de la Rivière.

Le plus risible pour moi, c'étoit d'en considérer deux assis sur leur queue, uniquement occupés à regarder les Travailleurs & à les empêcher d'avancer du côté que l'arbre, que l'on coupoit, devoit tomber. Plusieurs au-

tres



tres de même, me sembloient un peu plus loin servir aussi d'Inspecteurs ou de Piqueurs, pour diligenter l'ouvrage, soit en faisant hâter les paresseux, soit en aidant eux-mêmes à rouler des pierres ou tirer leur charpente, qui embarassoit quelquefois trop les Travailleurs; ou soit en rechargeant ceux qui laissoient tomber le mortier, que d'autres leur avoient déjà chargé sur leur queue. Tandis que d'autres enfin, qui contrefaisoient les Maçons, preparent ce même mortier mêlé de la terre grasse, que quelques-uns leur apportoient du fond de la Rivière, & d'un peu de gravier ramassé sur le rivage. Ce gravier bien pètri ou battu ensemble dans ce limon, tant avec leur queue qu'avec leurs pates, pouvoit dans la suite devenir dure & se conserver au fond des eaux, comme un ciment capable d'affermir leurs Dignes & un mortier propre à bâtir leurs Cabanes.

Si je me suis réservé à parler ici des pates & de la queue des Castors, ce n'a été que pour en mieux faire voir l'usage. Ces Animaux ont les pa-

tes fort courtes, de façon que leur ventre posant, pour ainsi dire, à terre, ils ont de la peine à courir. C'est pourquoi, de crainte d'être pris par les Chasseurs ou par des animaux qui pourroient leur nuire, ils ne s'écartent jamais à plus de vingt ou trente pas de l'eau : encore ont-ils des Sentinelles qu'ils posent à de certaines distances, pour éviter d'être surpris, pendant qu'ils sont occupés à leur travail. Car au moindre cri que font ces Sentinelles à l'approche des Hommes & des Bêtes, tous les Travailleurs se jettent à l'eau & se sauvent en plongeant jusqu'à leurs Cabanes. J'avance ce fait pour l'avoir vu, ayant eu beaucoup de peine à le croire moi-même sur le rapport que l'on m'en avoit déjà fait, & si j'ai été, pendant un bon quart-d'heure, assez proche d'eux sans être aperçu, il faut avouer que c'est un bonheur pour moi, ou un pur effet du hazard.

Pour revenir donc à leurs pates ; ils ont les doigts de celles de derrière joints par une membrane, comme ceux d'une Oye. Celles de devant sont sans membrane, semblable à ceux des Rats

Rats de montagne; & ils s'en servent comme d'une main, de même que les Ecureuils. Leurs ongles sont courts, taillés de biais & creux par dedans, comme des plumes à écrire.

La queue du Castor tient plus de la nature du Poisson que de celle des Animaux terrestres, aussi bien que ses pieds qui en ont le goût. Elle paroît écaillée, mais elle ne l'est point; car si l'on veut essayer d'en lever cette forme d'écailles, qui est d'une figure exagone irrégulière, formant une pellicule, qui les joint ensemble, il se trouvera que ce n'est qu'une simple peau ou parchemin d'une seule pièce. Cette queue, qui a onze & douze pouces de long, est de figure ovale, comme une Sole; mais moins plate. C'est le morceau le plus délicat de l'animal: Sa chair au reste est des plus exquisés & tous les Sauvages du *Canada*, en sont très friands. Le Castor se sert de cette queue & de ses pieds de derrière pour nager. Elle lui sert aussi de Battoir, comme je l'ai déjà démontré, pour battre le mortier, ou de Truelle quand il veut se bâtir une Cabane.

Il faut avoüer que l'instinct de ces animaux a quelque chose qui surpasse l'imagination; car enfin, pour venir à bout de faire leurs petites Maisonnetstes construites en figure de Four ou de grosses Ruches à miel, il faut premièrement qu'ils ayent l'adresse & la force de faire des trous au fond de l'eau, afin d'y planter ensuite quatre, cinq & quelquefois six pieux, qu'ils ont le soin de placer directement au milieu des Rivières, Lacs ou Etangs qu'ils arrêtent par le moyen de leurs Digues. Secondement c'est sur ces pieux qu'ils bâtissent ces petites Cabanes, faites de terre grasse, d'herbes & de branches d'arbres. Elles doivent être sur la surface des eaux, & ont toujours trois étages, pour monter de l'un à l'autre, quand les Rivières croissent par les pluyes ou par les dégels, afin que leurs Petits n'en soient point incommodés. Leurs planchers sont de joncs & chaque Castor a sa chambre à part.

Ils entrent dans ces nids par dessous l'eau, où l'on voit un grand trou au premier plancher environné de bois de tremble coupé par morceaux, qu'ils
peu-

peuvent tirer facilement dans leurs Cellules, lors qu'ils ont envie de manger. Comme c'est leur nourriture ordinaire, ils ont la précaution d'en faire toujours un grand amas & sur tout durant l'Automne, prévoyant que les gelées doivent glacer leurs Etangs & les tenir enfermés deux ou trois mois dans leurs Cabanes.

C'est aussi cette même raison pour laquelle ils font tant de Dignes, afin que leurs provisions puissent être arrêtées & ne point suivre le Courant de l'eau. Ce n'est donc pas sans cause, si, pendant un long trajet de chemin, nous ne faisons point une ou deux lieuës sans être obligés de mettre pied à terre, à cause des Dignes de ces industrieux Animaux.

Ces Dignes sont si stables que nos plus habiles Maçons auroient bien de la peine à faire des murailles à chaux & à ciment qui fussent plus fortes. Elles ont quatre & souvent plus de cinq cens pas de longueur sur vingt pieds de hauteur & sept ou huit d'épaisseur. Un pareil ouvrage, commencé seulement par une centaine de ces Animaux, se

trouvera fini & parfait au bout de six mois de tems, sans qu'il soit besoin d'un plus grand nombre de Travailleurs; tant il est vrai qu'ils agissent avec vigueur & diligence. On diroit à les entendre, sans les voir dans ces occupations; que ce sont des Hommes qui travaillent, si on n'étoit persuadé que ce sont des Castors.

J'ai souvent fait reflexion, depuis que je suis en *Hollande*, où il faut tant de Dignes pour conserver le Pays, que ces Animaux n'y seroient sans doute pas inutiles, puisqu'ils peuvent faire si bien & à si peu de frais dans le *Canada*, ce que Mrs. les *Hollandois* font chez eux avec tant de peine & de dépense. Les Castors ont aussi comme eux des *Dyk-Meysters*, c'est à dire en François, *Inspecteurs des Dignes*, qui les visitent de tems en tems, pour voir si rien n'y manque, & donner avis à la Société s'il y a quelque chose à refaire. Mes Sauvages m'ont assuré qu'ils s'assembloient pour cet effet, tenant conférence ensemble, touchant les moyens d'amasser & de garder avec soin toutes les choses nécessaires au

Bien

Bien commun de leur petite Republique, & que par un certain jargon intelligible ils se communiquoient entre eux leurs sentimens & leurs pensées.

Je n'ai jamais été témoin de ces fortes d'Assemblées, je voudrois les avoir vûes moi-même pour y ajouter foi. Cependant je rapporterai sur ce qui s'est passé sous mes yeux, que je crois que ces Animaux font une société d'une centaine d'entre eux; se choisissant un Canton pour y vivre séparément des autres Castors. J'oserai même hasarder de dire, qu'ils m'ont parû se parler pendant que je les ai vû travailler, en raisonnant ensemble par des tons plaintifs & dolens, à peu près comme ceux que nous font entendre quelquefois nos Poules & nos Canards; avec cette distinction néanmoins que ces Amphibies me sembloient attentifs aux différens sons de voix les uns des autres, pour agir conformément à l'intention de ceux qui s'exprimoient par leurs petits tons non articulés. Ce qui est certain du moins, c'est qu'il s'entendent très bien entre eux.

Pour bien faire comprendre de quelle

manière ces laborieux Animaux con-
struisent leurs Dignes, il ne me fera
pas hors de propos d'ajouter ici, qu'ils
examinent premièrement les bords des
petites Rivières, afin de voir s'ils n'y
trouveront point, des deux côtés,
d'assez grands arbres vis à vis les uns
des autres, pour qu'ils puissent les
croiser par leur chute. Il n'importe
pour la grosseur; car, ainsi que je l'ai
déjà donné à connoître, les plus gros
ne leur font point peur: aucontraire
ce sont les meilleurs & ceux aux-
quels ils semblent s'attaquer le plu-
tôt. Mais, pour en venir à bout avec
plus de facilité, ils ont l'instinct d'ob-
server auparavant de quel côté don-
ne le vent afin d'en profiter: ce qui
leur est indifférent d'ailleurs pour leur
ouvrage; car si les vents changent de
face, les Castors quittent aussi-tôt leur
entreprise de ce côté, pour aller faire
le même travail d'un autre; pourvu
néanmoins qu'ils leur soient favorables
& puissent les aider à renverser leurs
arbres en travers. Autrement ils s'a-
museroient à couper avec leurs dents
incisives les branches de ceux qui sont
déjà

déjà tombés & à les entrelasser les unes dans les autres. C'est alors que ces Maîtres-faiseurs de Dignes se chargent d'herbes & de mortier qu'ils traînent sur leur queue & jettent entre ces bois, avec tant d'art & d'industrie, que les plus habiles dans l'art de la maçonnerie en *Europe*, auroient bien de la peine à faire un Edifice qui fût, pour son épaisseur, aussi ferme & aussi permanent que l'est celui de ces Animaux.

Les Castors se trouvant dans un lieu où ils puissent se plaire, en y rencontrant une assez grande quantité de bois de Tremble, capable de subvenir, en cas de besoin, à leurs provisions de vivre : si ce lieu, dis-je, est seulement traversé d'un ruisseau, ils se déterminent sur le champ à y faire des Dignes & des Chaussées de la manière dont je viens de parler ci-dessus, lesquelles arrêtant le cours de l'eau, causent une inondation sur tout cet endroit, qui a quelquefois deux lieues de circonférence.

J'aurois trop à dire, si je voulois raconter ici toutes les choses que font

capables de faire ces ingénieux Ouvriers, l'ordre établi parmi eux & les précautions qu'ils prennent pour se mettre à l'abri de la poursuite des autres animaux. Ce qui est de remarquable, c'est que tous ceux qui sont sur la terre & dans la mer en ont d'autres à craindre, quelque forts, agiles ou vigoureux qu'ils soient; mais les Castors, dont je parle, n'ont uniquement que les Hommes à apprehender; car les Loups, les Renards, les Ours, &c. n'ont garde d'aller les attaquer dans leurs Cabanes, quand même ils auroient la faculté de plonger. Il est sûr qu'ils n'y trouveroient pas leur compte, d'autant que nos Cabanés s'en déferoient aisément avec leurs dents tranchantes. Ils n'y a donc qu'à terre, où ils pourroient être insultés, & c'est ce qui fait, que, quoi-qu'ils ne s'écartent jamais beaucoup du bord de l'eau, ils ont des Sentinelles qui crient lorsqu'ils entendent le moindre bruit.

Pour moi j'étois heureusement derrière un gros arbre, où ne faisant point de bruit, il leur étoit presque impossible de m'apercevoir. Je ne pouvois
ce-

cependant me laisser d'admirer ces merveilleux Architectes, quand, dans le moment que j'y pensois le moins, deux coups de fusils partirent, à mes côtés, sur ces pauvres Animaux & troublèrent mon attention. Cet incident fatal m'attrista peut-être autant que tous ces vigilans Travailleurs qui disparurent d'abord en sautant précipitamment dans les ondes. Le chagrin que j'avois de ne les plus voir à l'ouvrage ne surpasseoit pas celui que me causoit le cri plaintif des blessés. L'industrie de ces innocentes Bêtes m'inspiroit une certaine pitié pour leur malheureux sort ; puisque, ne faisant de mal à personne, on ne leur en veut que pour avoir leur peau.

Ces deux coups de fusils partoient de mes *Hurons*, qui impatiens de ne me point voir revenir & attirés d'un autre côté, par le bruit que faisoient les Castors, s'étoient venus subtilement poser ventre à terre, derrière moi. Ces Sauvages voyant que j'étois si attentif à regarder ces Animaux voulurent bien, pendant quelque-tems, me laisser jouir de ce plaisir, mais las de me voir les considérer & toujours dans la même atti-

titude , ils craignirent enfin que les Castors ne les aperçussent s'ils m'avertiffoient : c'est pourquoi ils jugèrent à propos de lâcher chacun leur coup , ainsi que je l'ai déjà dit , croyant d'ailleurs que j'en avois assez vu pour contenter ma curiosité.

Mes *Hurons* n'eurent pas plutôt tiré leur coup , que laissant leurs fusils à terre , ils coururent très promptement vers leur Gibier , & eurent encore le tems de tuer , avec leurs haches , un autre de ces Animaux qui n'avoit pas encore pu gagner le bord de la Rivière , pour s'y sauver à la nage. J'allai presque aussitôt les joindre pour les aider à emporter leurs Castors. Il y en avoit un des deux premiers tirés , qui , malgré le coup mortel dont il étoit frappé , avoit cependant eu la force de se jeter à l'eau. Nous eûmes un peu de peine à l'avoir ; mais enfin , lorsqu'il eut perdu son sang , il resta sur l'eau d'où nous le tirâmes avec de longues perches.

J'examinai alors de près le travail pénible de ces Animaux : je marchai même un peu avant sur leur Digue
quoi-

quoi-qu'elle ne fût qu'imparfaite & que l'eau passoit à travers en beaucoup d'endroits. Je croyois à la voir par en haut qu'elle n'avoit guère que trois pieds de large : mais *Antoine* me fit voir avec sa perche , qu'elle pouvoit avoir plus de douze pieds d'épaisseur dans le fond de l'eau. Sur quoi il conjectura que les Castors , qui faisoient cette nouvelle Digue , n'avoient , sans doute , pas encore effuyé la poursuite d'aucun Chasseur en cet endroit ; qu'il falloit même que ces Animaux fussent opiniâtement animés à l'ouvrage pour s'y amuser pendant le jour , puisqu'ordinairement ils ne travaillent avec vigueur que durant la nuit.

Toutes ces considérations jointes à la passion dominante qu'ont tous les Sauvages pour la Chasse & sur tout pour celle du Castor , l'obligea de me dire , que nous devons cabaner pendant quelques jours dans ces environs. Je ne crus pas devoir repliquer à ses raisons. L'obligation que je lui avois étoit trop forte & mon incapacité trop grande , pour penser que je pusse jamais mieux le recompenser , qu'en le laissant pro-

profiter d'une occasion aussi favorable à ses intérêts : puisque le Castor, qui fait le principal revenu du *Canada*, fait aussi les délices des Sauvages & la Chasse dont il retirent le plus de profit.

Je ne puis m'empêcher de dire ici par reflexion, que je crois, que dans quelques années, ce commerce de Pelletteries changera bien de face ; car depuis que ces Barbares ont des armes à feu, ils détruisent tout le Gibier par où ils passent, ainsi que je l'ai donné à connoître dans le Chapitre précédent, ajoutant ici, que ce n'est qu'avec peine s'ils quittent un Canton où ils croient laisser quelques-uns de ces Animaux, ne pardonnant pas même à leurs Petits. C'est ce que je vais démontrer dans l'exemple suivant.

Nous cabanâmes avec toute la précaution possible, aux environs de cette petite Rivière : mais soit que les Castors eussent de vigilantes Sentinelles, ou soit que la peur de nous revoir les empêchât de sortir de l'eau, nous fumes près de deux jours aux aguêts dans cet endroit, sans pouvoir en attraper aucun : ce qui fit que mes Sauvages

ges irrités de n'avoir pu réussir dans leur attente, mirent à l'eau notre canot & allèrent malgré moi, mettre en pièces à grands coups de haches deux Cabanes de ces Animaux, qui étoient plantées au milieu de cette Rivière. Si d'un côté j'étois ravi de cette expedition qui satisfaisoit la curiosité que j'avois de voir le dedans de ces maifonnettes, d'un autre je fus extrêmement chagrin de voir la cruauté de mes Sauvages, qui ayant trouvé trois petits Castors, pas plus gros que le poing dans un de ces Gîtes, froissèrent rudement le corps de deux de ces Petits contre la muraille de leur propre nid: J'eus beau demander miséricorde pour ces nouveaux nés: J'eus beau leur représenter qu'ils se faisoient tort à eux-mêmes, en détruisant ainsi de jeunes Animaux, qui ne leur étoient bons à rien, & pouvoient au contraire, avec le tems, leur devenir profitables en croissant & multipliant, ils ne voulurent point se rendre à mes raisons. Bien plus comme je tenois le troisième Petit à qui je voulois sauver la vie, ils me l'arrachèrent des mains pour l'écraser impitoyablement
fous

sous leurs pieds en medisant : „ qu'ils
 „ avoient peut-être déjà mangé , ses
 „ Père & Mère, ou qu'en tout cas , ils
 „ les punissoient ainsi , pour ne s'être
 „ pas laiffé tuer.

C'est ordinairement vers la fin de l'Automne que les Sauvages partent de leurs Villages , pour faire leurs Parties de chasse , qui dure toujours quatre , cinq & quelquefois six mois de l'année. Ils s'embarquent alors dans leurs Canots pour aller se poster dans des Forêts fort éloignées de leurs Demeures ordinaires. S'ils se rencontrent par hazard avec d'autres Sauvages qui ont dessein d'aller chasser dans les mêmes endroits , ils conviennent , en chemin faisant , des Postes qu'ils y occuperont. Ces vastes Solitudes leurs sont aussi connues que nous peuvent être les ruës des Villes où nous demeurons.

Quand les Sauvages sont arrivés dans les Districts dont ils sont convenus entre eux , chacun établit son Domicile dans le Departement qui lui est prescrit , pour y chasser à l'aise , sans crainte que d'autres Chasseurs lui viennent dérober le Gibier qui se prend
 dans

dans les pièges qu'il y tend, car ces Barbares font si fideles entre eux, qu'ils aimeroient mieux mourir de faim que de commettre un pareil larcin. C'est ce que je puis prouver par ce qui m'est arrivé à moi-même en pareille occasion: **Exemple admirable!** que je rapporterai dans la suite en son lieu. Lorsque les Sauvages font donc dans ces endroits, ils s'y cabanent ordinairement huit ou dix ensemble, ayant pour leur part quatre ou cinq Etangs de Castors à visiter tous les jours & font assez bonne chère pendant tout le tems que dure cette Chasse.

Si c'est pendant l'Hiver que se fait cette Chasse; dans cette saison les Etangs ou Rivières étant glacées, les Sauvages font des trous dans la glace, aux environs des loges de Castors, auxquels ils attachent des rets faits en forme de poches, qui étant bien tendus, ferment & enveloppent celles d'entre ces pauvres Bêtes, qui veulent sortir de l'eau, pour prendre haleine à ces trous. Ils n'en échappe guère, à moins que les Chasseurs ne soient un peu trop de tems à les aller chercher; car en ce

cas, les Castors rongent leurs filets pourroient se débarrasser: C'est ce qui fait aussi qu'on y veille avec une grande attention. Si on s'occupe au contraire à cette Chasse durant l'Automne, alors malheur à ceux qui ont fait des Dignes dans les Prairies; car les Sauvages qui ne pardonnent à rien, profitant de l'occasion, font un grand trou au pied de ces Dignes pour en faire écouler toute l'eau de l'Étang, où les Castors se trouvant à sec, ces Destructeurs impitoyables les tuent tous sans réserve.

Ces Animaux se prennent rarement aux pièges, à moins que d'y mettre un certain bois de Tremble rouge, qui est une espèce de saule, qu'ils aiment beaucoup, & qui ne se trouve pas facilement. La dernière manière de les attraper, est de les épier pour les tuer à coups de flèches ou de fusils, lors qu'ils nagent sur l'eau, ou quand ils viennent à terre couper des arbres; mais il faut être bien caché & ne pas se remuer; car au moindre bruit qu'ils entendent, ils se jettent dans l'eau & plongent jusqu'à leurs cabanes.

Cette

Cette sorte de Chasse étoit proprement la nôtre, & est celle de tous les Voyageurs, puisque toutes les fois que nous nous trouvions dans des endroits où il y avoit des Dignes ou des Cabanes de ces Animaux, d'abord nous nous tenions aux aguêts ou en embuscade jusqu'à l'entrée de la nuit. C'est aussi ce qui ne seroit pas peu à nous amuser, ou plutôt à nous faire perdre notre tems, ainsi que je viens de le démontrer tout à l'heure, par la dernière pause que nous fîmes, sur tout dans un lieu, où, selon toutes les apparences, nous devions faire bonne capture.



CHAPITRE XX.

Entretien particulier de l'Auteur avec Antoine. Sentiment admirable de ce Huron sur l'immortalité de l'Âme & autres Singularités des Sauvages en général à ce sujet.

MES Hurons frustrés dans leur attente, me dirent que cet événement,

ment, quoi qu'assez singulier, ne devoit pas me surprendre; se reservant à m'en donner les raisons quand ils se feroient consultés ensemble, pour savoir si nous devions décamper de ce Canton, ou y rester encore un jour ou deux. C'est sur quoi après s'être assis, avoir deliberé entre eux & opiné pour notre départ, ils m'alleguèrent, à ce sujet: Que la prudence & la patience étoient des qualités aussi nécessaires à l'Homme pour être bon Chasseur, qu'aux Animaux pour se conserver la vie; Que sans moi, ils feroient bien voir aux Castors, qu'ils ne leur cedent en rien du côté de ces vertus: Mais que, mon projet, en partant de *Quebec* avec eux, ayant été de me rendre en toute diligence à *Naranzouac*, ils ne vouloient point abuser de ma complaisance, en m'amusant plus long-tems dans ce lieu où je ne faisois point mes affaires. Quant aux Castors que nous abandonnions, ils me dirent; qu'ils les retrouveroient toujours bien à leur retour.

Il m'ajouta de plus: que ces Animaux étoient des *Ésprits* industrieux,
qui,

qui, pour les tromper dans leur attente, s'occupoient exprès à travailler dans l'eau, parce que *Nicolas* & lui, ayant tiré leurs fusils chargés de gros plomb à Canard, vers un endroit où ces Animaux étoient comme par pelotons, ils en avoient peut-être blessé plusieurs : Que ces Blessés s'étoient plaints sans doute à leurs Confrères, qui remplis de bon sens & de raison avoient résolu, après en avoir conféré entre eux, de ne point montrer leur nez sur l'eau pendant plusieurs jours. C'est pourquoi que je ne devois aucunement être surpris, si durant près de deux fois vingt quatre heures ces Animaux ne s'étoient point fait voir à nous.

Le ton sérieux dont il me prononça ces dernières paroles, furent cause que je ne pus m'empêcher de rire & de lui dire, que j'étois bien moins surpris de ce que les Castors n'étoient point sortis de l'eau, que de ce qu'un homme bien sensé, tel qu'il m'avoit toujours paru être, raisonnoit de la sorte. Ce-ci me procura une conférence avec lui, assez singulière pour mériter d'être rapportée ici.

„ Comment , lui dis-je , veux-tu
 „ que les Bêtes dont tu parles ayent
 „ de la Raison ? Ne fais-tu pas que
 „ l'Homme seul l'a eue de Dieu en
 „ partage & que tous les autres Ani-
 „ maux qui vivent , tant sur la Terre ,
 „ que dans la Mer ou dans les Airs ,
 „ n'en ayant point , non plus que
 „ d'Ame à sauver , ils doivent lui être
 „ soumis : En un mot , ne fais-tu pas
 „ que le Suprême Etre les a tous créés
 „ pour l'usage de l'Homme , qui seul est
 „ un Animal raisonnable ? *Bon!* repliqua-
 „ t-il , en regardant son Neveu , *il faut*
 „ *avouer que ces François sont quelquefois*
 „ *des Gens bien plaisans.* „ Puis , m'adres-
 „ sant la parole. *Qui t'a dit* , poursuivit-il ,
 „ *Que les Animaux doivent nous obéir ;*
 „ *qu'ils n'ont point d'Ame à sauver & que*
 „ *l'Homme seul est un Animal raisonnable ?*
 „ *Sont-ce tes Parens , qui t'ont enseigné de*
 „ *pareils riens.*

„ Laisse un peu là mes Parens , lui
 „ repondis-je , ce sont des Personnes
 „ sur la probité & la parole de qui on
 „ doit trop compter. „ Ensuite j'ajou-
 „ tai qu'il leur faisoit injure , s'il les croyoit
 „ capables de m'avoir dit des riens , que
 „ je

je pouvois lui donner des preuves très convaincantes du contraire.

„ Regarde , lui disois-je ; actuellement que je converse avec toi , j'aurois tout lieu de me tâter & retâter , pour voir si ce n'est pas un autre moi-même qui te parle , & croirois presque que c'est un rêve , si je n'avois toujours devant les yeux la fage , prudente , belle & honorable manière dont ils se sont avisés de me faire conduire chez toi , pour effectuer par ce moyen les magnifiques paroles qu'ils m'avoient donné de m'envoyer un jour si loin , que je n'en reviendrois jamais. Quand je réfléchis donc à cette terrible prédiction & à tout ce qui m'est arrivé depuis que je suis ici avec toi dans ces vastes Forêts , j'ai tout lieu de croire que ce sont des Diseurs de quelque chose de réel , puisque c'est bien moi-même qui te parle , & qui , sans le secours d'une main de Sauvage telle que la tienne , aurois vu indubitablement le fatal accomplissement de leur sinistre Prophetie. Mais ,

„ *Nul n'est Prophete dans son Pays* , dit

„ le Proverbe ; c'est pourquoi j'espère
 „ moyennant la grace de Dieu & tes
 „ bontés, que je pourrai me vanter un
 „ jour d'être revenu de loin. Oui, j'es-
 „ père assurer ces mêmes Parens qu'ils
 „ sont bien des Prophètes manqués, mais
 „ non pas des Diseurs de riens, ainsi que
 „ tu les traites ; car s'ils se sont trompés
 „ dans leurs Prédications, ce n'est pas leur
 „ faute, ayant ignoré que je trouverois
 „ en toi un Barbare, * qui agiroit en-
 „ vers moi d'une façon toute contraire
 „ à la leur & qui . . . „ *Halte là* ,
 me dit *Antoine* en m'interrompant ,
Quel galimathias ! Crois-moi , garde
pour tes Parens ce beau discours , que je
n'entends point & raconte moi seulement
qui t'a dit que les Hommes sont seuls des
Animaux raisonnables : Sont-ce les Bœufs,
les Chevaux , les Chiens , les Chats , les
Cochons , les Anes , ou de semblables Bêtes
que vous autres François nourrissez dans
vos Cabanes : en ce cas , je ne serai pas
fort

* Les Sauvages n'entendent point la force de
 ce mot, non plus que de celui de *Sauvage*, qu'ils
 se donnent volontairement eux-mêmes, croyant
 que ce dernier surtout, ne signifie autre chose
 qu'un homme qui veut vivre en liberté.

fort surpris, d'autant que ces sortes d'Animaux, malgré la raison que la Nature leur a donné, me paroissent si stupides, qu'ils vous sont soumis & vous servent à tout ce que vous voulez. Si tu me dis que ce sont ceux que vous appelez comme nous; Animaux Sauvages, parce qu'ils se sauvent dans les Forêts, pour ne point vous obéir, alors je te dirai que-tu mens: Car, moi-même, tout Sauvage que tu me vois, je suis un Homme comme toi & qui aimerois mieux courir toute ma vie comme ces Bêtes dans les Bois, que d'habiter parmi vous, si je croyois en devoir être mangé: Ce que je ne pourrois faire sans raison. Pour croire donc il faut penser & pour penser il faut avoir un ame & de la raison: Or pour quoi ne veux-tu pas que ces Animaux sauvages en ayent, puisqu'ils ne pensent qu'à éviter notre présence, quand ils nous aperçoivent, ce qu'ils ne feroient certainement pas s'ils nous regardoient comme des Animaux raisonnables, ou si leur raison ne leur dictoit pas qu'il vaut beaucoup mieux pour eux se conserver la vie en liberté & en sûreté dans les Bois, que de la risquer chez des Animaux

d'une différente espèce à la leur, qui ne les nourriroient sans doute, que pour qu'ils leur servissent ensuite eux-mêmes de nourriture.

„ Tu te trompes lourdement, mon
 „ cher *Antoine* lui repartis-je, si tu
 „ penfes que les Bêtes brutes font
 „ auffi raisonnables que tu dis; car ou-
 „ tre que la raison humaine, qui m'é-
 „ claire, me donne à connoître l'ab-
 „ surdité de ton sentiment, l'Écriture
 „ sainte d'ailleurs m'enseigne que DIEU
 „ ou le GRAND ESPRIT ne les a
 „ créées que pour l'utilité & le seul
 „ plaisir de l'Homme, les ayant pour
 „ cet effet privées de raison pour les
 „ soumettre à notre domination. Bien
 „ plus, nous avons des Philosophes
 „ chez nous, que nous regardons com-
 „ me Gens savans, qui assurent que
 „ tous les Animaux ne font que des
 „ *Automates*, c'est à dire, de pures
 „ Machines, qui ne meuvent & agis-
 „ sent que par ressorts, à peu près
 „ comme nos Horloges qui marquent
 „ les heures de la Nuit & du Jour sans
 „ que personne y touche. Il n'est pas,
 „ que tu n'en ayes vu à *Quebec*: mais
 „ pour

» pour moi , je ne^x fais du parti de
» ces Docteurs qu'autant que le corps
» de l'Homme est lui-même une vraie
» Machine , non pas à la verité telle
» qu'ils la définissent. C'est pourquoi
» afin d'être un peu de leur sentiment
» & du tien , suposons que le Corps
» de l'Homme soit une vraie Machine ,
» il a cela de commun avec les Ani-
» maux que son Corps , semblable au
» leur , est un instrument composé de
» quantité de côtes , de boyaux , de
» petits fibres , & de muscles qui en
» sont les ressorts , ne subsistant que par
» des organes , dont les uns sont dispo-
» sés à recevoir la respiration de l'air ;
» d'autres à retenir les alimens ne-
» cessaires & les digerer : d'autres ser-
» vent pour l'ouïe , l'odorat , la vue ;
» d'autres enfin pour le goût , la voix
» les sensations : avec cette différence
» néanmoins que les Bêtes n'ont que
» quelques sensations des choses maté-
» rielles & non pas des celestes ni des
» spirituelles , qui ne regardent que
» la Machine de l'Homme , seule
» animée d'une Ame émanée du sou-
» fle du GRAND ESPRIT , au lieu
» que

„ que les Animaux n'ayant point cet-
 „ te avantage, c'est de là que je com-
 „ prends facilement, qu'ils n'ont point
 „ d'*Ame* ni de *Raison* & que par con-
 „ séquent l'Homme seul est un Ani-
 „ mal raisonnable.

Je crois, me repliqua-t-il, *que ta Raison te fait perdre l'esprit & que les Docteurs de ton Pays sont les plus grands fous du Monde. Dis-moi*, ajouta-t-il, *pourquoi ces Savans qui peuvent faire des Horloges ne vous font-ils pas des Castors, puisque ces Animaux ne sont que des Machines. Elles sont belles ces Machines! parce qu'elles remuent toutes seules comme vos Horloges & sont d'autant plus curieuses, qu'elles les surpassent un peu, selon moi, en ce qu'elles engendrent d'elles-mêmes d'autres Machines comme elles, qui travaillent, boivent, mangent & dorment comme nous; bâtissent, pensent & raisonnent souvent mieux que toi. De quelle utilité ne vous seroient-elles pas ces Machines! puisqu'elles produiroient à votre bon plaisir, quantité de peaux & vous épargneroient la peine de venir chez nous pour en chercher. Mais en attendant que ces Philosophes viennent à bout d'en faire*
de

de pareilles, explique moi un peu ce que tu entends par la Raison.

„ *La Raison !* lui repartis-je, c'est
 „ l'entendement, la faculté & le pou-
 „ voir que l'Ame donne à l'Homme
 „ pour lui faire concevoir, réfléchir,
 „ comprendre & pénétrer toutes les
 „ choses qui le regardent, en lui fai-
 „ sant discerner le vrai du faux & le
 „ bien d'avec le mal.

Ha ! Mon pauvre Claude, s'écria-t-il, à ces dernières paroles ; arrête un peu, car c'est là où je t'attends, pour te prouver que les Bêtes sont des Animaux plus raisonnables que nous ; puisqu'en comparaison d'elles nous ne sommes, suivant ce que tu viens de dire, que de sottes Bêtes sans raison ou des Machines, comme tu voudras. La Raison, dis-tu, est un Entendement de l'Ame qui nous fait distinguer le vrai du faux : fort bien ; en ce-ci je comprends que tu n'en as point toi-même, parceque tu penses faux, en prétendant que les Animaux n'ont point d'Ame. Quant à ce que tu m'avances, que la Raison nous donne à connoître le bien d'avec le mal, tu veux dire sans doute, qu'elle nous éclaire pour nous faire suivre

suivre le premier & éviter l'autre: en cela je te prouverai aisément que les Bêtes ont plus de Raison que nous. Premièrement une Espèce aime son Espèce & ne la détruit point. Les Ours, par exemple, ne font point la Guerre aux Ours, les Loups aux Loups, les Renards aux Renards, les Carcajoux aux Carcajoux, les Castors aux Castors & ainsi des autres. Nous ne les avons jamais vu s'assembler par Troupeaux pour hurler ensemble & se battre d'un propos délibéré jusqu'à la mort, les uns contre les autres, & cela seulement pour éprouver leurs forces, ou avoir le plaisir de jouer de la griffe & de la dent. Secondement, leur Raison ne leur a jamais enseigné de se faire des flèches ni des armes à feu pour s'entretuer plus vite, s'étant toujours contenté de celles que le GRAND ESPRIT leur a données, pour se défendre & quelquefois même attaquer leur Ennemi ou s'en sauver, par ce que la Raison du bon sens veut qu'ils se conservent la vie. Sans cette même Raison, les Castors se cacheroient-ils présentement de nous? Troisièmement, leur Raison est si bonne, qu'ils ne cherchent point, comme vous autres François à boire du
vin,

vin, de l'eau-de-vie ou d'autres boissons fortes pour se la faire perdre. Quatrièmement enfin, ils ne font point quantité d'autres folies que je ne puis t'expliquer, mais que j'ai vu faire à tes Frères à Québec. Le Mâle ne bat point sa Femelle; ils élèvent ensemble leur Petits, qui deviennent naturellement aussi savans & aussi raisonnables que leurs Père & Mère, quand ils sont grands. Tu ne veras pas chez eux le Père fâché de ce que son Petit a quelquefois plus de Raison que lui; ni le battre ou vouloir le tuer pour cela, sans vouloir entendre d'autre Raison, si non que son Petit ne doit point avoir de Raison contre lui: car tu dirois qu'ils n'ont Raison ni l'un ni l'autre & tu ne te tromperois point. Mais cela n'arrivant pas, il faut que tu conviennes avec moi, que non seulement les Bêtes ont de la Raison, mais qu'ils en ont souvent-même une meilleure & une plus saine que toi & que tous tes François qui s'en sont accroire sur cet Article.

Ce seroit trop interrompre le cours de mon voyage, que de décrire ici toutes les répliques que je lui fis à ce sujet.

jet. Je n'aurois jnmais fini si je voulois m'étendre sur toutes les différentes objections Philosophiques & Morales, que nous agitions tous les jours ensemble. Mon dessein néanmoins étant de donner à connoître au Lecteur combien ces Peuples, que nous nommons *Barbares* ou *Sauvages* sont remplis de bon sens, je rapporterai encore son sentiment sur l'immortalité de notre Ame & de celle des Animaux. Voici à peu près comme il m'en parla.

Ce que je te viens de dire touchant la Raison des Animaux, poursuit ce Sauvage, ne doit point détruire ce que tu penses de la perfection de l'Ame & de la Raison Humaine, parceque je consens avec toi que c'est notre faute si les Bêtes ont quelquefois plus de raison que nous. Ce que je t'en ai dit, n'a donc été que pour te prouver seulement, que les Animaux ne pourroient pas faire tout ce qu'ils font s'ils n'avoient de la raison & par consequent une Ame. Qu'est-ce que l'Ame, ajoutoit-il, si ce n'est une substance spirituelle qui fait qu'ils meuvent, agissent, pensent & raisonnent comme nous! Sont ils jeunes! ils badinent jouënt
com-

comme nos *Enfans* : Sont-ils en âge de *maturité* ! Leur *Raison* les rend tranquilles & rêveurs comme toi. C'est pour lors, que je juge qu'ils ont une *Ame* qui doit être *immortelle*. Car, vois-tu ; moi qui te parle, je ne pense jamais mieux que j'ai une *Ame* & à son *immortalité*, que quand je rêve. C'est dans ce tems, que cette *Substance spirituelle* se développe à moi-même, d'autant qu'elle agit sans être bornée par mon *Corps* qui se repose ! C'est par ce trait aussi que je remarque son excellence, que je prévois son *immortalité* & conçois facilement que l'*Esprit* qui m'anime, lorsque je suis éveillé, doit avoir existé* de tout tems ! Les *Rêves* que tu fais toi-même quand tu dors, ne te prouvent-ils pas cette vérité, par l'agilité & le pouvoir que ton *Ame* a en ce moment ? Pour moi je sai qu'alors la mienne se transporte où bon lui semble ; les grands voyages ne lui content rien : Elle se trouve tantôt dans des *Pays de Délices*, remplis d'excellent *Gibier*, tantôt au milieu des *Danses* & d'une *Musique* qui la charment ; y jouant souvent elle-même de plusieurs in-

Z stru-

* Les Sauvages pensent que leur *Ame* est éternelle.

strumens mélodieux ; tantôt elle se voit sur les bords de quelques Rapides ou Précipices affreux d'où elle ne se tireroit jamais si elle étoit réellement renfermée dans mon Corps, qui lui sert de Prison. Qui peut mieux me convaincre qu'elle ne mourra jamais, si ce n'est cette activité continuelle, independante de mon Corps, qui trop lourd & trop pésant pour tenir long-tems compagnie à une Associée si active, est obligé de se reposer après la moindre fatigue? Aussi n'est-il pas étonnant qu'étant d'une Nature différente à celle de mon Ame, il s'use en vieillissant & pourrisse un jour à venir.

C'est pour le coup, que mon Ame plus vigoureuse que jamais, étant débarrassée de cette substance matérielle & corruptible, s'envolera légèrement vers le Grand Esprit, qui ne l'avoit enfermée dans cette Prison, qu'afin qu'elle s'y purifiât, perfectionnât & par ce moyen meritât d'habiter dans son lieu de Délices, où, suivant ton opinion & la mienne, rien ne doit entrer qu'il ne soit pur & parfait. Ce n'est donc pas sans cause, si j'ai quelquefois entendu d'autres Sauvages comme moi, qui attachés au poteau & à demi brûlés par-
loient

loient & raisonnoient dans les transports de la Mort, d'une manière tout à fait surprenante ! Eh pourquoi ! si ce n'étoit que leur Ame sur le point d'être détachée des liens de leur Corps agissoit plus selon sa faculté & pensoit alors d'une façon qui est infiniment au dessus de l'humanité. Bien plus ; mon Ame prie-t-elle le GRAND ESPRIT pendant le sommeil de mon Corps, elle s'enflâme avec une force & une vigueur, d'autant plus surprenante pour moi, que je ne puis le prier de même, quand je suis éveillé. C'est pourquoi, mon cher Claude, sans vouloir pénétrer davantage sur les différentes Propriétés de l'Ame des Animaux, avoüons qu'ils en ont une & remercions le suprême Etre de la Nature, de ce qu'il n'a pas permis que la nôtre allât dans une aussi vilaine Prison qu'est la leur. Car, vois tu ! C'est une faveur qu'il nous a fait d'autant plus grande, qu'il ne tenoit qu'à lui de l'envoyer dans un autre Corps, comme, par exemple, dans celui d'un Ours, d'un Porc-épic, d'un Castor, d'un Rat, d'une Couleuvre, d'un Maringouin, d'un Arbre ou même d'une Pierre, puisque toutes ces choses ont des Ames *. C'eut été alors

Z 2

un

* Les Sauvages admettent des Ames jusques dans les Plantes.

un grand malheur pour nous ; car il est à croire , que celle de ces Animaux ne pourra aller dans le Pays des Ames , que pour y servir sans cesse de nourriture aux nôtres.

Ce Sauvage m'en dit bien davantage à ce sujet , car il s'étendit tellement sur cette matière que ce-ci n'est qu'un Précis que j'ai fait de tout son Discours. Sa pensée sur l'existence de notre Ame , à l'égard de ce qui se passe en dormant , peut donner une haute idée de sa perfection & est capable de confondre ceux qui croient qu'après eux tout est mort.

Si effectivement cet Etre actif , qui veille toujours , n'étoit sensible qu'à sa propre existence avec le Corps , dans quelle affreuse Solitude ne se trouveroit-il pas aux heures du sommeil ? Si l'Ame sentoit qu'elle est seule quand le Corps est endormi , de la même manière qu'elle y est sensible lorsque nous nous ennuyons d'être seuls éveillés : Que le tems lui paroîtroit long ! Chacun fait assez par expérience les différentes Scènes qu'elle invente en ce cas pour se divertir : Ce qui me fait res-

fou-

souvenir d'une réflexion assez plaisante que *Plutarque* attribué à *Heraclite*. „
 „ Que tous les Hommes qui veillent
 „ sont dans le même Monde; mais
 „ que chacun d'eux lorsqu'il est endor-
 „ mi se trouve dans un nouveau Mon-
 „ de de sa façon. „ Il me semble que
 ce-ci nous insinuë quelque grandeur de
 l'Âme qu'il est plus aisé d'admirer que
 d'expliquer.

Je ne pretends point comme ce Sauvage, que l'Âme soit entièrement dégagée du Corps, mais je conçois facilement qu'étant ramassée en elle-même lorsqu'il repose, elle recouvre alors les ressorts rompus ou plutôt affoiblis de la Machine du Corps, afin d'être toujours active.

Mettant à part le sentiment de ce *Huron* sur l'éternité de notre Âme & l'existence de celle des Animaux, des vegetaux, &c. il est certain que le reste de sa pensée est tout à fait digne d'admiration. En effet si on la refute comme une foible Preuve de l'immortalité de notre Esprit, on sera obligé d'avoir du moins qu'elle fournit de fortes probabilités, non seulement

de l'excellence de notre Ame, mais aussi de son indépendance à l'égard du Corps; raisons, je crois, qui ne souffrent point de réplique.

Les Sauvages prétendent donc que leur Ame a existé de tout tems & qu'elle a entré dans leur Corps, comme dans une Prison pour se perfectionner, en s'y purifiant par les maux qu'elle y endure & pour mériter par ce moyen de parvenir dans un lieu de Délices; car autrement elle auroit toujours demeuré dans des Espaces imaginaires, où elle se promene de tems en tems pendant leur sommeil. C'est encore cette opinion qui les rend aujourd'hui si scrupuleux à bien observer leurs rêves.

Ces *Ameriquains* ont été fort étonnés dans les commencemens, lorsqu'ils nous ont vu arriver avec nos Navires; mais cet étonnement n'étoit rien en comparaison de celui qu'ils témoignent lorsqu'on a pu leur faire entendre que nous habitons les Terres qui sont au delà du grand Lac. * Ce
Pays

* C'est ainsi qu'ils nomment la Mer.

Pays félon leur imagination devoit être celui de leurs Ancêtres, que les *Iroquois* & les *Hurons* nomment en leur langue. *Eskennane*, qui signifie à peu près la même chose que les Champs Elifés des *Ames* dont parle *Homère* & *Virgile*. Car ces Barbares ont toujours été très persuadés, ainsi que je viens de le faire voir, que l'Ame est non seulement immortelle, mais même comme éternelle; c'est à dire, que malgré leurs Fables confuses, il croyent qu'elle a toujours existé & ne mourra jamais.

Selon les *Iroquois*, les *Hurons* & quelques autres Nations sauvages, le Pays où doit se rendre l'Ame en sortant du Corps, où elle étoit enfermée, est le nôtre qu'ils croyoient très éloigné & dans lequel l'Ame devoit beaucoup souffrir à cause du grand Lac où elle étoit en danger de se noyer, ou de s'égarer pendant de longues années, faute de trouver des Rochers sur lesquels elle pût se reposer. Ce n'est pas le tout. Après ce pénible Passage elle devoit rencontrer des Rivières, qu'il lui falloit traverser sur des Ponts tremblans

& si étroits, que sans être une Ame, il étoit impossible de s'y soutenir: encore trouvoit-elle au bout du Pont, un Chien, qui comme un autre *Cerbère* lui disputoit le Passage & la faisoit tomber quelquefois dans les Eaux, dont la rapidité la rouloit de Précipice en Précipice. Les Ames qui étoient assez heureuses pour franchir le pas, trouvoient en arrivant un grand & beau Pays, rempli de Chasses, d'excellent Gibier & où devoient se trouver toutes les Ames des Animaux qu'ils avoient tués.

Comme ils croyent que l'Ame doit passer par plusieurs épreuves avant que d'arriver à une Félicité parfaite, c'est encore un bonheur pour eux, qu'ils n'ayent pas donné dans la *Metempsicose*; car étant obligés de vivre de Chasses & de Pêches, une opinion de cette nature eût été capable de les faire mourir de faim.

Au milieu de ce Pays de Délices imaginaires, doit être un grande Cabane dont *Tharonbiaouagon*, leur Dieu, occupe une Partie & *Ataentsic*, son Ayeule, occupe l'autre. L'Appartement
de

de *Tharonbiaouagon*, est tapissé de très belles peaux de Martres, de Carcajoux, de Castors, &c. plafonné de plumes de tous les Oyseaux les plus rares & parqueté de celles de Porc-épics de différentes couleurs, artistement travaillées sur des peaux d'Ours par le soin d'*Ataentfic*. Cette Vieille occupe le sien qui est orné d'une quantité infinie de Colliers de porcelaine, de Bracelèts & d'autres Meubles, dont les Morts qui sont sous sa dépendance lui ont fait présent à leur arrivée. Elle est la Maîtresse de la Cabane, selon le stile des Sauvages, & domine avec son Petit-Fils sur les Mânes, qu'ils prennent plaisir à faire danser devant eux.

Ainsi la Danse fait le principal objet de la Felicité des Sauvages après leur mort. C'est pourquoi le Chant & la Danse entrent dans toutes leurs Rejouissances, dans toutes leurs Fêtes de Religion & dans tous les grands Festins qu'ils font.

Avant que d'arriver à cette belle Cabane, disent les Sauvages, les Ames demeurent quelque tems dans les Champs Elifées, dont j'ai parlé, & où

elles se delassent du pénible travail qu'elles ont eu pour y parvenir, & là il ne leur reste plus qu'un peu de chemin à faire pour arriver au lieu où le tambour & le son de la Tortuë marquent la cadence des Morts, avec un charme propre à enlever les cœurs. Elles n'ont pas plutôt entendu les sons de cette Musique ravissante, qu'elles se sentent transportées d'un plaisir extrêmement vif, qui les entraîne & les fait courir avec ardeur vers cette douce mélodie, laquelle devenant plus sensible, à mesure qu'elles approchent du terme & animée de la joye que les Ames qui dansent expriment par des acclamations continuelles, augmente encore en elles un nouveau sentiment de plaisir beaucoup plus flatteur.

Lorsqu'elles sont bien près de cet heureux Séjour, plusieurs Ames se détachent pour venir à leur rencontre & leur témoigner la joie qu'elles ont de leur arrivée. Ces Ames les conduisent ensuite à la cabane *d'Ataentsic* & au milieu de l'Assemblée où se tient la danse. C'est là, qu'après tous les complimens faits de part & d'autre & après
s'être

s'être rassasiées de tous les mets les plus délicieux, elles se mêlent parmi les autres pour danser & jouissent ainsi alternativement de tous les plaisirs dont la danse est toujours le principal, sans devenir jamais davantage sujètes au chagrin, à l'inquietude, aux infirmités, ni à aucune des vicissitudes de la vie mortelle. Tel est donc le sort des Ames de ceux qui ont vécu dans ce monde sans faire de mal ; car pour celle des Mechans, il ne seroit pas juste qu'elles allassent dans ces lieux de Délices où elles jouiroient d'une Felicité parfaite qu'elles n'auroient pas mérité. C'est pourquoi elles vont dans des lieux déserts, remplis de cailloux pointus, d'arbres sans feuilles, de ronces, d'épines où ils n'entendent aucune Musique. C'est là aussi où regne un Hiver perpétuel & où ils ne trouvent ni gibier, ni poisson, de sorte qu'après être morts ils sont encore obligés de mourir de faim continuellement.

Toutes ces idées fabuleuses leur viennent par tradition de leurs Ancêtres. Sans doute, que quelque fameux Rêveur leur en aura fait accroire

re

re C'est ce qu'on peut voir par la Fable suivante qu'ils racontent comme certaine , & qui confirme toutes les verités que je viens d'avancer.

Ils dilent , qu'un jeune homme au defespoir de la mort de fa Sœur , qu'il aimoit éperduëment , refolut d'aller la chercher au Pays des Ames. L'idée de cette Défunte lui revenant fans cefle dans l'efprit , il fe flatta de pouvoir la ramener. Son voyage fut long & très laborieux ; mais il en furmonta tous les obstacles & toutes les difficultés.

Enfin il trouva un Vieillard folitaire , ou bien un Genie , qui l'ayant questionné fur fon entreprife , l'enconragea à la pourfuivre & lui enseigna les moyens d'y réuffir. Il lui donna enfuite une petite calebaffe vuide , pour y renfermer l'Ame de fa fœur , & il'affura qu'à fon retour il lui donneroit fon Cerveau parce qu'il l'avoit en fa difpofition , étant placé là en titre d'office pour garder le cerveau des Morts. Le jeune homme profita de fes lumières ; il acheva heureufement fa courfe & arriva au Pays des Ames , qui étoient fort

fort étonnées de le voir & fuyoient en sa présence.

Tharonhiaouagon le reçut fort bien & le defendit, par les confeils qu'il lui donna, des embuches de la Vieille son Ayeule, laquelle sous les apparences d'une amitié feinte, vouloit le perdre en lui faisant manger de la chair des Serpens & des Vipères, dont elle fait elle-même ses Délices. Les Ames étant ensuite venues pour danser à leur ordinaire, il y reconnut celle de sa Sœur. *Tharonhiaouagon* lui aida à la prendre par surprise. Il n'en seroit jamais venu à bout sans son secours; car lors qu'il s'avançoit pour la saisir, elle évanouissoit comme un songe de la nuit & le laissoit aussi embarrassé que l'étoit *Eneé* lorsqu'il s'efforçoit d'embrasser l'ombre de son Père *Anchise*. Cependant il la prit, il l'enferma; & malgré les instances & les ruses de cette Ame captive, qui ne songeoit qu'à se délivrer de sa prison, il la raporta par le même chemin par où il étoit allé, jusqu'à son Village. Je ne sai s'il se souvint de prendre la cervelle de sa Sœur, où s'il la jugea peu nécessaire: mais dès qu'il

y fut arrivé, il fit déterrer le Corps & le fit préparer selon les instructions qu'il avoit recuës pour le rendre propre à recevoir l'Ame qui devoit le ranimer. Tout étoit prêt pour la réussite de cette resurrection, lorsque ceux qui étoient présens, curieux & impatiens de voir cette Ame en empêcherent le succès. Cette Ame captive, se sentant libre, s'envola & le voyage devint entièrement inutile. Le jeune homme n'en raporta point d'autre avantage que celui d'avoir été au Pays des Ames & d'en pouvoir dire des nouvelles sûres, qu'on a eu soin de transmettre à la Postérité.

Toute discussion étant finie entre mes Sauvages & moi, nous retournâmes à notre Poste, pour y faire un Repas à tout manger, c'est à dire, que mes *Hurons*, à l'ordinaire, aimèrent mieux se bourrer le ventre de nourriture que d'en laisser de reste. J'avois beau leur remontrer qu'ils n'agissoient pas prudemment en cette occasion, ils ne faisoient que rire de mes Remontrances, ne laissant pas néanmoins de trouver souvent bon quelques petits morceaux
de

de réserve que j'emportoïis dans mes poches , pour prévenir la faim. Je dis bien dans mes poches ; car dans les commencemens que je n'avois pas cette précaution , ils jettoient dans l'eau , (cependant plus pour rire que par malice) ces morceaux de viande , pendant que nous allions en Canot & que j'avois le dos tourné.

Ce même jour 22. *Avril* , vers les quatre heures après midi , nous nous remîmes à canoter sur cette petite Rivière , un peu au dessous de l'endroit où les Castors nous avoient arrêtés par leurs ouvrages. Si nous laissons par notre départ ces pauvres Animaux dans la liberté de travailler , ce ne fut pas sans que mes Sauvages m'en témoignassent leurs regrets. Nous fîmes durant le reste de cette journée , jusqu'à dix heures du soir , plus de douze lieuës , tant nous nagions vigoureusement. La Lune-même qui nous éclairoit alors , nous eut permis d'en faire bien davantage , si nous ne nous en fussions trouvés empêchés par une petite pluye qui commençoit à nous donner un peu trop d'eau dans notre Canot.

Le

Le lendemain dès les six heures du matin, nous continuâmes à canoter & nous avons fait environ 25. lieuës quand nous eûmes le bonheur de rencontrer un vieux Sauvage avec son Fils qui nous remit dans notre chemin ; car fans lui nous allions nous écartier. Nous avons déjà commencé à prendre une autre Rivière.

Ce Sauvage avec qui nous nous arrêrames un peu nous régala de son Gibier & nous fit un Plan de notre Chemin ; ou pour mieux dire , il nous desina premièrement avec du charbon sur des écorces d'Arbres, toutes les Rivières, Montagnes, Bois, & Marais par où nous devons passer avant que d'arriver à *Naranzouac* : Ensuite il imprima la pointe de son couteau sur toutes les traces du charbon qu'il avoit faites, afin que, quoiq'elles vinssent à s'effacer, nous pussions toujours nous en servir & y reconnoître les routes que nous devons prendre. Cette manière des Sauvages pour s'enseigner leurs chemins est fort utile & d'autant plus commode, que ces sortes de Plans sont toujours si exacts, que les
Voya-

Voyageurs ne peuvent point s'égarer. Ils s'en font ordinairement sur de l'écorce de bouleau, qui se plie ou se roule comme du papier. Toutes les fois que les Anciens tiennent des Conseils de Guerre & de Chasse, ils ne manquent point de consulter de pareilles Cartes.

Nous eûmes un Portage à faire de trois lieues ce jour là, pour gagner la Rivière qu'il nous avoit enseigné. Le lendemain nous en fîmes encore un autre d'environ deux lieues sur une haute Montagne, qu'il nous fallut monter & descendre & dont je fus fort fatigué. Enfin le 25. *Avril*, nous nous trouvâmes arrêtés sur une petite Eminence, d'où la Rivière sur laquelle nous étions descendoit toujours en se precipitant. Cette chute d'eau n'est pas loin de *Naranzouac*. Les Sauvages de ce Village viennent ordinairement y pêcher du Saumon & d'autres gros Poissons, qu'ils y tuent à coups de harpons, ou plutôt à coups de longues perches pointuës. J'ai eu le plaisir d'être moi-même présent à cette Pêche.

Mes *Hurons* y tuèrent deux Saumons d'une longueur & d'une grosseur

digieuse; mais ce n'étoit rien en comparaison de celle d'un autre Poisson d'une même nature, dont j'ai mangé ma part, quelques jours après au Village que je viens de nommer.

Cette Rivière qui n'est pas large en cet endroit se décharge dans un autre lit qu'elle se forme, après avoir descendu par Cascades pendant l'espace d'environ cent cinquante toises de long; de sorte que l'eau ne pouvant être profonde dans ces Courans, & le Poisson qui se laisse entraîner à sa rapidité ne pouvant remonter, il s'y trouve surpris par les Pêcheurs, qui ont le tems de le harponner dans ce mauvais passage. Depuis ce lieu jusqu'à Naranzouac, il ne m'arriva rien qui fût digne d'attention.

F I N de la première Partie.

TABLE

T A B L E
D E S
C H A P I T R E S
D E L A
P R E M I E R E P A R T I E.



C H A P I T R E I.

*L'Auteur fait voir les raisons, qui l'ont
engagé à faire le Voyage de l'Amé-
rique. Pag. 1.*

C H A P I T R E II.

*Reception de l'Auteur à bord de l'Ele-
phant, où il se trouve confondu avec
ceux qui viennent à la Chaîne. 12.*

C H A P I T R E III.

*Départ du Navire l'Elephant. Batême
du Grand Banc de Terre-Neuve,
avec*

T A B L E

avec la Description du Fleuve St. Laurent. 28.

C H A P I T R E IV.

Naufrage de l'Elephant. Mœurs & Façons d'agir des Habitans du Canada. 47.

C H A P I T R E V.

Arrivée de l'Auteur à Quebec. Description de cette Ville. Usage des Raquettes, pour voyager sur la neige. 68.

C H A P I T R E VI.

Description abrégée des Trois-Rivières & de Montreal. Traitte des Sauvages : Utilité de leurs Canots & la manière dont on les fait. 84.

C H A P I T R E VII.

Départ de l'Auteur avec des Sauvages : Son déguisement : Il est malheureusement reconnu par des Canadiens. 101.

C H A-

T A B L E

C H A P I T R E VIII.

Fatigues de l'Auteur dans les premiers Portages. Rencontre d'un jeune Sauvage & de deux autres Habitans. Description du Saut de la Chaudière, & terrible Naufrage que fit l'Auteur en cet endroit. 116.

C H A P I T R E IX.

L'Auteur est attaqué par sept Canadiens & huit Sauvages : Comment il se tira d'affaire. Passage du Rapide. 136.

C H A P I T R E X.

Manière de porter les Canots. Pêche de Truites. Singularité du Porc-Epic & Rencontre de deux nouveaux Sauvages, dont l'un manqua d'être dévoré par un Ours. 151.

C H A P I T R E XI.

Fatigues incompréhensibles de l'Auteur : Il se trouve en danger de perdre la vie.
Le

F A B L E

Le Canot de ses Sauvages est brisé : Extrême famine qu'il endure pendant quatre jours. Il trouve un autre canot. Fameux Repas qu'il fait avec cinq Iroquois , qui veulent après le reconduire par force à Quebec. 166.

C H A P I T R E X I I .

Etrange aventure que l'Auteur a avec ses Iroquois : Comment ses Lettres d'Avocat sont reçus. 183.

C H A P I T R E X I I I .

Enrôlement des Sauvages , lorsqu'ils vont en Guerre : Leurs Annales ou manière de compter les années & ce qu'ils pensent de la Création du Monde. 202.

C H A P I T R E X I V .

Ces Iroquois engagent l'Auteur à porter ses Lettres au bout d'un bâton. Description d'un lieu où les Sauvages prétendent que les Vents sont enfermés : Rencontre qu'ils y firent d'un monstreux

T A B L E

strucux Serpent & plusieurs autres choses qu'ils y trouvèrent ; entre autres , une Hache de l'ancienne façon des Sauvages. 223.

C H A P I T R E X V

Après le Passage du Lac , l'Auteur rencontre un Père de Famille sauvage avec ses trois Enfans. Ce que l'on fait de la tête du Serpent. On commence un Divertissement de Guerre. Manière de Lever la Hache , suivie d'un Discours du Chef. 241.

C H A P I T R E X V I

Simplicité des Sauvages en matière de Religion , & conversion d'un Vieillard Iroquois à l'article de la mort. 259

C H A P I T R E X V I I

Suite du Divertissement de Guerre ; ce que c'est que de Lever la Buchette : Danse de l'Atbourant. 278.

C H A-

T A B L E

C H A P I T R E XVIII.

Les Sauvages font danser l'Auteur, qui les fait danser à son tour ; leur sentiment sur sa Danse. Portrait des Sauvages en général. L'Auteur quitte ses Iroquois. 297.

C H A P I T R E XIX.

Portrait du Castor. Travaux incompréhensibles de cet Animal, pour faire des Dignes & des Cabanes. 315.

C H A P I T R E XX.

Entretien particulier de l'Auteur avec Antoine. Sentiment admirable de ce Huron sur l'immortalité de l'Ame, & autres singularités des Sauvages en général à ce sujet. 339.



